

VIE

OBLATE

LIFE

TOME SOIXANTE-SIX / 3
VOLUME SIXTY-SIX / 3

2007

OTTAWA, CANADA

Une amitié difficile et décisive aux sources de l'existence oblate: Eugène de Mazenod et Charles de Forbin-Janson (suite)

Michel Courvoisier, o.m.i.

IV. Sur des chemins différents

Le voyage de Charles en Orient

Ainsi l'été 1817 est un moment décisif pour les relations entre les deux amis. Eugène semblait encore espérer un rapprochement entre les deux œuvres, mais tant ses compagnons que les autorités diocésaines y étaient opposés. La manière de vivre des Missionnaires de France, qu'Eugène découvre en recevant leur hospitalité, le rapide passage de Forbin-Janson à Aix et sa rencontre avec Tempier éteignent les derniers rêves. Les divergences portent autant sur le style de vie communautaire que sur la manière de pratiquer les missions et de prêcher. Désormais il n'est plus question de se réunir. Chacun des deux amis, chacune des deux sociétés vont suivre leur propre chemin.

Il ne convient pas de rappeler ici l'itinéraire de Charles et des Missionnaires de France. Nous nous limiterons à leurs rencontres occasionnelles avec Eugène et ses missionnaires, certaines ayant été particulièrement douloureuses. Leur histoire contribuera à éclairer la personnalité de l'un et de l'autre et à mettre en relief l'identité oblate, telle qu'elle ressort des choix successifs d'Eugène et de ses compagnons.

À Charles, alors à Rome et qui pensait à la Chine, Eugène posait la question dans sa lettre du 19 juillet 1814: "Est-ce là ce que le bon Dieu demande de toi?" On peut imaginer qu'arrivant à Paris en juillet 1817 et mis au courant des projets de voyage de Charles au Proche-Orient, il se soit posé la même question. Il nous est difficile de percevoir les raisons de ce voyage et de savoir comment la décision a été prise. Peut-on penser avec son biographe que Charles voulait "retremper son zèle et sa piété envers les mystères de notre rédemption aux lieux mêmes où ils s'étaient accomplis"⁶⁹? Était-ce pour apporter un soutien français aux établissements chrétiens de l'Empire ottoman, pour lesquels il se fit donner mission? L'itinéraire suivi révèle aussi d'autres motifs. Toujours est-il que son cousin, Auguste de Forbin, était envoyé en mission pour étudier des questions d'antiquités. C'est à lui qu'on doit la réorganisation du musée du Louvre après la période révolutionnaire. Eugène avait été reçu dans sa famille à Aix. On rapporte aussi qu'il avait autrefois entretenu une liaison plus que douteuse avec la sœur de Napoléon, Pauline Bonaparte-Borghese, dont il était chambellan.

Il fut heureux de s'associer son cousin Charles, qui quitta donc Paris quelques jours après l'arrivée d'Eugène en juillet 1817. Les voyageurs visitèrent successivement Tunis, la Grèce, Constantinople, l'Asie mineure. Charles resta seul au Liban, à Damas, à Jérusalem... puis rejoignit son cousin en Egypte. On le retrouve ensuite à Smyrne où il

⁶⁹ Philpin de RIVIÈRE, *op. cit.*, p. 95.

prêche une mission avec beaucoup de succès B plus de 3000 catholiques y comprennent le français B, avant de rentrer en France dont il a été absent une quinzaine de mois. Eugène et ses confrères envisageaient d'une façon assez différente le service missionnaire.

Les missions d'Arles, de Marseille et d'Aix

À la même période, les curés d'Arles demandaient à M. Rauzan une mission pour leur ville, le suppliant d'amener des missionnaires connaissant la langue provençale, la seule en usage parmi le peuple. L'abbé Rauzan s'adressa au p. de Mazenod. C'est ainsi que du 2 novembre à la mi-décembre 1817, Mye et Deblieu collaborèrent à la mission d'Arles. Ce qui donna lieu à cette lettre de M. Rauzan:

Nous aurions bien voulu emmener M. Deblieu à Grenoble. Peut-être lui serait-il utile de faire quelques missions où il serait forcé de prêcher en français, mais il n'a osé s'engager sans votre consentement. Il serait temps encore de le dépêcher pour cette mission et comme les missionnaires sont très hardis dans leurs demandes comme dans leurs entreprises, nous vous demandons de venir à Grenoble vous-même... Vous allez rire, vous moquer de moi et moi j'assure que vous feriez un bien infini si vous vous prêtiez à nos vœux... Je voudrais vous répéter et je ne vous dirai jamais assez combien nous avons été heureux de travailler avec vos saints missionnaires⁷⁰.

Les choix des Missionnaires de Provence en 1818 ne peuvent qu'être mentionnés: avec Notre-Dame-du-Laus, acceptation d'un deuxième établissement qui, plus est, est situé en dehors du diocèse d'Aix, avec les conséquences sur la rédaction des Constitutions et sur le choix, difficile, des vœux religieux. Leur statut diverge de plus en plus de celui des Missionnaires de France.

La mission de Marseille en 1820 fut, on le sait, l'œuvre conjointe des deux sociétés. Elle était souhaitée de longue date par les curés de Marseille, lesquels s'étaient adressés aux Missionnaires de France, plus compétents pour les villes. Rauzan demanda l'aide des Missionnaires de Provence. Rambert nous a conservé la lettre d'engagement d'Eugène au nom de sa petite société. Elle date du 30 octobre 1818:

Si vous le permettez, nous nous chargerons, comme à Arles, de la partie de la ville habitée par le peuple; nous ne sortirons pas ainsi des Règles de notre Institut, qui nous consacrent principalement à l'instruction de cette partie du troupeau de Jésus-Christ. Vous dire maintenant que j'éprouve, en particulier, la plus douce consolation en me voyant à la veille de me rapprocher de vous, ce serait vous répéter ce que vous savez déjà, car j'espère que vous n'avez jamais douté des sentiments que vous avez su m'inspirer...⁷¹

Pour diverses raisons, la mission n'eut lieu qu'en janvier-février 1820. Les Missionnaires de France étaient dix-huit, les Missionnaires de Provence n'étaient que six. En outre, quatorze prêtres diocésains aidaient pour les confessions. Leflon parle longuement de cette mission, et s'attarde sur quelques incidents. Forbin-Janson avait la responsabilité de l'ensemble.

Animateur incomparable, écrit Leflon, il ne possédait ni le sens de l'organisation ni la pondération nécessaires à un chef; continuellement sous pression, il oubliait de réfléchir avant de se lancer à corps perdu dans la

⁷⁰ Cité par A. REY, *op. cit.*, pp. 220-221.

⁷¹ Cité par T. RAMBERT, *op. cit.*, pp. 306 et ss.

*bataille, ne connaissait qu'une tactique, l'affrontement, ignorait et méprisait la manœuvre; son âme généreuse se dispersait en efforts mal calculés. Or il aurait fallu quelque souplesse*⁷².

Quant à l'archevêque d'Aix, il est décrit ainsi par le père d'Eugène, revenu à Marseille depuis deux ans: c'est "un saint homme, mais le dernier qui lui parle a toujours raison"⁷³. "Janson demeure impuissant par excès de raideur, l'archevêque par excès de diplomatie", ajoute Leflon⁷⁴. Ni l'un ni l'autre ne sont à même de gérer dans le sens de l'apaisement les inévitables tensions.

Les Missionnaires de Provence étaient chargés de trois paroisses populaires, Saint-Laurent, les Carmes et Saint-Victor. On y accourt des autres paroisses pour entendre les sermons en provençal, mais les églises sont trop petites pour recevoir tous les fidèles, d'où les cohues pour ne pas dire les batailles pour obtenir des places, et aussi les jalousies que cela suscite chez les Missionnaires de France. Leur prédication, en français, est beaucoup plus intellectuelle. Comme le dit un curé à un de ses confrères qui se plaignait: "Ayant exigé les Messieurs de Paris pour prêcher dans votre église, vous avez forcé vos paroissiens, qui ne les comprenaient pas plus que s'ils avaient parlé russe, de refluer constamment à Saint-Laurent et aux Carmes"⁷⁵. En outre, le père de Mazenod assure à Saint-Ferréol avec Forbin-Janson la retraite des portefaix (les dockers).

À Notre-Dame de la Garde, Forbin-Janson prêcha, dit-on, devant 50 000 fidèles. Quant à la procession de conclusion de la mission, elle rassembla plus de 30 000 personnes et dura huit heures. On parle de 10 000 communions d'hommes. Présidée par l'archevêque, accompagnée des deux supérieurs, la procession parcourut les rues depuis le cours Belsunce, en passant par le Vieux-Port et les quartiers de St-Laurent et de la Major. La croix était portée sur un brancard par des groupes d'hommes. Pour l'érection de la croix on avait retenu l'emplacement de l'ancienne église des Accoules, démolie durant la Révolution. Les travaux avaient été rapidement menés, si bien que la croix put être plantée avec solennité. On devine que Forbin-Janson et Eugène de Mazenod mirent toute leur éloquence pour inviter le peuple marseillais à la fidélité aux grâces de la mission à travers la dévotion au Calvaire. Toutefois les rivalités entre les deux groupes de missionnaires ne feront que s'amplifier.

La mission d'Aix s'ouvrit le 9 mars, moins de deux semaines après la conclusion de celle de Marseille. Il est regrettable que Forbin, retenu par la mission de Toulon, n'y ait pas pris part, il aurait contribué à apaiser les incidents de toutes sortes, tant entre les missionnaires (par exemple pour des paroles de cantiques légèrement modifiées) qu'avec les curés d'Aix, particulièrement hostiles aux Missionnaires de Provence. Ces derniers se virent confier la cathédrale Saint-Sauveur, paroisse éminemment populaire, et aussi St-Jean-du-Faubourg. Le chef des Missionnaires de Paris, Desmares, partagea un temps avec le p. de Mazenod les prédications à l'église de la Mission. On ne peut ici

⁷² *Op. cit.*, II, p. 120.

⁷³ Lettre du 28-30 janvier 1820, citée par J. LEFLON, *op. cit.*, p. 121.

⁷⁴ *Op. cit.*, II, p. 120.

⁷⁵ Lettre citée par J. LEFLON, *op. cit.*, II, p. 120, note 2.

aussi que renvoyer à Leflon et au témoignage de Fortuné, qui reste seize heures par jour au confessionnal.

*J'ai lieu de croire, écrit-il à son frère, que les curés qui ont refusé leurs églises à ton fils, s'en repentent, en voyant tout le bien qui s'opère à Saint-Sauveur et au Faubourg, où le peuple se porte en foule, matin et soir, tant aux instructions qu'aux confessionnaux, tandis qu'on ne remarque pas à beaucoup près la même ardeur dans les autres paroisses*⁷⁶.

Il faut lire dans Leflon le récit des incidents de la cathédrale, où les chanoines empêchèrent le p. de Mazenod de prendre la parole, les protestations qui s'ensuivirent, l'intervention *in extremis* du Fondateur qui réussit à entraîner les fidèles jusqu'à la Chapelle des Carmélites et à les apaiser. Huit jours après, le 7 mai, l'archevêque permit au p. de Mazenod de prêcher à nouveau. "Ainsi, grâce au rétablissement magistral opéré par le missionnaire, la mission d'Aix se termina dans la paix du Seigneur"⁷⁷. Ajoutons que la croix, elle aussi toujours debout, quoique à un autre emplacement, avait été érigée quelques jours avant la conclusion de la mission, et que la Congrégation de la Jeunesse assista "*en corps*" à ces processions.

Problèmes à Marseille avec les Missionnaires de France

La mission de Marseille ouvrit une période difficile pour les relations entre les deux sociétés missionnaires⁷⁸. Dès le printemps 1820, un groupe de dames de celles que l'on dit pieuses, guidées par un abbé Damico, vicaire à Saint-Martin, faisait d'instantes pressions auprès de l'abbé Rauzan et de l'archevêque pour que soit établie à Marseille une maison des Missionnaires de France. La perspective semble avoir été la desserte du Calvaire, fondation commune devenue lieu de rassemblement des fidèles marseillais. On précipite les choses, on annonce que les décisions sont prises. Embarras du p. de Mazenod, tenu évidemment à l'écart de ces démarches, d'autant que l'archevêque, une fois de plus, laisse faire. Appuyé par la très grande majorité des curés de Marseille, beaucoup plus favorables aux Missionnaires de Provence que ceux d'Aix, le p. de Mazenod se résout en janvier 1821 à écrire à l'archevêque et à Rauzan: une telle fondation, dont il ne sait rien officiellement mais dont le bruit se répand, serait inopportune et même maladroite.

Entre-temps, les laïcs de la Providence font aux Missionnaires de Provence la proposition de leur confier l'aumônerie de leur œuvre, située à peu de distance du Calvaire. Mais cela aussi tarde à se concrétiser, les conditions sont loin d'être claires. Finalement, le p. de Mazenod en accepte la charge, par une lettre du 20 avril. L'archevêque, qui jusque là avait donné l'impression de pencher en faveur des Parisiens, brusque les choses et insiste pour que les Aixois s'établissent au Calvaire, au risque de leur mettre à dos les Missionnaires de France et leurs soutiens marseillais. Tout se fait dans la précipitation puisqu'on organise dès le 6 mai 1821 une imposante procession que préside le vicaire général pour conduire au Calvaire les trois missionnaires qui

⁷⁶ Lettre de Mgr Fortuné de Mazenod, 20 mars 1820, citée par J. LEFLON, *op. cit.*, II, p. 136.

⁷⁷ J. LEFLON, *op. cit.*, II, p. 140.

⁷⁸ Sur toute cette question, voir J. Leflon, *op. cit.*, II, pp. 186-198.

constituent la nouvelle communauté. Les Missionnaires de France étaient annoncés pour la semaine. D'autre part, le rétablissement du siège épiscopal de Marseille se faisait attendre. Le groupe, surtout féminin, qui soutenait les Missionnaires de France, était d'abord un groupe d'opposition aux Mazonod, oncle et neveu. Il lança même un mouvement pour que Forbin-Janson soit nommé évêque de Marseille, au lieu de Fortuné, en suspens depuis la fin de 1817. Tout laisse cependant penser que Forbin resta étranger à ces manœuvres, même s'il leur prêta une oreille un peu trop complaisante.

Le dénouement fut douloureux⁷⁹. Le 19 janvier 1823, Fortuné apprenait sa nomination au siège de Marseille. Le groupe d'opposants redoubla d'activité. Le supérieur des Missionnaires de France à Marseille se laissait guider par une Mme Moulinard "qui s'était établie prophétesse pour annoncer la mort prochaine" du nouvel évêque. L'intronisation de celui-ci, au début d'août, donna lieu à des manifestations d'opposants jusque devant l'évêché. Rauzan avait fait à Mgr Fortuné la promesse de retirer de Marseille les Missionnaires de France, mais cela ne se réalisait pas. Cette opposition était inacceptable. L'évêque frappa d'interdit leur chapelle. L'affaire dura encore plus d'un an. Et c'est au neveu qu'on attribua la décision prise par l'oncle. Le vieil évêque débonnaire se laissait circonvenir par son intransigeant de neveu, qui dans cette affaire jouait le rôle du méchant.

Eugène de Mazonod revint sur ces incidents dans son *Journal* en date du 11 décembre 1837⁸⁰.

Mon ami, l'évêque de Nancy, ne fut pas exempt de torts à cette époque pour avoir accueilli trop facilement les plaintes de gens qui auraient mérité les peines canoniques les plus sévères pour leur conduite à l'égard de l'évêque de Marseille dont apparemment je devais prendre en mains la défense. Aussi quand en 1825 j'accompagnais mon oncle pour le sacre de Charles X, la première chose que je fis en voyant l'évêque de Nancy au milieu de sa famille, ce fut de lui dire: Je vais vous demander votre bénédiction puisque vous êtes évêque, mais avant je veux vous donner l'absolution pour les torts que j'ai à vous reprocher.

Forbin-Janson, évêque de Nancy

Pendant ce temps, Forbin-Janson était accaparé surtout par son œuvre du Calvaire du Mont-Valérien, près de Paris. Il fut question de lui attribuer l'archevêché de Bordeaux, puis l'évêché de Marseille. C'est à Nancy qu'il est nommé par Louis XVIII le 21 novembre 1823. Le diocèse couvrait le département de la Meurthe, lequel s'étendait de Toul à Château-Salins et Sarrebourg. On sait que la guerre de 1870 obligea à un redécoupage. Charles arriva dans son diocèse au début de juillet 1824, quelques semaines après son sacre.

Forbin reste toutefois missionnaire. Son épiscopat débute par une grande mission. L'histoire a retenu que ce sont 10 000 pèlerins qui se réunirent sur la colline de Sion, le sanctuaire était alors quasi abandonné, pour écouter la prédication de l'évêque monté sur un tonneau. Ces missions dans le diocèse rapprocheront l'évêque des trois frères Baillard qui, par la suite, comptèrent tellement dans l'histoire de la Colline.

⁷⁹ Voir J. LEFLON, *op. cit.*, II, pp. 220-226.

⁸⁰ EO 18, p. 324.

À cette période, les pp. de Mazenod et Tempier consacrent l'essentiel de leur temps au diocèse de Marseille, dont ils sont les vicaires généraux, ainsi qu'aux Missionnaires de Provence, dont la croissance reste lente et traversée de crises. L'approbation du pape, le 17 février 1826, les fait devenir Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Les historiens ont peu de chose à dire des relations entre les deux sociétés et entre les deux amis à ce moment. Pour la prédication du jubilé de Nîmes pendant l'hiver 1825-1826, les Oblats et les Missionnaires de France se répartissent les paroisses. La très grave maladie du p. de Mazenod durant l'été 1829 - des journaux parisiens avaient même annoncé son décès B donna l'occasion d'une lettre de Forbin-Janson. Elle est datée du 26 août.

Cher Eugène, cher bon ami, vous ne sauriez vous figurer l'amère et profonde douleur dans laquelle je me suis trouvé plongé pendant près d'un mois qu'a duré cette cruelle méprise de votre maladie et de votre mort. Les journaux me portèrent le coup terrible la veille de mon départ, en sorte que dans mon erreur prolongée, je ne cessais de penser à vous, de dire des messes et d'engager même les bons villageois dont je parcourais les hameaux, à s'unir à l'affliction et aux peines de leur évêque pour son ami intime, pour un bon prêtre que je croyais bien avec Dieu, mais que je ne voulais pas cependant risquer de laisser en purgatoire. Enfin, cher ami, vous voilà donc ressuscité! Ah! j'en suis convaincu, un renouvellement de ferveur vous a fait consacrer plus parfaitement encore cette deuxième vie à la gloire du bon Maître...

Aidez-moi donc de vos prières, cher ami; devenons des saints tous les deux; nous nous faisons vieux (Charles a 44 ans et Eugène 47); l'éternité s'avance... Grand Dieu! qu'aurai-je à présenter?... Je vais bientôt me rendre à Paris pour ma neuvaine du Calvaire, et je profiterai de l'occasion pour servir de mon mieux les intérêts de l'Église⁸¹.

V. Comment être évêque dans ces temps difficiles?

Tant pour Charles que pour Eugène, l'instauration en 1830 de ce qu'on appelle la Monarchie de Juillet eut des conséquences douloureuses. On peut aisément se référer aux biographes du fondateur des Oblats pour suivre les péripéties de son parcours. Au moment de ces événements, Eugène se trouve en convalescence en Suisse, ce qui lui sera reproché comme une nouvelle émigration. Revenu à Marseille, il ressent comme beaucoup d'autres les difficultés faites à l'Église par le nouveau pouvoir. La tentative de sauver le siège épiscopal de Marseille par sa nomination comme évêque d'Icosie a pour lui de graves conséquences, le gouvernement allant jusqu'à lui retirer la citoyenneté française. Le Saint-Siège, qui l'a embarqué dans cette aventure, ne lui apporte guère de soutien, bien au contraire. Il faudra toute la diplomatie du p. Guibert pour obtenir en 1835 une difficile réconciliation. En mai 1837, la crise se dénoue définitivement par sa nomination comme évêque de Marseille. Cette nomination inaugure la dernière étape de sa vie, beaucoup plus sereine, où, sans relâche, il travaille conjointement pour le diocèse qui lui est confié et pour sa Congrégation, laquelle s'engage à partir de 1841 dans les trois autres continents.

Nancy s'oppose à son évêque

C'est plutôt le parcours de Charles qui retiendra notre attention, pour autant qu'il croise ou qu'il éclaire celui d'Eugène. Parcours plus que mouvementé, puisque Charles se

⁸¹ Lettre citée par T. RAMBERT, *op. cit.*, pp. 541-542.

trouva conduit à fuir son diocèse dès juillet 1830 et qu'il ne put y remettre les pieds. D'où quatorze années sans statut bien déterminé. En juin 1844, très malade, il est accueilli à Marseille chez son frère. C'est là qu'il meurt le 11 juillet, à l'âge de 59 ans. Le *Journal* de l'évêque de Marseille garde le souvenir de ces derniers moments.

La lettre de Charles à Eugène en août 1829 laisse deviner les difficultés que l'évêque de Nancy a rencontrées dans son diocèse. Les présenter d'une façon équitable exigerait une longue étude. À plus forte raison, si l'on souhaite porter une appréciation et sur son attitude pastorale et sur sa personnalité. Il faut aussi garder à l'esprit les attaques et même les calomnies contre les évêques aussi bien à Nancy qu'à Marseille. Certaines ont duré des années. Nous nous contenterons de citer partiellement les biographes de M^{gr} de Forbin-Janson.

Le p. Philpin de Rivière, qui écrit en 1892, se fait l'avocat de l'évêque de Nancy et ne manque pas une occasion de sévérité à l'égard des tenants du libéralisme.

Les attaques incessantes dont M^{gr} de Nancy était l'objet ne le troublaient point et ne le rendaient ni timide ni pusillanime. Sa charité lui faisait épargner les personnes, même de ses plus acharnés persécuteurs; mais lorsqu'il y allait de la gloire de son divin Maître ou du salut des âmes, il attaquait en face, démasquait les Phariséens et donnait à ses prêtres l'exemple de l'intrépidité.

Il ne faut pas chercher en lui l'administrateur toujours au bureau, la sentinelle toujours dans sa guérite. Veiller, organiser, administrer, il le faisait à sa façon, et par le moyen de ses grands vicaires, gens vertueux et dévoués, mais dont quelques-uns, n'étant pas nés dans le diocèse, étaient peu en faveur dans le clergé. Par le fait, il fut ce qu'il pouvait être à Nancy, vu les circonstances et les talents qui lui avaient été départis. Le Calvaire (du Mont- Valérien) et ses engagements le retinrent à Paris, plus peut-être qu'il ne l'aurait voulu, mais sans lui faire oublier qu'il était pasteur⁸².

Paul Lesourd, qui écrit en 1944, est plus nuancé. Nous le citerons plus longuement.

On peut se demander si M^{gr} de Forbin-Janson ne se dépensa pas un peu trop, s'il ne déploya pas un zèle excessif (notamment dans la prédication des missions dans son diocèse)... Il y a un zèle intempestif qui amène un résultat exactement contraire à celui que l'on recherche. Les excès, d'autre part, sont toujours blâmables, même s'ils sont inspirés par les meilleures et les plus simples intentions. Le cléricalisme politique B au sens péjoratif du mot B est un de ces excès... Je suis convaincu que ce cléricalisme politique de M^{gr} de Forbin-Janson, que ces manifestations éclatantes, les démonstrations tapageuses de ses missionnaires qui pour mieux frapper les foules au cours d'un sermon sur la mort allaient jusqu'à placer des bouts de chandelles dans des citrouilles creusées en forme de têtes de mort afin d'illuminer une catafalque nocturne, je suis convaincu que tout cela, portant sur les nerfs des esprits forts et voltairiens, accumulait les haines dont sera victime Mgr de Forbin-Janson après 1830. Que la Maçonnerie ait exploité ces mécontentements, ait soufflé sur le feu, se soit servi des inimitiés que se créait le prélat, c'est probable et vraisemblable. Mais qu'il ait été lui-même un des premiers artisans de son malheur, cela ne doit pas non plus, je crois, faire de doute⁸³.

Lesourd cite M^{gr} Martin, historien du diocèse de Nancy (et aussi de Sion):

M^{gr} de Forbin-Janson était pleinement dévoué à la dynastie légitime: c'était son droit, mais il eut le tort, dans plusieurs de ses mandements, de mêler aux pensées chrétiennes des allusions politiques et d'insinuer trop clairement que celui-là seul était le véritable disciple du Christ qui était le fidèle serviteur du roi. Les prédicateurs, eux non plus, ne gardèrent pas toujours la réserve que le divin Maître recommande aux ouvriers de l'Évangile. Les croix parfois se dressaient aux cris de Vive le Roi et dans le recueil des chants spirituels à

⁸² *Op. cit.*, pp. 210, 211

⁸³ P. LESOURD, *Un grand cœur missionnaire. Monseigneur de Forbin-Janson, 1785-1844*. Paris, 1944, pp. 48-49.

l'usage des missions, on eut la malencontreuse idée d'ajouter, en supplément, des cantiques pour le chef de la monarchie; c'était de gâter de cœur fournir des armes à l'ennemi...

Les populations des villes et des campagnes se fatiguaient de ces missions et de ces jubilés qui se multipliaient avec leurs longs sermons et leurs cérémonies interminables; et les excentricités de certains missionnaires parvenaient moins à raviver l'attention et la ferveur qu'à provoquer la plaisanterie, à fournir des prétextes au respect humain, et certains fonctionnaires pusillanimes qui croyaient se faire bien noter en suivant les exercices avec ponctualité, s'irritaient au fond du cœur du rôle plus ou moins hypocrite auquel ils se condamnaient...

Vis-à-vis de ses prêtres, il manqua de doigté. Le clergé du diocèse était à son sujet très divisé. 'Tandis que les uns exaltaient sa piété, son zèle, sa charité, l'austérité de sa vie, les autres, et ce n'étaient ni les moins intelligents ni les moins influents, assure M^{sr} Martin, condamnaient le despotisme et le désarroi de son administration.' Vis-à-vis des anciens prêtres constitutionnels, (Grégoire, l'évêque le plus influent de l'Eglise constitutionnelle, était du clergé de Nancy...), il se montra d'une sévérité exagérée et dure, implacable, exigeant de solennelles rétractations. Il eut aussi l'imprudence de faire venir à Nancy des missionnaires de France, ses amis ou collaborateurs, auxquels il distribua sans vergogne des camails et des stalles de chanoines, dont il fit ses collaborateurs, ses vicaires généraux, des membres de son conseil...

Je suis certain, ajoute Lesourd, que M^{sr} de Forbin-Janson agissait en pleine bonne foi et avec le seul souci de la plus grande gloire de Dieu. Mais ce que je déplore, c'est justement son aveuglement, son manque de psychologie et ses erreurs de jugements. Pas un instant, il n'a soupçonné qu'il faisait fausse route. Pas un instant il ne s'est demandé si ses initiatives atteignaient le but qu'il avait en vue⁸⁴.

En juillet 1830, on apprit la chute de Charles X. L'évêque se trouvait alors en tournée de confirmation dans la région de Château-Salins. Il fut informé que son séminaire et son évêché avaient été pillés par les émeutiers. Comme on assurait que sa tête avait été mise à prix, qu'on parlait de le pendre à une croix de mission, son entourage lui déconseilla fortement de retourner à Nancy. Il retrouva le chemin de l'émigration (beaucoup pensaient que les journées de la Terreur ne tarderaient pas à revenir) et passa en Allemagne. À Paris, dans les mêmes journées de juillet, aussi bien le siège des Missionnaires de France que l'établissement du Mont-Valérien furent aussi livrés au pillage. Au début de 1831, un décret du gouvernement décida la dissolution des Missionnaires de France et leur quasi-spoliation.

Les crédules et l'incrédule

À l'automne 1830, se retrouvent à Fribourg en Suisse quelques évêques qui se sont enfuis. Il y a là le cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon, Mgr Tharin, ancien condisciple d'Eugène de Mazenod à Saint-Sulpice, ancien évêque de Strasbourg et précepteur du petit-fils de Charles X, le duc de Bordeaux, et aussi Mgr de Forbin-Janson. Leflon dit à leur sujet qu'ils sont "tous également marqués par leurs tendances politiques extrêmes et nullement suspects de sagesse excessive⁸⁵". Eugène de Mazenod se trouve à proximité, d'abord pour se reposer, puis pour établir à Billens le scolasticat oblat qu'on considère en danger à Marseille.

Un livre récent par Claude Guillet nous informe longuement sur de nombreux incidents pseudo-religieux survenus à cette époque. Plusieurs chapitres sont consacrés à un

⁸⁴ *Op. cit.*, pp. 49-51.

⁸⁵ *Op. cit.*, II, p. 365.

certain Martin, un autre à Vintras dont on sait l'influence sur les frères Baillard et en conséquence sur Sion. Il s'intitule justement La Rumeur de Dieu et porte en sous-titre Apparitions, prophéties et miracles sous la Restauration⁸⁶.

Ce Martin, visionnaire, fait avaler des "absurdités", écrit Eugène de Mazenod à Tempier, y compris à des évêques séduits par ses prophéties. On est heureux de lire dans cette lettre: "Que Martin l'ait dit, c'est indubitable; que cela arrive, c'est à voir... Je suis au milieu de tout ce monde comme l'incrédule par excellence... Le bon sens ne nous fait que trop prévoir de choses, sans croire aux prophéties, pour lesquelles je fais profession d'être le plus incroyant des mortels⁸⁷."

Comme l'écrit Eugène de Mazenod dans une lettre aux scolastiques de Billens le 19 novembre⁸⁸, c'est désormais pour Forbin-Janson une vie de proscrit. Il ne semble pas qu'il y ait eu à son égard de décision formelle d'ordre policier ou judiciaire. Mais de tous côtés, on lui fait entendre qu'il est absolument exclu qu'il rentre, ne serait-ce que brièvement, dans son diocèse. Les autorités administratives y sont totalement opposées. Les dangers que l'évêque courrait personnellement sont trop grands et l'ordre public s'en trouverait gravement compromis. Lesourd cite ce texte voté par le Conseil général du département en juillet 1833:

L'administration diocésaine de M. de Forbin-Janson fut l'époque d'une véritable oppression théocratique dont le joug s'appesantit sur les autorités même les plus indépendantes. Ses mandements fanatiques, ses processions dignes de la Ligue ont laissé dans les esprits les plus calmes et les plus impartiaux, des souvenirs que le temps n'a point affaiblis. Il suffit qu'une nouvelle du retour de l'évêque soit vaguement annoncée pour qu'une fermentation se manifeste dans la cité et ce n'est point exagéré que de dire que la présence de ce prélat serait une calamité publique⁸⁹.

Et même si le clergé semble divisé sur le fond, personne ne souhaite que l'évêque provoque les nombreux opposants. Le diocèse est administré par les vicaires généraux, plus ou moins en dépendance de l'évêque. Un premier évêque coadjuteur sera nommé en la personne de M^{gr} Donnet, pas très favorable, semble-t-il, à Forbin-Janson. L'année suivante, avec l'appui de M^{gr} de Mazenod, ce sera M^{gr} Menjaud, qui par la suite accueillera les Oblats à Nancy et à Sion.

Pendant ses quatorze dernières années, Forbin-Janson missionnera d'abord en France. On le trouve ainsi de passage à Marseille en juin 1832. Son mandement de carême pour Nancy y fait allusion:

Nous avons retrouvé l'Église de Marseille jouissant encore de toutes les pieuses associations, de toutes les œuvres saintes, de tous les monuments glorieux à la religion, utiles au soulagement de toutes les misères dont l'avait enrichie la mission de 1820. Dans cette noble cité, l'édifiante piété du peuple est encore animée par les exemples d'un grand nombre de communautés ferventes, quelques-unes très austères; et à la sincérité de la

⁸⁶ Paris, 1994.

⁸⁷ Lettres des 26 et 28 octobre 1830. EO 7, pp. 223-225.

⁸⁸ EO 7, p. 228.

⁸⁹ Cité par P. LESOURD, *op. cit.*, pp. 94-95.

foi, se joint l'énergie de son témoignage. Là, ce n'est pas assez d'être chrétien fidèle et d'en ressentir le bonheur, il faut prouver par ses œuvres qu'on s'honore de ce titre auguste⁹⁰.

Dans des ennuis analogues

Les graves ennuis de M^{gr} de Mazenod comme évêque d'Icosie ouvrent une nouvelle période de relations, qui, d'après les sources dont nous disposons, rapproche les deux amis, tout en accentuant les divergences. Voici ce qu'en dit Rey: "M^{gr} de Forbin-Janson avait embrassé la cause de son ami comme une reproduction ou extension de la sienne et il s'était fait à Paris l'intermédiaire de l'envoi des circulaires dans toutes directions⁹¹." Ces circulaires étaient celles par lesquelles M^{gr} Fortuné interrogeait chacun des évêques de France sur le droit du pape de nommer un évêque *in partibus* indépendamment de tout pouvoir temporel.

Cette solidarité semble connaître un creux, comme en témoigne une lettre de M^{gr} d'Icosie à Forbin-Janson en date du 16 juillet 1835⁹².

Il faut, mon très cher Seigneur, des occasions extraordinaires pour que deux anciens amis, qui se reposent l'un et l'autre sur les sentiments bien connus de leur cœur, s'écrivent. On dirait que c'est la mer à boire que de rompre de loin en loin un silence obstinément gardé de part et d'autre. Je ne sais à quoi attribuer ce phénomène, mais cela est ainsi. Je remarque seulement en passant que c'est toujours moi qui romps la glace... Dites-moi donc où vous en êtes, et si vous avez encore l'espoir de faire le bien au milieu d'une société si peu disposée à en profiter. Pour moi je suis si fatigué des hommes que toutes mes combinaisons aboutissent à me ménager une retraite dans la solitude pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut dans la paix d'une vie régulière partagée entre la prière et les occupations de mon choix qui ne seront plus troublées par les exigences de tous ceux dont on est le supérieur et qui dans le fait sont très réellement nos maîtres...

Le bruit courait donc d'une réconciliation de l'évêque de Nancy avec le gouvernement et d'un projet de nomination à l'archevêché d'Aix, dont le siège était vacant depuis le décès en février de M^{gr} Raillon. Et tout cela sans que Charles en ait informé Eugène, toujours en difficulté.

Entre-temps aussi, l'évêque de Nancy avait obtenu du pape, avec la confirmation du gouvernement, la nomination comme coadjuteur de Nancy avec future succession de son candidat, M^{gr} Donnet, alors curé de Villefranche-sur-Saône. Il put le sacrer lui-même à Paris le 15 mai 1835. Toutefois, M^{gr} Donnet ne fit que passer. À la fin de 1836, il était nommé archevêque de Bordeaux et sera même cardinal. On verra plus loin ce que M^{gr} de Mazenod en dit dans son *Journal*⁹³.

En septembre 1835, M^{gr} de Mazenod écrivait à son ami qu'il aurait bien vu accéder au siège vacant d'Aix ou d'Avignon⁹⁴:

Vous auriez certainement réussi à Aix et certes je n'aurais rien oublié pour vous faciliter le succès de toutes vos bonnes résolutions dans un pays où j'ai quelque influence. Le Bon Dieu a peut-être d'autres desseins sur vous. Tout ce que je désire c'est que vous n'y mettiez jamais d'obstacles pris dans des considérations

⁹⁰ Cité par Philpin de RIVIÈRE, *op. cit.*, pp. 282-283.

⁹¹ A. REY, *op. cit.*, I, p. 603.

⁹² EO 15, pp. 261-262.

⁹³ *Journal*, le 11 mai 1837. EO 18, pp. 146-149.

⁹⁴ Cité par P. LESOURD, *op. cit.*, p. 101.

purement humaines. Nous sommes avant tout et essentiellement les hommes de l'Église. Le salut des âmes est notre vocation spéciale. C'est l'œuvre vers laquelle nous devons tendre de tous nos efforts, les accidents que Dieu permet ne doivent pas arrêter l'action toujours surnaturelle de notre marche, nous ne devons reculer que devant ce qui est péché, tout le reste doit être surmonté, franchi à cause de l'excellence de la fin, et il faut le dire, à raison du devoir...

On connaît les efforts diplomatiques de Guibert, pour obtenir pour le Fondateur un apaisement de la part du roi et du gouvernement, et même une réconciliation. Il faut ensuite, avec l'appui de Tempier, convaincre l'évêque d'Icosie d'accepter de faire lui-même des démarches qui vont à contrecourant de toutes ses dispositions. Parmi les arguments mis en avant par le p. Guibert, il y a celui-ci:

Si vous n'êtes pas évêque de Marseille, un de vos amis le sera probablement et, avec lui, tous les Missionnaires de France. Soyez sûr qu'il vise à cela et soyez sûr qu'il l'obtiendra. Il n'a cédé aux exigences du gouvernement par rapport à nous qu'afin de faire adopter à son tour ses propres exigences. Il voulait aller à Aix pendant le choléra et il projette maintenant un voyage à Alger; il tourne autour du pot. Il serait puissamment favorisé par les désirs peu éclairés de la population marseillaise; il y aurait alors réaction; que deviendrait votre séminaire, etc⁹⁵?

Il faut croire que l'argument porta. La réconciliation de l'évêque d'Icosie était désormais en bonne route.

En décembre 1835, Forbin-Janson, toujours bien informé, put en faire part à son ami. Dans sa réponse datée du 11 décembre, l'évêque d'Icosie dit que c'était là le vœu du Souverain Pontife et qu'il en bénit la Providence. Le mois suivant, l'évêque d'Icosie se met en route vers Paris, accompagné du p. Guibert, pour les formalités de réconciliation. Dès son arrivée, il rend visite à l'archevêque de Paris, puis à Forbin-Janson "qui nous a paru fort au courant de ce qui se passe à Marseille⁹⁶". En soirée, c'est la surprise. Tant M^{gr} de Quélen que Forbin-Janson disent leur opposition à la procédure envisagée. Il serait acceptable de prêter le serment au roi en cas de nomination comme coadjuteur. Il ne doit pas en être question en tant qu'évêque *in partibus*. Grâce encore une fois à Guibert, on trouve une solution de compromis, car la perspective ouverte est bien celle d'une prochaine prise en charge du diocèse de Marseille. Et la prestation de serment peut avoir lieu le 25 janvier. Le 6 mars, selon une lettre à Tempier, les trois évêques, Quélen, Forbin et Mazenod, consacrent deux nouveaux évêques, puis vont ensemble à Notre-Dame écouter la conférence de carême de Lacordaire. Le surlendemain, réception de tous les évêques avec le nonce, M. Rauzan, etc., chez l'évêque de Nancy, suivie d'un dîner solennel...

Arrive alors l'année 1837, et la nomination de M^{gr} Eugène de Mazenod comme évêque de Marseille. La rédaction de son *Journal* devient ici pour nous référence quasi unique, d'une grande richesse. On y apprend ainsi, par les notes de septembre 1837, qu'il avait proposé le mariage de son neveu Louis de Boisgelin avec la fille du marquis de Forbin d'Oppède, cousin de Forbin-Janson. Celui-ci commença par ne pas répondre, probablement parce qu'il avait en vue un mariage plus argenté. Quelque temps plus

⁹⁵ Cité par J. LEFLON, *op. cit.*, II, p. 519.

⁹⁶ Lettre à M^{gr} Fortuné de Mazenod le 11 janvier 1835, citée par A. REY, *op. cit.*, I, p. 675.

tard, la proposition fut agréée, alors que Louis avait fait à sa famille la surprise d'entrer au noviciat des jésuites. Événement marginal, mais les réflexions du Fondateur sur cette affaire donnent à penser.

Plus intéressantes, les notes datées du 11 mai 1837⁹⁷. Le Fondateur y fait le point sur l'histoire de Forbin-Janson exprimant à son égard une grande sévérité.

Visite de M^{sr} l'évêque de Nancy. Il a passé deux heures avec moi. Je le trouve bien à plaindre. À sa place, je sentirais d'une autre manière ce qu'a de triste sa position. Il y a longtemps que je lui ai dit qu'il devait ou tout braver pour rentrer dans son diocèse ou donner sa démission. Il ne sent pas les choses comme moi et, agissant comme pourrait le faire un évêque in partibus, il se délecte de la pensée du bien qu'il peut faire dans les divers diocèses qu'il parcourt...

Plus tard il se laissa persuader de nommer un coadjuteur, tant valait se fermer à jamais la porte de son diocèse. Je n'appris cette fausse démarche qu'en arrivant à Paris et, selon ma coutume, je ne lui cachai pas mon sentiment d'improbation. Selon la sienne il soutint qu'il avait bien fait; à l'entendre, M^{sr} l'archevêque de Paris était de son avis. Je n'en crus rien, parce que je sais que l'évêque de Nancy se persuade souvent qu'on abonde dans son sens quand on pense tout le contraire. J'en parlai à mgr l'archevêque de Paris qui se récria de cette méprise dont il se défendit comme d'une imputation qui ferait tort à son jugement. Le pauvre évêque ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé dans ses calculs en regardant l'entrée de son coadjuteur dans son diocèse comme un acheminement à son retour très prochain...

Fidèle à ma vocation de 30 ans qui est de donner de bons conseils à mon ami qui de son côté ne se départ pas de son habitude de ne les jamais suivre, je n'ai pas manqué de lui dire qu'à sa place je me démettrais de mon siège ou que, s'il veut le garder, cette fois au moins, content d'une première expérience, je ne consentirais à avoir qu'un évêque suffragant (c'est-à-dire auxiliaire, selon le Code aujourd'hui). Nous verrons ce que fera mon bon évêque. En attendant il n'a pas voulu me donner la satisfaction de me dire que j'avais raison, mais je lui ai trop bien prouvé l'avantage qu'il trouverait dans sa position de ne nommer qu'un suffragant pour qu'il ait pu me rien objecter de raisonnable.

M^{gr} de Mazenod, médiateur

Le 30 novembre 1837, M^{gr} de Mazenod est reçu en audience par le roi pour sa prestation de serment comme évêque de Marseille. Il en profite pour aborder la question de l'évêque de Nancy. Voici ce qu'en dit son *Journal*⁹⁸:

Je fus surpris de trouver le roi sans rancune contre ce dernier et certes il aurait pu se rappeler, indépendamment de tous les propos que l'évêque se permet sur son compte, la scène du musée où l'évêque n'ôta pas son chapeau en passant devant lui. Le roi n'aurait pas été éloigné de le nommer à un autre siège pour faire cesser l'état violent de Nancy. Je ne craignais pas de lui dire tout doucement que le serment serait un obstacle à cet arrangement. Le roi, loin de s'en formaliser, excusa cette répugnance. Je commençai par jeter en avant le mot de suffragant, que je fis goûter plus tard au garde des sceaux quand l'évêque de Nancy m'autorisa à me porter pour médiateur.

Nous trouvons dans Rey le récit du passage de M^{gr} de Mazenod à Nancy⁹⁹.

Chargé d'une véritable médiation auprès du Roi et des ministres, le nouvel évêque de Marseille avait déployé toutes les ressources de ses aptitudes diplomatiques pour amener une réconciliation ardemment désirée; il avait obtenu des promesses sérieuses. Quoique pressé de revenir à Marseille, il accepta l'invitation de l'évêque de Nancy d'aller faire l'ordination des Quatre-Temps de l'Avent et de travailler à la pacification des esprits. Il partit donc de Paris le 14 décembre au soir par un froid cuisant auquel le p. Tempier fut cruellement exposé

⁹⁷ EO 18, pp. 146-149.

⁹⁸ EO 18, p. 321.

⁹⁹ *Op. cit.*, I, p. 743.

ayant été obligé de prendre place, faute de mieux, auprès du conducteur de la malle-poste. Les voyageurs passèrent par Châlons et Verdun et n'arrivèrent à Metz que le 15 à 10 heures du soir.

Le lendemain, après une étape au petit séminaire de Pont-à-Mousson pour y s'entretenir avec les professeurs puis les élèves, ils arrivèrent à Nancy fort tard. Le jour suivant, dimanche 17 décembre, ordination générale dans la chapelle du grand séminaire.

L'ordination terminée, le Vicaire général lui adressa de chaleureux remerciements en formant le vœu que si leur évêque ne pouvait plus retourner au sein de son diocèse, Dieu voulût bien leur accorder un pasteur qui ressemblât à l'évêque de Marseille. Dans sa réponse, M^{sr} de Mazenod plaida encore la cause de son ami et réduisit toutes choses à leur juste valeur.

Rambert commente: "L'accueil qu'il reçut fut des plus enthousiastes, mais ne servit de rien pour la mission dont il s'était chargé en faveur de M^{sr} de Forbin-Janson¹⁰⁰." Le lundi 18, les voyageurs reprenaient la diligence en direction de Dijon. Très occupé par son installation comme évêque de Marseille, elle eut lieu le 24 décembre, M^{sr} de Mazenod n'écrivit à son ami qu'une lettre assez brève, le mettant cependant en demeure de choisir nettement¹⁰¹:

Je me bornerai à vous dire, inspiré par ma conviction et par mon amitié pour vous, que je suis plus que jamais convaincu que, si vous donnez suite à la négociation que j'avais amenée au point d'en faire dépendre la conclusion de votre volonté, et que vous choisissiez pour suffragant un homme tel que M. Menjaud, c'est-à-dire dévoué à votre personne, modeste, zélé pour le bien de votre diocèse, content et satisfait du sort que vous lui ferez, et ne voulant point s'élever ni changer de position, dans deux ans vous pourrez rentrer dans votre diocèse; si au contraire vous persistez dans la pensée de désigner des hommes tels que celui dont vous m'aviez parlé, vous ne sortirez jamais de vos embarras, et le mal s'aggravera toujours davantage.

Le rôle de médiateur n'est pas commode, d'autant que Forbin-Janson est loin de le faciliter. M^{sr} de Mazenod multiplie les démarches pour qu'un auxiliaire soit nommé à Nancy. Il pense toujours à l'abbé Menjaud, originaire du Gard, Missionnaire de France, que Forbin-Janson avait appelé à Nancy comme vicaire général, et dont il espère qu'il agréera à l'évêque toujours en place. L'abbé Menjaud avait été à Marseille en 1835 le prédicateur du carême à la cathédrale. Quant à Forbin-Janson, invité à Marseille, il promet sa visite, mais se fait attendre. Le Fondateur écrit qu'on est "accoutumé à ses lenteurs".

Puis, les démarches semblent aboutir. Ainsi le 1^{er} août¹⁰²:

Lettre de M^{sr} Menjaud. Il m'apprend qu'il a été nommé coadjuteur de Nancy. Après quelques compliments, le nouveau prélat me dit: 'J'espère, monseigneur, que vous voudrez bien ajouter à tous les témoignages de bonté que j'ai reçus de vous, le secours de vos prières et au besoin celui de vos conseils. Vous y êtes intéressé, monseigneur, cette nomination est en partie votre ouvrage, ne devez-vous pas prendre une petite part de la responsabilité qui y est attachée? Je laisse à votre conscience et surtout à votre cœur la réponse à cette question'. M^{sr} Menjaud a raison, mais en le proposant à mgr l'évêque de Nancy, en pressant ce prélat de le choisir, en parlant en sa faveur au ministre, et en lui écrivant comme j'ai fait, j'ai suivi les inspirations de ma conscience. J'ai cru qu'il était l'homme propre à faire le bien dans le diocèse de Nancy...

¹⁰⁰ *Op. cit.*, I, p. 795.

¹⁰¹ Lettre du 3 janvier 1838, citée par P. LESOURD, *op. cit.*, pp. 159-160.

¹⁰² EO 19, p. 164.

Le *Journal* mentionne plusieurs fois Forbin-Janson au cours des mois de novembre et décembre; mais ces mentions n'ont guère d'intérêt. Il y est fait allusion entre autres au projet de fondation dans le Var par Forbin-Janson d'une maison pour les prêtres âgés avec l'aide d'une religieuse, mais le diocèse de Marseille fit le choix de ne pas être concerné.

La note du 14 janvier 1839 est plus intéressante¹⁰³:

Lettre de M^{gr} l'évêque de Nancy écrite de Rome. Dans son plan il aurait dû être rendu ici hier et il n'a pas encore obtenu audience du pape. Il l'attribue évidemment sans raison à ce qu'il n'a pas demandé cette audience par M^{gr} le cardinal Lambruschini (le secrétaire d'État), tandis qu'il avait pris la voie ordinaire de m^{gr} le maître de chambre qui ne fait ordinairement pas attendre au lendemain la réponse qu'il obtient du pape sur-le-champ. Ne serait-ce pas que le pape n'est pas admirablement disposé en sa faveur à cause des embarras que la position où il s'obstine de rester l'a mis deux fois, et aussi sans doute pour avoir été à même d'entendre bien des plaintes des ambassadeurs qui ont dû se mêler de ses affaires. Tout en me disant que m^{gr} l'évêque d'Alger n'a pas soutenu sa réputation de bon prédicateur dans la station qu'il a prêchée à St-Louis, il m'annonce que lui, évêque de Nancy, a consenti de prêcher trois sermons à St-Sylvestre in Capite. Il faut avoir la manie de faire parler de soi. Cette indiscretion achèvera de le mettre à bas à Rome où déjà il avait été si rigoureusement jugé dans son dernier voyage.

M^{gr} de Forbin arriva à Marseille le 27 février 1839, de retour de Rome. Le 11 mars, le *Journal* note que les Bulles du coadjuteur de Nancy sont arrivées, et après d'autres contretemps, le sacre put enfin avoir lieu le 2 juin 1839, à Paris, sans que M^{gr} de Mazenod y soit présent. La nomination était restée en suspens pendant plus d'un an.

VI. Les dernières années de Forbin-Janson

Entre 1839 et 1844, année du décès à Marseille de M^{gr} de Forbin-Janson, le *Journal* du Fondateur revient à diverses reprises sur leurs situations respectives, mais évidemment sans rien sur les voyages apostoliques du premier, pour lesquels nous disposons d'autres sources. Il faut aussi dire un mot de l'œuvre de la Sainte-Enfance fondée par Forbin-Janson.

Prédications de Forbin-Janson aux États-Unis et au Canada

Même s'il reste en titre évêque de Nancy, M^{gr} de Forbin-Janson peut enfin satisfaire un de ses très anciens désirs, répondre à l'appel des évêques des États-Unis et du Canada, dont il connaît personnellement l'un ou l'autre. Ce voyage apostolique, approuvé par le Pape, durera presque deux ans. Voici ce que lui écrit M^{gr} de Mazenod le 22 août 1839. La lettre traite d'affaires diverses, puis conclut: "Adieu, mon cher ami, je vous embrasse cette fois pour bien longtemps puisque vous allez décidément passer les mers. Je prierai tous les jours au saint autel pour que le Seigneur bénisse un voyage que je ne vous aurais jamais encouragé de faire." La signature suit immédiatement, sans autre formule de politesse.

Forbin débarque à New York en décembre 1839, accompagné de deux Missionnaires de France, dénommés maintenant Pères de la Miséricorde. Les prédications et les visites se

¹⁰³ EO 20, p. 24.

multiplient, d'abord aux États-Unis, où les francophones constituent une importante minorité. Puis il passe au Canada. Les missions qu'il prêche à Québec, puis à Montréal, connaissent un grand retentissement. Il ne semble cependant pas être intervenu en quelque façon pour l'engagement des Oblats dans ce pays. À son passage à Marseille en juin 1841, l'évêque de Montréal, M^{gr} Bourget, ignorait leur existence. Nous savons simplement qu'à leur arrivée à New York, les six premiers Oblats y rencontrèrent "l'évêque missionnaire qui leur fit l'éloge du peuple canadien" et, comme le dit la notice nécrologique du p. Telmon, "leur transmit en quelque sorte sa succession spirituelle¹⁰⁴". Le p. Honorat en fait part immédiatement au Fondateur dans une lettre du 26 novembre 1841: M^{gr} Forbin "a tant fait de missions (un peu trop courtes peut-être) qu'il pourrait bien nous avoir éclipsés par avance." Sa lettre du 18 mai 1842 est plus assurée:

Il est bien de dire en passant que M^{gr} de Nancy a fait vraiment beaucoup de bien dans ces contrées et que sa mémoire y est et y sera longtemps en bénédiction. Dans nos missions nous parlons de lui qui a donné le goût des missions dans ces pays où elles étaient inconnues et où nous n'aurions pu nous-mêmes les faire goûter au clergé, bon d'ailleurs, mais qui disait souvent nihil innovetur (qu'on n'innove en rien), surtout quand ce serait des étrangers qui sembleraient venus pour leur apprendre quelque chose¹⁰⁵.

Dans une lettre à Forbin-Janson datée du 16 décembre 1843, M^{gr} Bourget fait allusion au travail des Oblats, qu'il a la délicatesse de ne pas nommer:

Les missions se font à l'ordinaire dans le diocèse; et toujours avec succès. Le Seigneur est si bon qu'il veut bien encore avoir pitié de nous. Votre nom sera toujours en bénédiction pour avoir commencé ici à exercer ce ministère qui arrache tant d'âmes à l'enfer. Pour continuer cette excellente œuvre, il a fallu nous imposer de grands sacrifices pour l'établissement des missionnaires et les frais de passage, et avec de bien petits moyens, vous savez¹⁰⁶.

M^{gr} Bourget établit d'ailleurs les Oblats à Saint-Hilaire de Rouville

où M^{gr} de Forbin-Janson avait laissé comme souvenir de son passage et monument de son zèle, un calvaire de dimension colossale, dont il avait espéré faire un but de pèlerinage. Le p. Honorat précise: "Croix qui va devenir sous peu un vrai point central où de tout le Bas-Canada on viendra remercier Dieu de ses bienfaits reçus surtout pendant les missions. Ce sont là les espérances de M^{gr}¹⁰⁷."

Les Oblats se rendirent rapidement compte que le site était peu accessible et ils quittèrent Saint-Hilaire. Le pèlerinage va vite péricliter et finalement la croix sera renversée en 1846 par la tempête. Le *Journal* de M^{gr} de Mazenod se limite à noter que Forbin-Janson est de retour en France et qu'il est passé à Marseille en janvier 1842.

Dans son *Éloge funèbre*, Lacordaire est plus épique:

Nous n'avons pas idée des triomphes de la parole dans ces contrées transatlantiques, et du spectacle qu'y présentent les populations lorsqu'elles accourent se suspendre aux lèvres d'un missionnaire. M^{gr} de Janson prêchait souvent en plein air à des auditoires de dix et de vingt mille hommes; le sommet des montagnes, le bord des fleuves et des lacs lui servaient de basiliques, à défaut des églises devenues trop étroites; il donna

¹⁰⁴ *Notices nécrologiques des OMI*, III, p. 501.

¹⁰⁵ Lettres citées par H. GRATTON, "La naissance des missions canadiennes", dans *Études oblates*, 1(1942), pp. 112-113.

¹⁰⁶ G. CARRIÈRE, *Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires OMI dans l'Est du Canada*, I, p. 57.

¹⁰⁷ Notice nécrologique du p. Adrien Telmon, *loc. cit.*, p. 501.

*ainsi coup sur coup plus de soixante missions dans les campagnes, sans parler de ses travaux à La Nouvelle-Orléans, à Montréal, à Québec, à New York*¹⁰⁸.

Lesourd ajoute que le surmenage de l'Amérique épuisa sa santé. De là date l'origine du mal qui l'emportera trois ans plus tard. Forbin lui-même le notait en octobre 1841.

L'attention de ces foules immenses (du Canada) ne faiblit point. J'en suis le premier surpris; ce n'est pas, au reste, le seul sujet de mon étonnement et de ma reconnaissance envers le Seigneur, car tant de sermons, tant de travail, tant de confessions, puis des abjurations fréquentes, des baptêmes d'adultes, etc. exigent une dépense de forces et de poitrine à laquelle je ne sais pas comment j'ai pu résister jusqu'à ce moment... Il est bien reconnu maintenant que dix à douze mille personnes et même trente mille peuvent m'entendre trois heures de suite en plein air et quelquefois malgré le vent. De cette manière des foules immenses qui ne tiendraient jamais dans les églises sont remuées et entraînées à peu près comme la grâce me l'inspire. Et avec quelle docilité, quelle confiance de la part de toutes ces masses!... Cela tient du prodige¹⁰⁹.

Lesourd consacre une quinzaine de pages à la visite que fit alors à Rome M^{gr} de Forbin-Janson, toujours évêque en titre de Nancy. Il ne manquerait pas d'intérêt de comparer la manière dont il fut traité à celle qu'avait connue neuf ans auparavant l'évêque d'Icosie. Nous ne pouvons le faire ici. Notons aussi qu'il profita de son séjour pour apporter sa contribution à l'aménagement en chapelle de la prison Mamertine, près du Capitole, où est gardé le souvenir de l'emprisonnement de saint Pierre et de saint Paul. Un bas-relief y rappelle cette oeuvre de Forbin-Janson.

La fondation de la Sainte-Enfance

Arrêtons-nous brièvement à ce qui fut sa dernière oeuvre, la fondation de la Sainte-Enfance.

*Ce serait, pense Lesourd, au cours des conversations avec Pauline Jaricot pendant son séjour à Lyon à son retour de Rome, que sa pensée et ses projets se précisant, il aurait eu l'idée d'intéresser les enfants chrétiens d'Europe au sort des petits Chinois, en leur faisant verser un sou par mois à cette intention; créer en somme une Propagation enfantine de la Foi*¹¹⁰.

Forbin-Janson y consacre désormais l'essentiel de son temps et de ses prédications. On est heureusement surpris que les bases établies alors étaient suffisamment solides, puisque de toutes ses fondations, c'est la seule qui se développa. Elle a récemment fêté ses 160 ans d'existence.

Il faut noter que le Conseil de la Propagation de la Foi de Lyon fit plus que des réserves, réserves que partageait Mgr de Mazonod. Voici ce qu'il en dit dans une lettre à l'Oeuvre de la Sainte-Enfance le 1^{er} juin 1860¹¹¹:

¹⁰⁸ *Oeuvres*, VI, Paris 1861, pp. 317-318.

¹⁰⁹ *Op. cit.*, pp. 204-205.

¹¹⁰ *Op. cit.*, p. 227.

¹¹¹ EO 5, p. 295.

L'existence de l'œuvre de la Sainte-Enfance, dans le diocèse de Marseille, est un fait auquel, comme vous le savez, je suis resté étranger. Malgré mon amitié pour l'Instituteur de cette Œuvre, je lui ai toujours refusé mon concours. Il m'en coûtait de contrarier ainsi un ami intime de toute ma vie, mais je croyais devoir m'opposer, au moins passivement, à ce qui me paraissait de nature à faire à l'œuvre de la Propagation de la foi une concurrence fatale.

Même attitude dans une lettre de février 1860 à M^{gr} Semeria, devenu vicaire apostolique de Jaffna¹¹²:

Quant aux secours que vous espérez de la Ste Enfance, vous aurez à vous les procurer vous-mêmes. Je ne puis faire aucune démarche par la bonne raison qu'avec l'archevêque de Lyon je suis le seul évêque qui n'a pas voulu admettre cette œuvre dans son diocèse. J'ai dû agir ainsi par ménagement pour la Propagation de la Foi qui est toute notre ressource. Ne craignez pas d'insister auprès de la Ste Enfance. N'oubliez pas de dire que vous travaillez à la conversion des Bouddhistes dont vous baptisez les enfants que vous vous chargez plus tard d'instruire et de soustraire à la propagande protestante.

En approuvant l'œuvre en mai 1844, deux mois avant la mort de M^{gr} de Forbin, Rome demandait de tout faire pour rapprocher les deux œuvres... Il faudra encore attendre.

Les derniers jours de M^{gr} de Forbin-Janson

Il nous reste de longues pages du *Journal* de 1844 sur les derniers jours de M^{gr} de Forbin-Janson. Alors qu'il prêchait à Montpellier, il a 59 ans, il eut un très important vomissement de sang. Il arriva à Marseille chez son frère le marquis qui l'accueillit au château de la Guilhermy, sur la paroisse des Aygalades. Voici ce qu'en écrit Eugène de Mazenod le 13 juin: "Visite à l'évêque de Nancy, arrivé dans le plus piteux état de santé. J'ai eu le cœur serré en le voyant si souffrant. Dieu veuille qu'il se relève d'une maladie qui me paraît très grave¹¹³." Et le 28 juin:

L'évêque de Nancy est venu se reposer chez moi après avoir été consulter le médecin Cauvière. Le bon prélat est entretenu dans une sécurité déplorable par ce docteur qui, après l'avoir palpé, lui a assuré qu'il n'avait aucune lésion à la poitrine. J'ai été peiné de voir mon ami dans cette assurance. En attendant que je lui dise franchement ce que je pense de son état, je lui dis que les médecins se font un devoir de mentir... C'est un homme perdu à moins d'un miracle¹¹⁴.

Le 9 juillet:

Je suis allé faire une petite visite d'amitié au bon évêque de Nancy. Il va toujours plus mal ... il ne se doute pas d'être si près de sa fin. Cette erreur est déplorable pour un évêque. J'ai donc profité du moment où je me suis trouvé seul avec lui pour lui dire franchement la vérité. À l'étonnement qu'il m'a témoigné, j'ai compris combien le ministère d'amitié et de charité que je remplissais auprès de lui était utile, j'ai donc insisté, d'autant plus qu'il m'a avoué n'avoir point fait encore son testament. Je me félicite donc d'avoir pris sur moi de rompre cette glace. Hélas! il m'en coûtait de tirer cet ami de quarante années de son illusion, mais je l'ai regardé comme un devoir sous le double rapport de mon ancienne amitié et de mon caractère et du sien. Mes paroles ne sont pas tombées à terre et l'évêque m'a dit qu'il viendrait me voir pour débrouiller cette affaire qui est bien difficile à arranger selon lui. Il m'a demandé le nom de mon notaire et il ne m'a pas caché qu'il

¹¹² EO 4, p. 153.

¹¹³ EO 21, p. 165.

¹¹⁴ EO 21, p. 170.

voudrait laisser à son œuvre favorite de la Sainte Enfance et même quelque chose à ce qu'il appelle mes missionnaires¹¹⁵.

Le 11 juillet:

Je voulais aller aux Aygalades pour voir l'évêque; on est venu me déranger. Et voilà qu'aujourd'hui il a été trop tard. Au moment de partir pour me rendre auprès du bon évêque, l'abbé Sibour (le frère de l'évêque de Digne), est arrivé pour me dire qu'il venait d'avoir une faiblesse qui l'avait effrayé et qu'il avait cru devoir m'en avertir. Je suis parti tout de suite, mais dans l'intervalle, l'évêque avait rendu son âme à Dieu... Que pouvais-je faire de plus? Je préparais ainsi les voies au grand coup de massue que je portai avant-hier. Je comptais pousser ma pointe en y allant hier et aujourd'hui. Dieu en a disposé autrement, mais je me crois exempt de reproches. Si j'avais fait autrement, je ne me le pardonnerais pas. Il faut dire que le pauvre évêque prit fort bien ce que je lui dis avant-hier et qu'il forma vraiment la résolution de mettre de l'ordre dans ses affaires, il me témoigna même son affection très vivement lorsque je le quittai, en me prenant la main et l'appuyant sur son cœur, ce qui revenait à l'expression dont il s'était servi la veille en dictant à l'abbé Janse ces paroles qu'il m'adressa: Mon meilleur et vieil ami, je vous embrasse de tout mon cœur dans lequel s'est concentré le peu de forces qui me restent. Le vieil ami, Charles, évêque de Nancy. (Cela a été vraisemblablement sa dernière signature que je garderai en souvenir de notre vieille amitié qui date en effet de quarante ans).

On se contentera ici de résumer ce qui a trait à l'organisation des funérailles. M^{gr} de Mazenod aurait voulu la cathédrale, le frère de l'évêque préféra l'église des Aygalades. Le *Journal* raconte les problèmes de la mise en bière, le cortège jusqu'à l'église, la célébration présidée par M^{gr} de Mazenod.

J'ai chanté la messe pontificalement et nous avons fait les cinq absoutes, après quoi nous avons accompagné le corps dans la chapelle où il a dû être déposé jusqu'au jour où son frère et son neveu l'accompagneront à Paris où m. de Janson prétend que l'intention du défunt était d'être enterré dans le tombeau de leur famille à Picpus. C'est encore là une chose étrange. La place d'un évêque n'est-elle pas au pied des autels dans sa cathédrale¹¹⁶?

Et dans le *Journal* du 16 juillet: "Je suis allé ce matin faire mes derniers adieux à mon vieil ami Charles, évêque de Nancy..." Après avoir célébré la messe, puis chanté l'absoute,

je me suis retiré pour ne plus revoir cet ami, ce condisciple, ce confrère, ce collègue enfin, que dans l'éternité bienheureuse où j'espère que ses prières contribueront à me faire parvenir... Avant de nous séparer m. de Janson m'a prié d'accepter la croix à relique que portait son frère, je l'ai acceptée comme un souvenir et comme une relique, car les croix ne me manquent pas, celles d'évêque comme les autres. J'en avais déjà cinq des premières. Il ne me serait pas si facile de compter les autres, elles sont aussi nombreuses que lourdes, mais Dieu tout bon sait bien en alléger le fardeau. Il n'y a que celles du cœur dont les blessures restent toujours saignantes¹¹⁷.

Lacordaire et l'éloge funèbre de Forbin-Janson

M^{gr} Menjaud confia au p. Lacordaire la charge de prononcer à Nancy l'éloge funèbre de M^{gr} de Forbin-Janson. Récemment entré dans l'Ordre de saint Dominique, le prédicateur de Notre-Dame avait été accueilli à Nancy pour y fonder le premier couvent de l'Ordre qu'il travaillait à rétablir en France. L'éloge funèbre fut prononcé à la cathédrale le 28

¹¹⁵ EO 21, p. 179.

¹¹⁶ EO 21, p. 186.

¹¹⁷ EO 21, p. 187.

août 1844. Nous nous limitons à quelques paragraphes, qui peuvent nous aider dans une dernière comparaison avec Eugène de Mazenod.

M^{sr} de Forbin-Janson n'avait jamais gouverné ni souffert; il avait été libre et heureux depuis qu'il était au monde; il arrivait à 40 ans face à face d'un diocèse, avec la stricte obligation d'y vivre et d'y mourir, lui qui avait eu jusque-là le monde entier pour horizon, et qui encore s'y trouvait comme à l'étroit. N'ai-je pas le droit de penser que c'était mettre son dévouement à une trop forte épreuve?

Parmi les hommes que la Providence de Dieu a donnés à l'Église de France depuis quarante ans, il en est peu qui aient attiré l'attention de leurs contemporains au même degré que M^{sr} de Forbin-Janson... Il en est peu surtout qui, avec des qualités de cœur aussi remarquables, avec les dons d'une intelligence aussi vive, aient moins triomphé des obstacles de leur vie, et moins placé leur personne et leur mémoire à l'abri des sentiments contraires.

Renversé par une tempête qui a déraciné des rois, il a laissé d'un côté de sa vie des œuvres détruites, et de l'autre côté des œuvres inachevées, mais aussi et d'autant plus le souvenir d'une âme apostolique que le rang et la fortune ne détournèrent point de sa vocation, que le travail ne rebuta jamais, que le malheur éprouva sans l'abattre ni l'aigrir¹¹⁸.

Par son appartenance sociale, son caractère, son éducation, ses idées et ses projets, Eugène de Mazenod avait beaucoup en commun avec son ami Charles. Son histoire missionnaire, puis aussi épiscopale, n'auraient-elles pu se dérouler de façon parallèle? Bref, la question qui se pose semble être celle-ci: qu'est-ce qui a fait qu'Eugène n'est pas devenu un autre Charles? À chacun de répondre. Je me permets de penser qu'Eugène a su choisir la modestie, la patience et finalement le réalisme dans le service de l'Église et de l'Évangile. C'est aussi l'héritage qu'il nous laisse.

Marseille, juin 2006

¹¹⁸ *Op. cit.*, pp. 315, 287, 321.

L'humilité de la Congrégation et des Oblats

Yvon Beaudoin, o.m.i.

SUMMARY - The A. recalls that Saint Eugene laid down humility as one of the basic stones for the building up of his "Small Congregation" and the spiritual progress of its members. In the Preface of the Constitutions, he states that "We must work unremittingly to become humble". Our ministry is directed to the poor and abandoned, and should shy away from affectation, boasting and external praise. Within the community, humility will manifest itself in "tender charity" for the brethren, a simple and poor lifestyle and a sharing of the daily demands of community life. Humility will inspire in us a deep love for our Society which we consider as "small and poor", but which, however, in our ambition and aspirations should "embrace the vast expanse of the whole earth". The A. then makes a survey of the practice of humility among Oblates who have left us with an exceptional reputation of holiness.

Dans le *Dictionnaire des Valeurs oblates*, il n'apparaît pas d'article sur l'humilité. D'aucuns ont regretté cette omission. Elle peut laisser croire que l'humilité n'est pas une vertu oblate ou des Oblats.

La tradition chrétienne considère l'humilité comme la première des vertus ou le fondement de l'édifice spirituel. Il est clair que c'est la foi, informée par la charité, qui est le fondement des vertus si on entend par là ce qui donne positivement et directement accès à Dieu, fin dernière de l'homme. Mais si on entend par premier ce qui stimule le mouvement de l'âme vers Dieu, on dira alors que l'humilité vient en tête, puisqu'elle bannit l'orgueil, et rend l'homme docile à Dieu qui "résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles" (Jc 4, 6). De ce point de vue, l'humilité est bien aussi le fondement de la vie vertueuse, quoique d'une manière secondaire par rapport à la foi et en quelque sorte négative (*Summa theol.* 2a 2ae, q. 161, art. 5 ad 22)¹.

L'humilité, selon saint Thomas, dispose donc à la perfection chrétienne qui se trouve dans la charité. Charité et humilité, voilà justement deux vertus que le père de Mazenod a voulu comme signes distinctifs de la Congrégation. Il le dit souvent et de bien des manières dans ses écrits. Rappelons ici deux textes qui, à mon avis, sont les plus explicites à ce sujet. Au p. Guibert, il écrit:

La charité est le pivot sur lequel roule toute notre existence. Celle que nous devons avoir pour Dieu nous a fait renoncer au monde et nous a voués à sa gloire par tous les sacrifices, fût-ce même celui de notre vie ... La charité pour le prochain fait encore une partie essentielle de notre esprit. Nous la pratiquons d'abord parmi nous en nous aimant comme des frères, en ne considérant notre société que comme la famille la plus unie qui existe sur la terre, en nous réjouissant des vertus, des talents et des autres qualités que possèdent nos frères autant que si nous les possédions nous-mêmes²...

¹ Voir P. ADNÈS, art. *Humilité*, dans *Dictionnaire de spiritualité*, VII, col. 1168.

² Lettre au p. Guibert, 29 juillet 1830, dans *Écrits oblates (EO)*, 7, pp. 206-207. Voir aussi F. CIARDI, art. *Charité*, dans *Dictionnaire des valeurs oblates*, pp. 104-105.

Il avait écrit au p. Tempier, le 12 août 1817:

Pour l'amour de Dieu ne cessez d'inculquer et de prêcher l'humilité, l'abnégation, l'oubli de soi-même, le mépris de l'estime des hommes. Que ce soient à jamais les fondements de notre petite société, ce qui, joint à un véritable zèle désintéressé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et à la plus tendre charité, bien affectueuse et bien sincère entre nous, fera de notre maison un paradis sur terre et l'établira d'une manière plus solide que toutes les ordonnances et toutes les lois possibles³.

I. « Cette petite Congrégation ... »

Le texte latin de la Règle approuvée en 1826 commence par ces mots: *Finis hujus parvae societatis*⁴. Émilien Lamirande a écrit un article sur ce thème⁵. Il explique que cette expression ne doit pas être prise à la lettre. La Congrégation n'est pas demeurée petite en personnel et en œuvres. D'ailleurs, les Lazaristes et les Jésuites, fort nombreux, ont une expression similaire au début de leurs constitutions. Ces mots signifient que la Congrégation accomplit un ministère humble et modeste. Par vocation, l'Oblat est envoyé vers les âmes les plus abandonnées, vers les pauvres et les malheureux. "Il doit avant tout, écrit le p. Cossement, s'adonner à un ministère où les grands faits restent cachés à l'intérieur de la conscience, où le tapage et le bruit que le monde aime à faire restent éloignés; aux ignorants ils annoncent le Christ crucifié⁶..."

Quelques articles de la Règle "sur la prédication" expriment clairement la pensée du Fondateur à ce sujet:

Que l'on sache bien que ce serait aller contre l'esprit de notre règle que de s'appliquer davantage, dans les instructions que l'on doit faire, à l'élégance du style qu'à la solidité de la doctrine. Assez de prédicateurs font admirer la sublimité de leur éloquence et étonnent par le brillant de leur diction étudiée. Nous devons prendre une toute autre route; nous devons ne viser absolument qu'à l'instruction des peuples, ne considérer dans notre auditoire que le besoin du plus grand nombre de ceux qui le composent, ne pas nous contenter de leur rompre le pain de la parole, mais le leur mâcher; faire en sorte, en un mot, que, sortant de nos discours, ils ne soient pas tentés d'admirer sottement ce qu'ils n'ont pas compris, mais qu'ils s'en retournent édifiés, touchés, instruits, capables de répéter dans le sein de leur famille ce qu'ils auront appris de notre bouche (art. 4).

L'expérience nous a déjà prouvé qu'on peut atteindre ce but si désirable, l'unique qu'il soit permis d'avoir en vue dans ce ministère dangereux, où tant de ministres vains et orgueilleux trouvent leur perte sans procurer le salut des autres. Mais on n'y parviendra qu'en renonçant à sa propre gloire, qu'en réprimant dans le fonds de son cœur les vains applaudissements des hommes; qu'en prêchant, en un mot, comme l'Apôtre, Jésus Christ et Jésus Christ crucifié... (art. 5)⁷.

C'est ce que Mgr de Mazenod explique lors de l'établissement des Oblats dans quelques diocèses. À M. Marguet, vicaire général de Nancy, il écrit le 21 octobre 1847:

J'ai à cœur de vous faire connaître l'esprit de notre société ... Vous me recommandez de vous envoyer d'excellents sujets, en me rappelant que vous êtes gâtés à Nancy par les meilleurs prédicateurs qui viennent tous successivement dans vos contrées. Je ne vous demanderai pas si ces excellents prédicateurs vous ont converti beaucoup de monde ... Je vous répondrai modestement, en vous citant le passage de nos règles qui fixe

³ EO, 6, p. 34.

⁴ Cette expression se trouvait encore dans la Règle de 1928,

⁵ Voir « Parva Congregatio », dans *Études oblates*, 20 (1961), pp. 343-362.

⁶ "Humilité oblate", dans *Études oblates*, cahier photocopié, n. 5, Rome, 1939-1940, pp. 36-68.

⁷ Voir M. LESAGE et W.H. WOESTMAN, *La Règle de saint Eugène de Mazenod*. Ottawa, 1997, pp. 32-33.

la méthode que nos missionnaires doivent suivre [art. 4 et 5 sur la prédication]. J'ai voulu vous transcrire ce passage pour vous engager à tenir toujours nos missionnaires dans l'humilité de leur vocation et à ne pas les exposer à faire autre chose que ce que leur recommandent leurs règles⁸.

À Mgr Buissas, évêque de Limoges, il écrit également le 24 octobre suivant:

Vous me permettez, Monseigneur, de faire une observation sur ce que vous me dites qu'à Limoges il ne vous faut pas seulement des vertus, mais des talents parmi nos missionnaires. J'en conviens, s'il s'agit du talent propre au ministère que doivent exercer nos missionnaires. Ils sont appelés à évangéliser les pauvres et à travailler au salut des âmes les plus abandonnées. Il faut, pour s'acquitter convenablement de ce ministère, d'abord des vertus et puis un talent proportionné aux besoins de ceux qu'ils doivent ramener à Dieu. Voilà tout ce qu'on doit exiger ... La règle doit être observée; nos sujets doivent marcher à ras de terre, vivre dans l'humilité et se faire oublier des hommes⁹.

C'est encore ce que le Fondateur rappelle aux Oblats qui auraient aimé un genre de prédication plus relevé. Il le fait savoir au p. Merlin à Nancy, le 10 septembre 1852:

Au nom de Dieu qu'on se défasse de ces pensées trop humaines qui se présentent sous des dehors de convenance ou autres. Ne vous mettez pas tant en peine de notre réputation sous le rapport des talents, beaucoup oui sous celui de la vertu, de la régularité, de la bonne discipline, de l'édification. Dites-le de ma part très expressément au p. Soullier. Voyez où mène cette prétention. Dieu n'en veut pas. Il ne la bénit pas. Nous n'y avons pas visé dans notre temps et le Seigneur a opéré des merveilles par notre ministère. Faites ce que vous pouvez dans la mesure que Dieu nous a donnée et ne songez pas au reste. Si d'autres montrent plus de talent, qu'ils en jouissent si bon leur semble. Nous, continuons de marcher à ras de terre. Nos règles sont là pour nous rassurer. Encore une fois, hors de là c'est illusion de la vanité et la vanité conduit à l'orgueil et l'orgueil chasse de la congrégation pour pousser les âmes au diable, et l'orgueil chasse de tout Ordre religieux¹⁰...

Tout au long de sa vie, Mgr de Mazenod invite les Oblats à l'humilité et parle de "petite société", "petite congrégation", "petite et humble congrégation", "petite communauté", "petite famille", "petite, pauvre et modeste société"¹¹. Dans la préface de la Règle et dans le paragraphe de la charité, etc., il avait déjà énuméré l'humilité avant les autres vertus: Nous devons travailler "sans relâche à devenir humbles..."; les membres de l'institut "s'exerceront surtout dans l'humilité, la pauvreté, etc."

Pourquoi cette insistance? Il en donne la raison dans l'art. 5 sur la charité, l'humilité, etc.

Ils parviendront à se rendre familiers la sainte vertu d'humilité qu'ils ne cesseront de demander à Dieu comme leur étant infiniment nécessaire dans le ministère dangereux qu'ils exercent. Car ce ministère produisant ordinairement de très grands fruits, il serait à craindre que les succès éclatants, qui sont l'ouvrage de la grâce et dont, conséquemment, tout l'honneur doit être rapporté à Dieu, ne fussent quelquefois un piège très dangereux pour le missionnaire imparfait qui ne se serait pas exercé assidûment dans cette première et indispensable vertu¹².

C'est un danger qu'il n'avait sans doute pas toujours évité lui-même lors des succès des premières missions des Missionnaires de Provence. Il connaissait "le piège" que Satan posait à certains de ses fils dont les talents oratoires frappaient les auditeurs. S'il

⁸ EO, 13, p. 161.

⁹ EO, 13, p. 162.

¹⁰ EO, 11, p. 102. Mêmes conseils au p. Audruger, 24 octobre 1853, dans EO, 11, pp. 171-172.

¹¹ Voir références dans É. LAMIRANDE, *op.cit.*, p. 346.

¹² M. LESAGE et W.H. WOESTMAN, *op. cit.*, p. 63.

remercie Dieu de leurs succès, il s'efforce de maintenir des sentiments d'humilité chez ceux dont Dieu se sert pour opérer des merveilles de salut. Voici quelques-uns de ses conseils. Au p. Marcou en mission à Ventabren, le 27 janvier 1824: "Sois humble et tu feras beaucoup de bien; tu sais que c'est aux humbles que le Seigneur *dat gratiam*"¹³. Au p. Dassy, à N.-D. de l'Osier, le 17 juillet 1841: "Je ne cesse de remercier Dieu du bien qui s'opère par votre ministère, mais vous, mon enfant, et vos confrères, ayez toujours dans le cœur et sur les lèvres ces belles paroles de l'Apôtre: *Servi inutiles sumus*"¹⁴ Au p. Nicolas à Limoges, le 25 mars 1850:

*Croyez-vous que je me réjouisse des nouvelles que vous me racontez? Hélas! non. Je n'y vois que danger pour ce cher enfant qui ne bâtit pas sur le fondement des vertus religieuses auxquelles il est tenu par sa profession. J'aimerais mieux qu'il ne sût qu'évangéliser les pauvres et qu'il fût tel que je le désire pour son bien et la vraie consolation du père de famille de la congrégation qu'il a fondée dans l'humilité*¹⁵.

Au p. Audruger à Nancy, le Fondateur écrit le 24 octobre 1853 de vivre en bon religieux et de mettre ses talents au service de la Congrégation sans se préoccuper de ce qu'on dit¹⁶.

À l'intérieur de la communauté

L'humilité pratiquée à l'extérieur doit l'être aussi à l'intérieur de la communauté: "Tant en mission que dans l'intérieur de la maison, leur principale occupation sera d'avancer dans les voies de la perfection religieuse; ils s'exerceront surtout dans l'humilité, la pauvreté..." lisons-nous dans l'art. 4 des "autres principales observances". Les missionnaires se plairont à se tenir toujours à la dernière place et se réjouiront quand ils seront humiliés (art. 6); ils regarderont comme un honneur de s'exercer dans les ministères les plus vils de la maison, comme servir à table (art. 7 et 8); ils éviteront tout conflit de préséance (art. 9)¹⁷.

Le Fondateur ne donne jamais de définition de l'humilité, mais dans l'art. 5 du paragraphe sur la charité, l'humilité, il écrit: "Ce ministère produisant ordinairement de très grands fruits, il serait à craindre que les succès éclatants, qui sont l'ouvrage de la grâce et dont, conséquemment, tout l'honneur doit être rapporté à Dieu..." C'est probablement à partir de cette explication que le p. Boisramé écrit que "l'humilité a pour objet immédiat de procurer l'honneur de Dieu, puisque, en la pratiquant, nous reconnaissons que tout ce qu'il peut y avoir de bon en nous vient de lui seul, et que nous lui rendons la gloire qu'il a juré de ne jamais donner à un autre"¹⁸. On avait tendance,

¹³ EO, 6, p. 142.

¹⁴ EO, 9, pp. 154-155,

¹⁵ EO, 11, p. 6. Le p. Nicolas se trouvait à Limoges avec deux autres bons prédicateurs, les pp. Baret et Gondrand. Il leur écrit une lettre semblable le 16 avril 1850. Voir EO, 11, p. 9.

¹⁶ EO, 11, pp. 171-172.

¹⁷ M. LESAGE et W.H. WOESTMAN, *op. cit.*, pp. 63-64.

¹⁸ P. BOISRAMÉ, *Méditations pour tous les jours de l'année*, Tours, 1887, t. 2, p. 459. Voir aussi autres méditations sur l'humilité les 4, 5, 25-27 juin; 3, 5, 6, 17 juillet; 19 août.

alors, à exagérer le mépris de soi, la condition de pécheur. Le Fondateur y voit surtout la vertu par laquelle on attribue tout à Dieu, et non à soi-même: talents, succès, vertus.

L'estime de la Congrégation

Malgré l'insistance du Fondateur sur l'humilité, il ne faut cependant pas déprécier la Congrégation. Dès l'approbation de la Règle, le père de Mazenod a invité les Oblats à reconnaître leur dignité, fondée sur l'autorité même de l'Église. "Avorton en quelque sorte par notre faiblesse et par notre petit nombre, nous n'avons pas néanmoins une moindre existence dans l'Église que les plus célèbres corps, que les plus saintes sociétés¹⁹..."

C'est à cette dignité de la Congrégation et à sa réputation que Mgr de Mazenod attribue en partie le bien accompli par les jeunes pères de Notre-Dame du Laus en 1835²⁰, et qu'il explique pourquoi le p. Semeria a été proposé comme évêque de Jaffna²¹. À ce propos il fait la remarque suivante au p. Vincens, maître des novices:

Ceux qui ne s'attacheront pas de cœur à la congrégation ne font pas pour elle. Il faut la leur montrer telle qu'elle est dans l'Église. Elle est la cadette des familles religieuses, mais sa dignité est la même que celle de toutes ses aînées, et il n'est aucun de leurs privilèges et de leurs avantages dont elle ne jouisse. Grâce à Dieu encore elle répond à sa vocation et personne ne contestera qu'elle ne fasse plus de travail dans le champ du père de famille qu'on ne serait en droit d'en attendre²²...

Dans un article sur le père Albini, le p. Denis Hurley se demandait si la tardive introduction de sa cause de béatification ne provenait pas de son humilité et de celle de la Congrégation. Il ajoutait à ce propos: "Pourtant, chaque page de nos Annales est marquée d'héroïsme, mais c'est de l'héroïsme accompli par des frères! Serions-nous devenus trop accoutumés, dans notre humilité de famille, aux actions nobles et splendides²³?"

La tradition oblate

Plusieurs Oblats dans leurs écrits ou dans des commentaires de la Règle ont fait écho à la pensée du Fondateur sur l'humilité de la Congrégation. Je n'en signalerai ici que les plus connus.

Le cardinal Guibert avait bien connu le Fondateur et les premiers pères. Plusieurs fois, au cours des dernières années de sa vie, il a invité les Oblats à conserver fidèlement l'esprit primitif de la Congrégation, en particulier l'humilité et la simplicité: "La simplicité, c'est bien le caractère propre de la congrégation et j'aime beaucoup cela. Faisons le bien sans bruit, sans fracas, il ne sera que mieux fait et plus fructueux²⁴".

¹⁹ Lettre au p. Tempier, 18 février 1826, dans *EO*, 7, p. 41.

²⁰ Acte de visite de N.-D. Du Laus, 18 octobre 1835, Archives générales, Rome.

²¹ Lettre au p. Semeria, 10 novembre 1849, dans *EO*, 4, pp. 42-43.

²² Lettre au p. Vincens, 23 novembre 1841, dans *EO*, 9, p. 175.

²³ "Le père Albini. Étude psychologique", dans *Études oblates*, cahier 5 polycopié. Rome, 1939-1940.

²⁴ Discours prononcé à N.-D. de l'Osier, 13 août 1877, dans *Missions O.M.I.*, 72 (1938), p. 294.

Nos premiers pères, dira-t-il aussi, étaient remplis de zèle, de dévouement, mais ils n'avaient pas subi cette forme que donnent les années, l'expérience des choses. Conserver cet esprit primitif de la congrégation, c'est un devoir rigoureux, car c'est cet esprit qui donne la physionomie et comme le caractère distinctif d'une famille religieuse. Le vrai esprit des Oblats, c'est le zèle uni à une grande modestie, à une sincère humilité. C'est parce qu'ils ont cette modestie et cette humilité qu'ils sont appréciés, aimés par le clergé et les évêques, comme j'en ai eu souvent la preuve; ils ne soulèvent pas les craintes ou les jalousies. Mais tout en conservant cet esprit primitif et en le fortifiant, il faut cependant faire des progrès, s'approprier tout ce qui peut fortifier votre action sur les âmes, et c'est ce que vous avez fait par ce chapitre²⁵.

Dans ses dernières recommandations orales, le cardinal a encore dit:

*Que les Oblats vivent toujours dans l'humilité; qu'ils pratiquent entre eux la charité; qu'ils se dévouent toujours pour les pauvres; qu'ils fassent peu de bruit; qu'ils produisent beaucoup de fruits. Le Seigneur les bénira; il multipliera les membres de la congrégation et maintiendra parmi nous l'esprit de nos premiers pères*²⁶.

Le p. Rambert, dans sa biographie de Mgr de Mazenod, dit que celui-ci ne fut d'abord pas favorable à la nomination d'Oblats à l'épiscopat, en particulier lorsqu'il fut question de nommer le père Guigues à Bytown: "Cela épuisait la petite famille et lui enlevait ses plus solides soutiens, cela pouvait nuire encore à l'esprit d'humilité et de simplicité qui est son plus précieux trésor et sa véritable gloire"²⁷. Le p. Prosper Boisramé, dans ses *Méditations pour tous les jours de l'année*, propose au moins dix méditations sur ce thème. Celle du 6 juillet traite de la pratique de l'humilité par saint Alphonse de Liguori, et celle du 7 juillet explique le contenu de la Règle oblate sur l'humilité.

Dans son commentaire de la Règle, le p. Alfred Yenveux écrit que le premier caractère distinctif de la Congrégation est qu'elle doit être "petite", *parva congregatio*. Il fait ensuite la considération suivante:

*Ce n'est pas sans un dessein particulier que Mgr de Mazenod a donné à sa congrégation le qualificatif de parvae congregationis. Elle était sans doute petite par le nombre, au moment où il écrivait les règles, mais ce code religieux étant destiné tout à la fois aux contemporains du Fondateur, et aux Oblats de tous les siècles, il en résulte que notre Fondateur veut que sa famille religieuse soit toujours petite comme congrégation, non assurément par le nombre et le zèle de ses enfants, ni par l'importance de leurs œuvres, mais par leur humilité, leur modestie et leur simplicité. Dans le parterre divin, cette famille religieuse doit être comme l'humble violette, qui, sans avoir autant d'éclat apparent que les roses et les lis, n'a ni moins de parfum, ni moins de charmes et d'attraits*²⁸.

Le p. Joseph Reslé explique lui aussi dans un sens spirituel l'expression *parva congregatio*:

*Le Fondateur voulait que sa famille reste petite parce que fondée sur l'humilité chrétienne, la foi et la confiance filiale en Dieu. Les Oblats doivent préférer toujours le ministère des pauvres, pratiquer la pauvreté, la simplicité. Ils doivent exclure l'envie, la rivalité entre eux et les autres instituts ... Le père de Mazenod avait devant les yeux la parabole du grain de sénevé, etc. Il y a là le paradoxe évangélique de l'Église qui croît en extension et en nombre dans la mesure où elle progresse dans la véritable humilité évangélique*²⁹.

²⁵ Discours prononcé au Chapitre général le 6 août 1879, dans *Missions O.M.I.*, 17 (1879), pp. 289-290.

²⁶ Visite du p. Fabre au cardinal gravement malade, juillet 1886, dans *Missions O.M.I.*, 72 (1938), p. 294.

²⁷ T. RAMBERT, *Mgr de Mazenod*. Tours, 1883, II, p. 241.

²⁸ A. YENVEUX, *Les saintes Règles de la Congrégation des Missionnaires Oblats de M.I.*, 2 v. Paris, 1903. I, p. 25-26.

²⁹ J. RESLÉ, *Commentarium privatum CC. et RR.* Ottawa, 1958, p. 28.

La Congrégation est, semble-t-il, demeurée fidèle aux prescriptions du Fondateur sur l'humilité. Les supérieurs généraux et les chapitres généraux, qui sont souvent intervenus pour souligner des faiblesses dans l'observance de la Règle, ont rarement parlé de l'humilité. Dans la circulaire n. 13 du 21 mars 1863, le p. Joseph Fabre invite les Oblats à se renouveler dans l'esprit de la Congrégation, en particulier selon les vertus recommandées dans la Règle. C'est à ce propos qu'il dit: "Notre humilité ne doit pas être moins grande que notre mortification ... Il faut qu'elle soit éminemment pratique": acceptation des différents ministères que les supérieurs proposent à l'extérieur et de la dernière place à l'intérieur, etc.³⁰

Dans l'importante lettre circulaire n. 191 sur *Notre vocation et notre vie d'union intime avec Marie Immaculée*, le 15 août 1951, le p. Léo Deschâtelets invite les Oblats à revenir partout à la Règle: "Si nous la suivions à la lettre, écrit-il, il n'y aurait aucun danger que l'institut s'éloigne de l'esprit qui l'animaient à ses débuts". Il souligne, entre autres, l'humilité et la simplicité.

C'est une mentalité que nous tenons, en tant que congrégation, de notre Fondateur. Notre nombre a crû. Nos oeuvres se sont développées. Gardons quand même l'attitude humble et simple que nous inspirent les écrits de Mgr de Mazenod et la sainte règle elle-même. Notre congrégation doit rester petite et simple au sens du saint Évangile. C'est cela sans doute avant tout que voulait dire le père de Mazenod quand il écrivait: Finis hujus parvae congregationis (art. 1); quand il écrivait encore: exiguo sane grege (art. 94); de même à l'article 176: pro exiguis viribus. Le Fondateur a maintenu, vigoureusement parfois, ses Oblats dans des postes d'humilité et d'effacement, ne voulant pas même que nous osions nous comparer aux grands Ordres, "ces géants dans l'Église de Dieu". Par la force des événements, par la vertu même de notre propre apostolat, bien des aspects de la congrégation ont extérieurement changé. Gardons l'esprit d'humilité de notre congrégation, servante des pauvres et de la sainte Église³¹...

Dans les Constitutions et Règles de 1982 on ne trouve plus que quelques allusions à cette vertu (CC 20 et 33) et cinq fois le mot "humilité": C 8: "Humbles devant leur insuffisance"; C 9: "Dieu... élève les humbles"; C 10: "Marie... humble servante"; C 39: "Nous saurons vivre la correction fraternelle et le pardon, dans l'humilité et la force de la charité"; C 81: "En esprit d'humilité et d'obéissance sincère [les supérieurs] rechercheront la lumière auprès de Dieu...". Dans son commentaire, le p. Fernand Jetté mentionne ces textes mais ne fait guère de réflexions à leur sujet.

II. L'humilité chez quelques Oblats

Si on juge les Oblats par ceux qui ont aujourd'hui les titres de serviteurs de Dieu, vénérables, bienheureux ou saint, il semble que l'humilité ait été l'une de leurs vertus caractéristiques.

Saint Eugène de Mazenod

Commençons par le Fondateur. Il a lutté pour faire des progrès dans cette vertu. C'est d'elle qu'il parle le plus souvent en entrant au séminaire Saint-Sulpice en 1808. Il avoue que l'amour-propre n'est pas ce qu'il y a de "plus mort" en lui, mais le fait de ne pas

³⁰ *Circulaires administratives*, I. Paris, 1887, p. 92.

³¹ *Circulaires administratives*, V. Rome, 1952, pp. 340-342.

savoir beaucoup de latin et d'être inférieur aux autres pour l'étude lui procurera une humiliation qui lui sera "très salutaire". Il se considère d'ailleurs "indigne, très indigne d'habiter parmi les saints qui composent cette maison vraiment céleste". "Je dois, écrit-il, m'humilier profondément à la vue des iniquités qui auraient dû me fermer à jamais l'entrée du sanctuaire". C'est dans cette retraite qu'il écrit: "L'humilité, l'humilité surtout doit être la base de l'édifice de mon salut..."³². Il redit de même à la fin de son séminaire: "Je me convaincrâi avant tout que l'édifice de mon salut doit être bâti sur l'humilité, parce que le Seigneur veut construire sur le néant"³³.

Dans ses notes de retraites des premières années de ministère, il est souvent question de l'humilité et de résolutions prises dans le but de mieux pratiquer cette vertu. Déjà dans sa retraite d'ordination à Amiens en décembre 1811, il écrit: "Pour obvier aux fautes contre l'humilité, non seulement je dois réprimer en tout les saillies de l'orgueil, m'étudier à n'avoir plus de volonté propre en rien, dépendre en tout de la volonté de mes supérieurs, mais encore vivre dans la dépendance de mes égaux et de mes inférieurs..."³⁴ Parmi ses intentions de messes, les 25-27 décembre 1811, il souligne: "l'humilité, l'humilité la plus parfaite, l'amour de la croix de Jésus Christ, des souffrances et des humiliations"³⁵...

Dans son règlement de vie fait à Aix en décembre 1812, il se propose de se tenir à l'intérieur "continuellement dans l'humilité" et d'accepter les souffrances "dans des sentiments de la plus profonde humilité"³⁶. Dans la retraite faite au séminaire d'Aix en décembre 1814, il écrit: "Il faut me fixer une règle de conduite avec mes jeunes gens. Travailler sur la vertu de douceur, sur la mortification de la langue quand je suis piqué, sur l'humilité, l'amour-propre, etc."³⁷ La vingtième méditation de cette retraite concerne les trois degrés d'humilité, et la quatorzième a comme thème l'humilité de Jésus dans l'Incarnation³⁸.

Au cours de sa maladie en 1816, Eugène fait sa retraite annuelle chez son cousin Émile Dedons à Bonneveine. Il se reconnaît très imparfait. Parmi ses résolutions, on trouve celle-ci:

Puisque le bon Dieu, pour me fournir le moyen d'expier mes péchés, me met en main les plus chers intérêts de sa gloire, je ne négligerai rien sans doute pour m'en bien acquitter; mais pour y parvenir plus sûrement, je me convaincrâi bien que je ne puis que gêner ses œuvres et que je les gêne en effet par mon orgueil, mes impatiences, mes inquiétudes. Je méditerai donc souvent sur l'humilité. Ce n'est pas que je m'attribue rien de ce que je fais, mais malgré cela je ne suis pas assez humble³⁹.

³² « Résolutions », 12-19 octobre 1808, dans EO, 14, p. 65, 68, 70, 71.

³³ EO, 14, p. 271.

³⁴ EO, 14, p. 264.

³⁵ EO, 14, p. 271.

³⁶ EO, 15, pp. 24-25.

³⁷ EO, 15, p. 97.

³⁸ EO, 15, pp. 120, 129-131.

³⁹ EO, 15, p. 159.

Ses résolutions et ses efforts ont sans doute produit leur effet. Par la suite, le p. de Mazenod parle moins de cette vertu, mais on peut apercevoir dans sa vie de nombreux actes d'humilité, par exemple, quand après la bénédiction de la statue de la Vierge dans l'église de la Mission en 1822, il écrit au p. Tempier qu'il voit un grand avenir pour la Congrégation et qu'il n'y a qu'un obstacle: lui-même, peu vertueux⁴⁰; ou encore, le 9 décembre suivant, en écrivant au p. Courtès qui l'a félicité du succès de la mission de Rians, il dit: "Quelle confusion pour moi! Tu as voulu parler de mes vertus! Et en ai-je une seule qui soit de mise? Quelques bonnes qualités, par don de Dieu et qui se trouvent en moi je ne sais comment, voilà tout, mais des vertus, point, parce qu'il aurait fallu les acquérir et qu'apparemment je m'y suis mal pris..."⁴¹ À Rome en 1825-1826, il avoue au p. Tempier qu'il se confesse deux fois par semaine et qu'il trouve sujet de s'humilier devant Dieu"⁴². En 1857, il s'excuse auprès du président de l'œuvre de la Propagation de la Foi "pour avoir demandé de l'argent avec tant d'insistance qu'il lui a fait de la peine"⁴³.

Le Seigneur l'a d'ailleurs aidé à acquérir l'humilité en lui envoyant beaucoup d'humiliations qu'il a acceptées avec résignation. Dans son Journal, le 31 mars 1839, Mgr de Mazenod rappelle en quelques pages les humiliations subies à Aix au début de la Congrégation⁴⁴. En 1838 survient l'affaire Vèze⁴⁵ et, en 1839, c'est le mémoire d'infamies de Mme Arbieu contre lui parce qu'il l'a dénoncée au procureur général comme tenant une maison de prostitution⁴⁶. À cette occasion, il écrit:

Quoique je me sente très peu porté à l'orgueil, peut-être que le démon aurait fini par me tenter de ce vice détestable en me représentant trop vivement le peu de bien que j'ai pu faire et dont, grâce à Dieu, jusqu'à présent je n'ai jamais eu la pensée de m'attribuer la gloire. Eh! bien, le bon Dieu prend les devants, il permet que les hommes ne me sachent gré de rien, au contraire qu'ils dénaturent mes intentions et qu'ils les calomnient quand ils ne peuvent se refuser à l'évidence des actions qui parlent⁴⁷.

Lors du procès rogatoire de Paris en 1927-1928, le p. Edmond Dubois a fait une déposition très équilibrée sur l'humilité du Fondateur:

Cette vertu n'était pas apparente chez notre Fondateur comme chez d'autres saints. Sa belle taille, son port noble et saintement fier quand le devoir l'exigeait, la franchise et la vivacité de son caractère, l'aisance de ses manières voilaient pour ainsi dire à des yeux inattentifs la profondeur de son humilité ... Quoique cachée sous cet air de grandeur, la vertu d'humilité chez Mgr de Mazenod était très réelle et très parfaite. Très éclairé, il reconnaissait les dons de Dieu, il lui en renvoyait toute la gloire et ne s'attribuait que le néant et le péché. S'il savait se redresser et tenir son rang devant ceux qui méconnaissaient les droits du représentant de l'Église, il aimait à s'abaisser et à se faire petit et tout à tous quand il s'agissait d'exercer la charité envers les âmes les plus abandonnées. C'est à elles qu'il allait de préférence. Il n'avait rien de plus en horreur que de chercher les

⁴⁰ EO, 6, p. 99.

⁴¹ EO, 6, p. 106. Voir aussi la lettre du 2 avril 1823, *ibid.*, p. 116.

⁴² EO, 7, p. 11.

⁴³ EO, 5, pp. xxii et 275.

⁴⁴ EO, 20, pp. 85-90.

⁴⁵ EO, 19, pp. 11-12, 78-83.

⁴⁶ EO, 20, p. 83.

⁴⁷ EO, 20, p. 84.

*applaudissements dans l'exercice de saint ministère ... Il était humble et pauvre dans son logement, dans son ameublement, dans sa nourriture, dans ses vêtements*⁴⁸.

Le père Henri Tempier (1788-1870)

Ce premier compagnon du p. de Mazenod, le p. Tempier, était reconnu comme un homme discret qui gardait pour lui les secrets d'office, les nouvelles qu'il recevait du Fondateur ou des confrères, et encore davantage ce qui concernait sa vie intérieure. Dans ses premières lettres de 1815-1816, il apparaît animé d'un profond sentiment de défiance en lui-même, d'une sincère humilité et d'un grand désir de sainteté. Le 20 décembre 1815, par exemple, il écrit au Fondateur: "Je voudrais seulement que vous rabattissiez dans votre esprit la trop bonne opinion que vous vous êtes formée de ma prétendue nécessité, comme vous l'appellez, afin de ne pas être trompé lorsque vous serez à même d'en juger. Vous reconnaîtrez bientôt que s'il y a dans moi quelque bonne volonté, il n'y a guère autre chose de plus"⁴⁹."

Lorsque, à Paris en 1817, le Fondateur est déçu de la froideur de Mgr Bausset et de son attitude de méfiance, le p. Tempier s'empresse d'encourager son supérieur:

*Il faut avouer, écrit-il, que Dieu nous traite avec bien de la bonté, puisqu'il nous fait part des dons qu'il a faits à son propre fils lorsqu'il était sur la terre. Vous nous permettez de ne pas nous séparer de vous, quoiqu'il semble que ces humiliations vous soient personnelles ... C'est une grâce de prédilection que Dieu ne donne qu'à ses saints; comment pourrions-nous donc nous plaindre? Plût à Dieu que la Providence nous traitât toujours ainsi, et surtout que nous y correspondions! Notre pauvre famille bien humiliée, bien méprisée, deviendrait bientôt toute sainte, et alors quels fruits!*⁵⁰

En 1823, Fortuné de Mazenod est nommé évêque de Marseille. Il veut son neveu Eugène et le p. Tempier pour vicaires généraux. Celui-ci obéit mais fait savoir qu'il ne croit pas avoir les talents et les vertus nécessaires pour cette "charge terrible"; de plus, il pense

*qu'il est dangereux pour une société de s'élever aux dignités, aux honneurs. Ne serait-ce pas, dans la suite, un prétexte pour ambitionner les charges dans les différents diocèses où la société sera répandue? J'ai médité sur cela plusieurs fois, et j'ai toujours pensé que la société ne devrait pas facilement se laisser aller aux considérations qui sembleraient autoriser des brèches sur cet article*⁵¹.

Malgré peut-être quelque désir d'être reconnu, au début, le p. Tempier a su accepter ensuite de s'effacer totalement, au service des Mazenod, du diocèse et de la Congrégation, d'y persévérer toute sa vie et de s'y comporter avec un dévouement total, sans jamais se reprendre. Il se réjouissait des fêtes faites dans la Congrégation en l'honneur du Fondateur, des honneurs qui lui étaient rendus comme évêque et sénateur, alors que, lui-même, on l'oubliait. Le p. Fabre semble faire allusion à cela lorsqu'il écrit à

⁴⁸ Sommaire de la *Positio super virtutibus*. Rome, 1947, pp. 218-219. Le p. Jean-Baptiste Lemius, dans son témoignage, a aussi quelques pages sur l'humilité du Fondateur. Voir *ibid.*, pp. 468-471.

⁴⁹ EO II, 2, p. 11.

⁵⁰ EO II, 2, pp. 18-19.

⁵¹ Lettre du 31 mai 1823, dans EO II, 2, pp. 42-43.

Mgr Jeancard, le 9 novembre 1862: "Il est bien sur la croix ce père si dévoué qui a tant fait, pour lequel on a fait et on fait si peu⁵²."

Parmi les premiers collaborateurs de saint Eugène de Mazenod, en plus du p. Tempier, on peut mentionner, les pp. Mie, Casimir Aubert, Guibert et Albini.

Le père Pierre Nolasque Mie (1768-1841)

Mgr Jeancard a écrit que la vertu du père Mie

... était décidée, immuable et très haute. L'homme de la nature était inculte dans ses formes, l'homme de la grâce élevé en perfection. L'humilité, et l'humilité la plus profonde, était le caractère dominant de sa sainteté; il se plaisait souvent à être méprisé par les hommes; on aurait dit qu'il recherchait leur mépris. Et en effet, à la faveur de son caractère flegmatique, de son laisser-aller habituel et du tour plaisant de son esprit, il provoquait souvent la raillerie sur son compte ... Pour qui observait ce saint homme dans ses paroles et dans ses actes, il y avait des motifs fréquents d'admirer cette vertu si humble et en même temps si douce pour les autres, et qui ne réservait que contre elle-même d'impitoyables sévérités dans ses jugements en tout genre⁵³.

Le père Casimir Aubert (1810-1860)

Le p. Casimir Aubert a été maître des novices, fondateur de la Congrégation en Angleterre-Irlande, provincial, et surtout secrétaire particulier du Fondateur et secrétaire de la Congrégation. Bel homme, intelligent, bon religieux, il ne cache pas dans ses notes de spiritualité que sa passion dominante est l'orgueil. Comme saint Eugène, il prend sans cesse, dans ses retraites annuelles de 1827 à 1835, des résolutions en vue d'acquérir l'humilité⁵⁴.

Le p. Aubert a été considéré par tous ses confrères comme un religieux très vertueux sans qu'on souligne particulièrement son humilité. Il reste qu'il a reçu avec sérénité les remarques que lui faisait le Fondateur et que, comme le p. Tempier, il a travaillé dans l'ombre auprès de Mgr de Mazenod qui l'a appelé à tout faire: enseigner, diriger les jeunes, confesser, prêcher, être pasteur et missionnaire, fondateur, administrateur, provincial, etc⁵⁵.

Le cardinal Joseph-Hippolyte Guibert (1802-1886)

Nommé supérieur à N.-D. du Laus à 27 ans, en 1829, supérieur et fondateur du séminaire d'Ajaccio en 1834-1835, le p. Guibert devint évêque de Viviers (1841-1857), archevêque de Tours (1857-1871), archevêque de Paris, puis cardinal (1871-1886). Il a pratiqué partout toutes les vertus chrétiennes, mais deux d'entre elles étaient plus apparentes chez lui: l'humilité et la pauvreté.

Alors qu'il était à Nîmes, le p. Guibert vint à Aix et à Marseille pour être ordonné prêtre le 14 août 1825. Il porta alors un jugement peu favorable sur le p. Honorat, son supérieur. Le Fondateur l'apprit et demanda des explications. Le père avoua son péché

⁵² EO II, 1, pp. 204-205.

⁵³ "Notice du père Mie", dans *Missions O.M.I.*, 5 (1866), pp. 449-450.

⁵⁴ EO II, 5, pp. 5, 18, 130-131, 153, 155-158, 161-165, 168-169, 175, 195-196.

⁵⁵ EO II, 5, p. 95.

et demanda humblement pardon. En 1826, il fait le récit de quelques missions bien réussies et ajoute que ce n'est pas le succès de "trois petits enfants, mais de la grâce de Dieu". En 1828, il est question d'une fondation dans le diocèse de Grenoble et d'y nommer le p. Guibert; celui-ci répond au p. Tempier en disant: "Je devrais n'y être qu'en second, ou plutôt en dernier; notre bon père sait bien que je n'ai pas assez obéi encore pour savoir commander". En 1828 encore, le p. Jeancard le dit responsable de l'insuccès d'une mission. Sans s'irriter, le p. Guibert écrit au Fondateur: "Je le crois mieux que lui, non par l'influence que j'ai prise sur la mission, parce que j'en suis incapable, comme vous le savez bien, mais à cause de mes péchés, Dieu refusant à employer des instruments indignes pour l'oeuvre du salut des âmes⁵⁶."

La *Gazette du Midi* raconte la visite du cardinal à N.-D. de la Garde en mars 1878 et fait la considération suivante:

Un jour, un évêque de Marseille, que la génération présente a connu, Mgr de Mazenod, fonda un ordre de missionnaires; cet ordre eut bientôt des saints. L'un d'eux, contre son gré, fut désigné pour la dignité épiscopale. Sa vertu n'en fut point atteinte; elle en reçut une lumière plus vive. C'est pourquoi, dans nos jours de larmes amères et de déchirantes défaites, tous, excepté lui-même, le jugèrent digne de monter sur le siège archiépiscopal de Paris..., mais sous la pourpre éclatante le religieux persiste et malgré les indiscretions de l'amour filial qui admire, Dieu seul peut connaître l'ascétique humilité de cette grande vie.

Le vénérable père Charles-Dominique Albini (1790-1839)

Dans un de ses écrits spirituels, le p. Albini a cette interrogation: "Qu'est-ce que l'humilité? C'est une vertu, répond-il, qui inspire à l'homme de bas sentiments de lui-même, lui fait aimer l'abjection et souffrir les mépris avec joie ou du moins avec patience"⁵⁷. L'humilité du p. Albini était pour ainsi dire naturelle et s'est épanouie avec le secours de la grâce. Le p. Thévenon a déclaré au procès apostolique d'Ajaccio que les preuves d'humilité du père "se lisent presque à chaque page de sa correspondance et les anciens admiraient son aversion pour les honneurs et les louanges⁵⁸."

En effet, le père exprime souvent les bas sentiments qu'il a de lui-même, il reconnaît ses torts, il attribue ses succès à ses confrères et à Dieu, il se soustrait aux ovations et accepte les humiliations. Il exprime les bas sentiments qu'il a de lui-même par des phrases comme celles-ci: "Le besoin que j'ai de prières est extrême". "Je verse souvent des larmes lorsque je pense que par ma lâcheté et mon peu de vertu, je gênerai la besogne ici comme j'ai fait déjà ailleurs". "Me voyant si peu fervent et, malgré mon âge, si arriéré dans les vertus". "Grand vide de mon âme, toute dénuée de vertus". "Une âme si irrésolue et aussi pusillanime comme la mienne aurait grand besoin d'être soutenue⁵⁹."

Le p. Albini reconnaît volontiers ses torts, par exemple, lorsque Villa-Rey, vicaire général de Nice, lui reproche d'avoir écrit à l'évêque pour dire qu'on avait exagéré ses

⁵⁶ Cf. EO II, 7, p. 181-182.

⁵⁷ *Écrits spirituels*. Arch. Post., Rome, C, n.15.

⁵⁸ Sommaire de la *Positio super virtutibus*, pp. 749-750.

⁵⁹ Beaucoup d'expressions de ce genre se trouvent dans ses lettres aux pp. de Mazenod et Tempier.

vertus en écrivant à Rome, ou encore lorsque le Fondateur pense qu'il n'a pas suffisamment aidé les jeunes pères à Vico⁶⁰.

Il attribue les succès de ses travaux à ses confrères et à Dieu. Au p. Tempier qui prêche la retraite aux Sœurs de Saint-Charles, il dit que Dieu l'a envoyé "au milieu de ces saintes filles afin de réparer ce que j'ai gâté dans un an" comme chapelain⁶¹. Au p. Semeria qui le remplace auprès des Italiens de Marseille, il écrit: "La Providence vous a réservé de perfectionner une œuvre que j'avais si mal ébauchée⁶²." Après le succès des missions de Fuveau et de Saint-Pierre en 1826 et de plusieurs autres missions, il attribue "à Dieu seul toute la gloire⁶³."

D'après le p. Audric, le p. Albini "avait pour coutume de se cacher et de disparaître subitement du sein des populations, alors qu'il avait fait un miracle, afin d'empêcher les populations de lui attribuer la gloire de ce qu'il n'avait fait qu'avec le secours de la toute-puissance divine⁶⁴."

Le bienheureux père Joseph Gérard (1831-1914)

Le p. Gérard fit son noviciat à N.-D. de l'Osier en 1851-1852. Son maître des novices, le p. Gustave Richard, écrit de lui: "L'humilité profonde accompagne toutes ses autres vertus". "Il est avide de mortification, d'humiliations". "Bien saint enfant, si humble qu'il se regarde sans peine comme le dernier non seulement des novices mais de toute la maison⁶⁵."

Souvent dans ses notes spirituelles, le p. Gérard parle de l'humilité pour en souligner l'importance et prendre des résolutions pour acquérir cette vertu. En voici quelques exemples: "Il me semble que la vertu d'humilité seule me sauvera... Oh! oui, l'humilité seule... Voilà la vertu qui me sauvera". "Et puis, avant tout, je vais me rappeler d'être humble, extrêmement... C'est la grande vertu, la plus nécessaire, sans cela chute déplorable, stérilité du ministère..." "Il faut être humble, se défier de soi-même, cependant quand on est supérieur il faut agir après avoir consulté". "Humilité, humilité, humilité, défiance de soi-même, on peut devenir en un moment un hérétique, un païen, ... un damné⁶⁶."

Dans une lettre au p. Soullier le 20 juin 1893, le p. Gérard félicite celui-ci de son élection à la charge de supérieur général et ajoute: "Oh! comme le Sacré Cœur de Jésus a montré dans cette occasion qu'il chérissait notre petite et bien humble congrégation. Comme la sainte Vierge aussi s'est montrée notre bonne et immaculée Mère! ... Daignez prier pour

⁶⁰ Lettres à Villa-Rey, 11 janvier 1821; à Mgr de Mazenod, le 26 mars 1838. Arch. Post., Rome.

⁶¹ Lettre au p. Tempier, 10 octobre 1828 Arch. Post., Rome..

⁶² Lettre au p. Semeria, 6 décembre 1835. Arch. Post., Rome.

⁶³ Lettres au Fondateur novembre et 16 décembre 1826, fin août 1836, 4 février 1837, 24 septembre 1837, 27 septembre 1838; au p. Tempier, 3 janvier et 3 février 1837; au p. Guibert, 20 juin 1837. Arch. Post., Rome.

⁶⁴ *Aperçu ... dans Summarium additum ...*, pp. 196-197.

⁶⁵ Notes du p. Richard, 16 octobre et 17 décembre 1851, 15 février 1852, dans EO II, 3, pp. 19-20.

⁶⁶ EO II, 4, pp. 168, 173, 186-187, 210.

moi, afin que je sauve au moins ma pauvre âme, reconnaissant bien que j'ai toujours été et suis encore un membre inutile de notre sainte famille⁶⁷." En 1904, le p. Cénez, préfet apostolique, célèbre solennellement les 50 ans de sacerdoce du premier missionnaire du Lesotho. Au dîner, on complimente le jubilaire, celui-ci répond que selon lui il n'est rien, il n'a rien fait de bon, il n'a pour lui que la bonne volonté, et que tous ces honneurs, il ne les mérite pas⁶⁸.

La plupart des témoins qui ont comparu aux procès diocésains de Maseru et de Nancy en 1940-1941 et au procès apostolique de 1955-1956 ont parlé de l'humilité du Serviteur de Dieu comme d'une des vertus les plus évidentes chez lui. Je ne citerai pour terminer que quelques extraits de témoignages:

L'humilité la plus sincère brillait incontestablement chez le Serviteur de Dieu dans ses rapports avec tout le monde. Je n'ai jamais saisi chez lui une seule parole qui aurait pu avoir pour but de s'attirer des louanges, soit indirectement, soit directement a fortiori. Il en donnait l'exemple par tout l'ensemble de sa conduite⁶⁹.

La vertu d'humilité était remarquable dans le père Gérard. Il se tenait toujours dans l'obscurité; il ne s'attirait pas les regards ou la considération d'autrui. Il ne manquait pas d'esprit, mais ne le montrait que rarement, par certaines paroles ou réparties innocentes. Il était sans ambition, ni présomption, ni vaine gloire⁷⁰.

L'humilité du Serviteur de Dieu fut parfaite... Chez lui on ne découvrait pas l'ombre d'ambition, pour arriver à un poste ou pour le garder... Dans ses divers écrits, en particulier dans sa correspondance et surtout des ses Notes de spiritualité où il parle à Dieu cœur à cœur, on constate l'humilité la plus sincère. Les moindres ombres d'imperfections qui lui échappent, il se les reproche amèrement: son néant, ses misères, il y insiste; le bien qu'il aurait voulu faire et n'a pas fait, il s'en frappe la poitrine; il demande à Dieu de le faire disparaître de ce monde, si sa présence était obstacle à un plus grand bien⁷¹...

On peut dire en toute vérité que la vertu d'humilité était bien grande dans le Serviteur de Dieu. C'était chez lui une habitude surnaturelle; elle apparaissait en lui avec un tel accent de sincérité et de spontanéité qu'on pouvait croire qu'elle lui était toute naturelle. Telle a été l'impression qu'il a faite sur moi. Je l'ai toujours trouvé très humble, parlant peu, et n'essayant jamais de se faire valoir; il ne chercha jamais l'estime des hommes, mais uniquement celle de Dieu⁷²...

Pour prouver ici l'extraordinaire humilité du p. Gérard, je me contenterai de citer une phrase de l'apôtre, extraite de ses cahiers de notes: "Mes misères sont extrêmes, ma vie est nulle, mon ministère nul: le démon s'en rit." "Un tel aveu sur les lèvres d'un homme dévoré par le zèle des âmes, écrit le p. Aimé Roche, se passerait de tout commentaire. Je tiens cependant à mettre en relief cette extraordinaire humilité en face des grandes réalisations de l'apôtre: que de païens convertis, que de randonnées apostoliques, quelle intensité de vie intérieure chez ce missionnaire! Chose curieuse: l'apôtre semble se prendre en défaut là où précisément il excella toujours⁷³.

⁶⁷ EO II, 4, p. 112.

⁶⁸ EO II, 3, p. 108.

⁶⁹ P. Joseph FOULONNEAU, Sommaire de la *Positio super virtutibus*. Rome, 1970, p. 16, ad 53.

⁷⁰ P. Martin GUILCHER, *ibid.*, p. 82.

⁷¹ Mgr Jules Cenez, *ibid.*, p. 217.

⁷² P. Henri Thommerel, *ibid.*, p. 514.

⁷³ "Clartés australes", *ibid.*, p. 681.

Le vénérable Mgr Vital Grandin (1829-1902)

Mgr de Mazenod connaissait bien l'humilité de ce père. Lorsqu'il est nommé évêque, à peine âgé de 28 ans, le Fondateur lui écrit:

Une toute petite lettre à notre bien cher père Grandin devenu par la volonté de Dieu et celle de son représentant sur la terre évêque de Satala ... Je vous vois d'ici vous prosterner la face contre terre, verser des larmes, repousser dans l'expression de votre humilité la couronne pontificale qui va être posée sur votre tête. Rassurez-vous, elle vous est imposée par l'obéissance, et d'ailleurs elle ressemblera pour vous, au milieu des pénibles labeurs de votre ministère, plutôt à la couronne d'épines du Sauveur⁷⁴...

Une centaine de témoins ont comparu aux procès diocésain d'Edmonton, puis de six autres diocèses en 1930-1932, et apostolique en 1938-1939. Le plus beau témoignage est celui de Mgr Émile Grouard:

*Sur le sujet de l'humilité du Serviteur de Dieu, tous ceux qui l'ont connu sont certainement unanimes; car cette vertu apparaissait en toute occasion et pour ainsi dire malgré lui, toujours sans équivoque et sincère à ne pouvoir s'y tromper. Il est déjà significatif qu'il ait choisi cette vertu pour ainsi dire comme sa spécialité épiscopale, en la faisant figurer dans ses Armes sous le symbole d'un roseau penché sur la croix, avec des paroles *Infirma mundi elegit Deus*, car, comme je l'ai déjà noté, le Serviteur de Dieu n'était pas homme à prendre des airs et à vouloir se faire passer pour ce qu'il n'était pas; il était trop franc et trop loyal pour cela. C'est continuellement qu'on pouvait surprendre chez lui des manifestations spontanées d'humble opinion de lui-même, devant Dieu tout d'abord, bien entendu, et devant les hommes de tout rang et de toute condition⁷⁵.*

Quelques autres témoins oblats ne font qu'affirmer l'existence chez le Serviteur de Dieu d'une très grande vertu d'humilité.

*Sur le chapitre de l'humilité du S. de D. il est incontestable que l'impression était unanime chez tous ceux qui l'ont connu. Il était impossible de s'y tromper, car il ne pouvait pas s'empêcher de laisser percer ce bas sentiment de lui-même. C'était la sincérité même. Son cher *Infirma mundi elegit Deus*, placé dans ses armes, était en quelque sorte le refrain de tous les jours de sa vie. J'en étais édifié bien souvent, en voyant sa façon de se comporter envers ses frères dans l'épiscopat, comme aussi envers le dernier mendiant qui se présentait devant lui (Mgr Gabriel Breynat).*

J'eus beaucoup d'occasions de constater par moi-même combien son humilité était intimement sincère, habituelle et pour ainsi dire naturelle. On la découvrait continuellement dans ses paroles, dans sa tenue, malgré sa grande taille et belle prestance, dans sa façon d'écrire, dans son insistance à exprimer ses regrets, à demander pardon, on ne pouvait douter de son humilité. Et puis il ne pouvait jamais assez remercier ceux qui lui avaient rendu quelques services (P. Léon Doucet).

Cette vertu d'humilité était devenue pour le S. de D. en quelque sorte comme une seconde nature; l'idée de son peu de talent, de son impuissance lui revenait sans cesse. Je l'ai entendu dire: Je suis cousu de défauts! ... Au sujet des compliments qu'il était obligé de subir à l'occasion, je l'ai entendu dire plus d'une fois: J'en prends et j'en laisse!; ce sont ses expressions pour montrer son indifférence. Dans ses instructions, il insistait souvent sur les dangers d'un esprit hautain (P. Jules Teston).

Le p. Cyprien Delouche, qui a lu les lettres de Mgr Grandin et l'a bien connu lors des voyages de l'évêque en France et en Belgique, a donné un témoignage de quelques pages sur son humilité. Il a dit entre autres:

⁷⁴ EO, 2, pp. 181-182.

⁷⁵ Ce témoignage et plusieurs autres sont publiés pour la plupart dans le *Sommaire de la Positio super virtutibus*. Rome, 1952, pp. 630-662.

Tous ceux qui ont eu des relations avec le S. de D. ont trouvé en lui, comme moi, un parfait modèle d'humilité. Par ce que j'ai vu et entendu je puis dire en toute vérité que cette vertu d'humilité était la grande spécialité du S. de D. C'était chez lui une habitude quasi surhumaine, tout en apparaissant toujours avec un tel accent de sincérité sans contrainte, qu'on pouvait croire qu'elle lui était toute naturelle. Il ne cherchait que l'estime de Dieu, craignant toujours de n'avoir pas fait assez. Sans affectation, avec une simplicité qui ne permet pas de douter de ses véritables sentiments, il insiste continuellement sur son incapacité, sur ses misères, ses exigences, ses impatiences, ses susceptibilités... Il n'est pas content de ses méditations, fait des retours sur une prétendue insuffisance de ferveur dans la réception des sacrements, à commencer par sa première communion... Il savait profiter de toutes les occasions pour s'humilier, rappelant ses humbles origines, le temps passé à garder les moutons, etc. Dans ses lettres, dans son Journal, dans ses prédications, c'était la plus parfaite modestie qui lui a conquis le sympathie de Mgr de Mazenod et d'un nombre innombrable de personnes de tout rang et de toute condition ...

Le Serviteur de Dieu, Mgr Ovide Charlebois (1862-1933)

Né dans une famille pauvre, obligé de travailler dès son enfance, le futur évêque du Keewatin de 1910 à 1933 fut toujours plutôt timide et conscient de ses limites. Les 90 témoins aux procès diocésain de 1951-1952 et cognitionnel de 1980-1981 s'expriment de diverses façons à ce propos dans des affirmations d'abord générales: "Je le savais humble dans son apparence, et il ne cherchait pas à se montrer parce qu'il n'avait pas d'estime de lui-même". "Les grandes réceptions étaient pour lui un vrai martyre. Il était bien humble. Le Serviteur de Dieu n'aimait pas se faire encenser [louer]. "S'il y a une vertu dans laquelle le S. de D. a excellé, c'est bien dans la vertu d'humilité. Il était persuadé qu'il était un pauvre misérable, indigne et ignorant. Quand il fut question de le nommer évêque, il fut consterné de voir qu'on pensait à lui pour une si haute charge, se considérant indigne, pensant qu'il donnerait une pauvre idée de l'épiscopat⁷⁶."

Pendant son noviciat, Ovide a demandé à devenir frère coadjuteur. Au scolasticat, de 1883 à 1887, il se sentait de plus en plus indigne en approchant de l'ordination sacerdotale. Jeune père, il a vécu seul de 1887 à 1900 dans la petite mission de Cumberland, isolée dans la forêt et fréquentée par seulement quelques Amérindiens catholiques. D'après le p. Thiboutot, qui a connu lui aussi la solitude du Nord,

durant ses années dans la solitude de Cumberland, le Serviteur de Dieu a travaillé efficacement à la pratique de la vertu d'humilité. Il n'y a rien de plus efficace que la solitude et le silence de l'ermitage pour nous placer en la présence de Dieu et nous faire connaître le néant, la petitesse de notre être, en comparaison de la grandeur et de la sainteté de Dieu. Le S. de D. a certainement éprouvé cette joie durant les années passées au Cumberland et sa vie a été marquée par ces impressions salutaires et ces colloques avec Dieu, ses lettres en font foi. Devenu évêque, sa dignité épiscopale ne l'empêchait pas de rester humble avec les grands comme avec les pauvres. Il était facile d'approche et bienveillant avec tout le monde.

Comme évêque, il consultait les pères et les frères. Les témoins disent qu'il était humble en paroles et en actes. Ils donnent plusieurs exemples dont certains sont aussi charmants que les fioretti de saint François. "Comme évêque, il faisait des travaux de frères convers, sciant du bois et portant le canot comme missionnaire dans les portages ou portant les bagages..." "Il bûchait du bois au vieil hôpital de [Le Pas]. Il avait dit à sœur

⁷⁶ Pour ces citations et celles qui suivront, voir *Positio super virtutibus, Informatio*, pp. lxx-lxxiii et Sommaire, *passim*, pp. 11-235, réponses aux questions 86-89 du procès diocésain ou 44 du procès cognitionnel.

Saint-Hubert, qui avait charge du dehors, qu'un vieux sauvage voulait couper du bois. Elle prit la plus vieille hache, toute ébréchée, qu'elle passa à monseigneur. Un peu plus tard elle s'aperçut que c'était monseigneur lui-même qui fendait le bois. J'ai entendu dire aussi par nos sœurs que le S. de D. encavait les légumes qu'il allait chercher dans le jardin pour le bénéfice de l'hôpital. Toutes ses actions sentaient l'humilité..." "Dans les travaux, il prenait ce qui était moins attrayant. Je l'ai vu, évêque, travailler, arracher les patates dans le petit jardin de l'ancien évêché". "Le Serviteur de Dieu manifestait son humilité par ses actes: le fait de consulter des frères convers le prouve. Dans ses visites dans ma famille, il se présentait comme un petit missionnaire; il était très affable. Il accueillait les enfants avec bonté, ils jouaient avec sa barbe; il les prenait sur ses genoux, et les bénissait", etc.

Dans sa correspondance avec ses missionnaires, on trouve souvent des conseils sur l'humilité. Dans son ouvrage *Vertus de Mgr Charlebois*, Mgr Martin Lajeunesse, son successeur, a écrit quelques belles pages à ce sujet. On lit entre autres ceci: "Il ne voulut point qu'on célébrât avec éclat son soixante-dixième anniversaire. Quelques années avant sa mort, il disait à son frère: s'il m'arrive de devenir incapable de faire ma visite pastorale, je me hâterai de démissionner et de me retirer soit au Cumberland, soit dans une autre mission⁷⁷."

Le Serviteur de Dieu, Frère Antoine Kowalczyk (1866-1947)

Le Frère Antoine est un bon représentant des Frères Oblats, ces *Apôtres inconnus* dont le p. Pierre Duchaussois a fait connaître le rôle caché mais indispensable dans les missions du Nord canadien. Les témoins aux procès diocésain (1952) et apostolique (1982) ont parlé de son humilité⁷⁸ Quelques-uns ont dit que c'était "sa spécialité" (p. 219), "la vertu qui résume sa vie" (p. 444), "la vertu la plus remarquable chez lui" (p. 504), "une vertu exceptionnelle" (p. 473). Ils affirment qu'il fut "le plus humble parmi les humbles" (p. 118, 432). Ils donnent des exemples: le fait qu'il ne parlait pas de lui-même et n'aimait pas qu'on parle de lui ou qu'on lui fasse des louanges. Il s'appelait lui-même "un chiffon", un "pauvre pécheur", préférait la dernière place; il aimait faire les travaux manuels les plus humbles, ne portait que du linge usagé, acceptait les réprimandes et demandait aussitôt pardon à ceux qu'il pensait avoir offensé. Il ne s'attribuait aucun bien, il ne l'attribuait qu'à Dieu seul (pp. 155, 219, 419).

Quelques témoins disent que ceci était naturel chez lui et qu'il n'y avait rien de maladif en cela. Le p. Valérien Gaudet a déclaré:

Je crois que, comme saint Paul, le frère Antoine considérait spontanément les autres supérieurs à lui, et il mettait leurs intérêts devant les siens. Mais ce n'était certainement pas maladif; il a toujours pu accomplir ses devoirs sans en être obsédé ou complexé ... Spontanément, le frère Antoine cherchait à s'effacer. Il n'aimait pas être mis en vedette, en lumière. Lorsqu'on l'y obligeait, on sentait qu'il lui fallait faire effort pour accepter d'être traité ainsi. Mais, chez lui, cette attitude était accompagnée de joie et de simplicité, ce n'était ni morbide ni maladif (p. 399-400).

⁷⁷ P. 279.

⁷⁸ Voir Sommaire de la *Positio super virtutibus*. Rome, 1993.

Même genre de réflexion faite par Mgr Fergus O'Grady:

Comme enfant de Dieu, le Frère avait une bonne opinion de lui-même; c'est là d'ailleurs qu'il puisait sa force. Il savait que sans Dieu il ne pouvait rien, avec Lui, tout; c'est là qu'il trouvait son bonheur, sa sérénité, sa paix et son sourire. Et c'est pourquoi on ne le voyait jamais sous tension ou déprimé; il souriait toujours. C'était remarquable ça, quand on considère les lourdes tâches qu'il avait à accomplir. Je ne pense pas que le Frère Antoine voulait seulement paraître humble; il l'était vraiment. Par exemple, je crois que sa réticence à se laisser photographier, sa préférence pour les tâches humbles et le reste, découlaient tout naturellement de son humilité. Il n'y avait chez lui aucune vanité, aucun désir de paraître ou d'attirer l'attention. Pour moi, l'humilité du Frère Antoine était vraiment héroïque. (p. 486).

Le Serviteur de Dieu, père Victor Lelièvre (1876-1956)

Prédicateur, connu comme l'apôtre du Sacré-Coeur, le p. Lelièvre attirait les foules. Les journaux parlaient de lui. Cela l'a-t-il rendu vaniteux ou orgueilleux? Le Fondateur avait écrit dans la Règle: "Ce ministère produisant ordinairement de très grands fruits, il serait à craindre que les succès éclatants ... ne fussent quelquefois un piège très dangereux pour le missionnaire imparfait qui ne se serait pas exercé assidûment dans [l'humilité], cette première et indispensable vertu".

Le père Lelièvre est-il tombé dans ce piège? Il ne semble pas. Seulement quelques témoins font allusion à quelques faiblesses possibles à ce sujet. Jean-Noël Tremblay, 4^e témoin au procès, a dit:

"Est-ce que c'était un homme humble? C'est difficile à dire parce que le père Lelièvre était très convaincu de sa pauvreté intellectuelle, sa pauvreté morale, comme il disait. Mais il ne se cachait pas pour se réjouir de ses succès de prédicateur, ce qui était légitime. Il y avait certainement un peu de vanité là-dedans, il était content, mais on ne peut pas dire que ça le rendait orgueilleux, vaniteux, il ne se mettait pas en évidence; il nous racontait ses bons coups. Il nous racontait comment il avait réussi dans son comité, etc⁷⁹.

Mgr Reynald Rouleau ajoute:

Les vertus annexes comme l'humilité: je ne pourrais pas beaucoup dire comment il a vécu ça parce qu'il a été, on pourrait dire, presque adulé à un certain point de vue, mais adulé dans sa vocation ou dans sa mission de prédicateur, d'entraîneur de gens qui professent leur foi. Je n'ai jamais eu l'idée, ou jamais eu de témoignages disant qu'il était orgueilleux, qu'il travaillait pour sa propre satisfaction par exemple. En tout cas, ça me semblerait au-delà de ce qu'il était que de penser, même, qu'il pouvait simplement profiter de ses charismes pour se faire valoir⁸⁰.

La plupart des contemporains nient tout orgueil et reconnaissent que le Serviteur de Dieu est toujours demeuré humble. Voici quelques-unes de leurs expressions⁸¹. Le 29 décembre 1934, Mgr Alfred Langlois, évêque de Valleyfield, ami du Serviteur de Dieu, lui écrit après l'avoir entendu à la radio: "Vous êtes toujours le même et vous vous cachez derrière l'Évangile. On vous y sent un peu malgré tout et on se prend à désirer vous entendre souvent". Le p. Lelièvre "est humble et m'a donné le désir d'être humble", écrit une retraitante en octobre 1937. En 1939, le p. Bernard Millot, s.s.s., écrit, rappelant quelques souvenirs des retraites à Saint-Augustin avant la fondation de Jésus-

⁷⁹ Sommaire de la Positio super virtutibus, p. 84, ad 47.

⁸⁰ Ibid., p. 221.

⁸¹ Voir ibid.

Ouvrier: "La gloire de Dieu et le salut des âmes, tel était le motif de l'activité apostolique du père Lelièvre. Bien souvent, il se plaisait à répéter qu'il serait le plus ridicule des hommes s'il avait la prétention de s'attribuer le merveilleux succès de ses retraites. C'est le Sacré-Cœur, disait-il souvent, qui remue les foules, c'est lui qui touche les cœurs". "Ce qui a aussi retenu mon attention, c'est son humilité. Si quelqu'un le félicitait, surtout après le succès de la fête du Sacré Cœur B une foule de 100 000 personnes, ce n'est pas rien B il affirmait chaque fois que c'était l'action du Sacré-Cœur et de Notre-Dame du Cap pour qui il avait une dévotion extrêmement grande; lui n'avait été que le dernier des instruments".

André Clément a dit dans son témoignage:

L'humilité constitue un autre trait caractéristique de son comportement, notamment devant les succès qu'il rencontrait grâce à ses talents de prédicateur. Il manifestait ainsi sa complicité avec le Seigneur. Devant une foule attentive à ses paroles, il trahissait seulement par son regard malicieux sa joie d'agir de la part du Seigneur. Dans ses yeux, cela ne trompait pas: il était le héraut du Sacré-Cœur, il avait laissé passer la grâce de Dieu. Son succès devant les foules lui procurait la joie de voir que le Sacré-Cœur était davantage connu et aimé, et reconnu par ceux qui s'en étaient provisoirement éloignés⁸².

Autres Serviteurs de Dieu

Le bienheureux Jozef Cébula (1902-1941), les Serviteurs de Dieu Mario Borzaga (1932-1960), Francisco Esteban Lacal ("1936) et ses 21 confrères d'Espagne, sont tous martyrs. Les témoins aux procès de leur cause de béatification n'ont pas été interrogés sur les vertus en particulier; il est donc difficile de savoir de façon explicite s'ils sont des modèles d'humilité. La recherche pourrait être continuée dans les biographies d'Oblats et dans les Notices nécrologiques; elle donnerait certainement une riche moisson au sujet de l'humilité qui a été sans aucun doute une vertu caractéristique des Oblats et de la Congrégation. Elle le restera, noblesse oblige!

En résumé ...

Saint Eugène a posé l'humilité comme l'une des pierres d'assise pour l'édification de sa "petite Congrégation": savoir "travailler sans relâche à être humbles", recommandera-t-il à ses disciples dans la Préface de la Règle. L'humilité inspirera toutefois une profonde estime de la Congrégation qu'on considère et aime comme "petite et pauvre", bien que, d'autre part, elle soit l'égale des grands Ordres des siècles précédents (Voir lettre au p. Tempier du 18 février 1826).

Aux 17^e et 18^e siècles, beaucoup d'auteurs faisaient de la conscience de son propre néant le fondement de l'humilité. On y trouve des invitations à l'oubli ou au mépris de soi, au rappel de notre condition de pécheur. Dans une de ses méditations sur l'humilité, le p. Boisramé écrit: "Elle est une vertu qui consiste à se mépriser soi-même parce qu'on se reconnaît souverainement méprisable et à trouver bon que les autres nous méprisent..." (III, p. 87). C'était sans doute ce que pensaient encore des maîtres dans les Petits Séminaires où presque tous les Oblats du 19^e s. ont fait leurs études. Si toutefois on

⁸² *Ibid.*, p. 229.

reconnaît en soi quelque talent, il faut savoir l'attribuer à Dieu et ne pas chercher à s'en faire un motif de vanité ou de mérite.

Parmi les 243 Oblats qui ont travaillé hors de France au temps du Fondateur, les formateurs constatent qu'au moins une vingtaine d'entre eux, âgés entre 20 et 30 ans, sont "scrupuleux", ont une "conscience timorée", sont "timides", "redoutent le ministère", "manquent de confiance en eux-mêmes", ce qui ne les a pas empêchés de devenir de valeureux missionnaires. Ces novices et scolastiques des années 1816-1861 se sont ressaisis quand on leur a commenté la Préface de la Règle qui les invitait "à devenir des saints ... pleins de zèle, prêts à sacrifier tous leurs biens, leurs talents, leur repos, leur personne et leur vie pour l'amour de Jésus-Christ, le service de l'Église et la sanctification du prochain ..."

Le ministère de la "petite Congrégation" s'adressait avant tout aux humbles, aux délaissés, aux oubliés. Il ne s'exerçait pas à la manière des brillants prédicateurs d'autrefois, mais l'Oblat communiquait avec son auditoire dans un langage populaire, voire même en provençal, de façon à être compris. Cette prédication a pourtant remporté de grands succès, mais, rappellera saint Eugène, l'humilité fera fuir la recherche des compliments et les louanges, elle empêchera de se donner des airs et portera à se dépouiller de toute forme d'affectation.

L'humilité doit s'exprimer dans la vie de la communauté par une "tendre charité" entre les missionnaires. Elle se réjouit des vertus, des talents et des autres qualités des frères qu'on considérera toujours meilleurs que soi. Qu'on sache les consulter pour la bonne marche du ministère et de la vie interne des maisons, les remercier pour les services rendus, accepter leurs remarques et réprimandes, accorder le pardon. Que le style de vie soit simple et pauvre, et accepte certaines privations, souffrances et contrariétés. La Croix du Seigneur restera toujours l'inspiration de toute notre vie pour nous rappeler ces vertus, entre autres l'humilité, "avec lesquelles doit s'exercer notre très saint et sublime ministère" (Règle de 1818). Dans la vie quotidienne, l'humilité demande de prendre sa part généreuse du fardeau commun, et fait rechercher la dernière place, les emplois les plus humbles comme le service des tables, du ménage, des malades, le soin du jardin...

Le danger d'orgueil dans la prédication redouté par le Fondateur n'est sans doute plus à craindre aujourd'hui, ni un mépris de soi allant à la négation de ses propres talents. Le *nihil linquendum inausum* (savoir mettre tout en oeuvre) de la Préface invite instamment à toujours garder bien vivant le souci du Règne de Dieu auquel on s'est engagé à consacrer sa vie, à reconnaître et développer tous ses talents "pour étendre l'empire du Sauveur".

Rome, septembre 2007

Évangéliser aujourd'hui: de Jonas à nos récents Chapitres généraux

Jean-Pierre Caloz, o.m.i.¹

SUMMARY - Our mission is very much like that of Jonas who was sent by God to the great city of Niniveh to call it to conversion (Jon 1-4). We are sent to tell the modern Niniveh "who Christ is" and proclaim him as Saviour. Our recent General Chapters have renewed the Founder's call to witness in apostolic communities that our modern world is much loved by its Creator. We are invited to be close to those we serve, to show concern for the poor, and follow the path of dialogue with the world, its peoples and their cultures, religions and aspirations for justice and peace. Jonas resented the fact that God, because of his love for his creation, did not follow through with his original intention to destroy unfaithful Niniveh. God is tender, merciful and patient with sinful man. How could he forget the work of his hands!

Jonas, vous connaissez? Un récit prophétique (Jon 1-4) qui n'est certes pas historique mais qui, avec un brin d'humour, nous fait comprendre tant de choses.

Jonas n'était pas un héros, c'était un homme normal, menant une vie normale, dans une famille normale, avec un travail normal... et voilà qu'un beau jour, un ordre du Seigneur lui tombe sur le dos: "Va à Ninive, la grande ville et annonce-leur que leur malice est montée jusqu'à moi..." (Jon 1, 2) Jonas prit peur. Qui était-il, lui, pour affronter une ville immense dont il entendait parler avec crainte, où il y avait de belles grandes avenues, des marchés copieusement achalandés, des universités et des gens cultivés, et surtout qui menaçait sans cesse d'envahir Israël au nom de sa supériorité militaire. Et lui, Jonas, il n'avait jamais vu de ville, il parlait seulement son dialecte, il était timide et il se disait: "Comment ferai-je pour aller à Ninive? Et si un jour j'y arrive, ces citadins se moqueront de moi, je serai comme une bête curieuse, pire encore, ils me traiteront d'espion, me mettront en prison, me tortureront, me brûleront... quelle horreur! Et Toi, Seigneur tu me demandes de telles choses... que t'ai-je fait? laisse-moi en paix..." Et Jonas partit pour Tharsis, en fuyant "loin du Seigneur" (Jon 1, 3).

Ninive, la grande ville

Ninive, voilà notre civilisation moderne, bigarrée, cosmopolite à souhait, informatisée, qui parle toutes les langues, voyage en avion, fréquente les supermarchés, aime l'argent, adore s'amuser et jouir de la vie, célèbre ses nouveaux dieux dans les stades, et court, court, court après le temps, après la vie, après elle-même.

Comment dire à cette Ninive "qui est le Christ?", pour parler comme saint Eugène de Mazenod. Écouterait-elle, la Ninive de l'argent? de la science? la Ninive séculière et sécularisée? Et voilà que Jonas est à nouveau tenté de fuir (Jon 3, 2), de se réfugier en des milieux connus, dans ses campagnes, dans ses communautés chrétiennes, bien au chaud, mais loin de Ninive et... loin du Seigneur!

¹ Scolasticat de Lyon, France.

À ce propos, voici ce que disait le Chapitre de 1986: "Il serait vain de bouder ce monde et de vouloir le fuir. Pour les Oblats, coopérateurs du Christ dans son oeuvre de salut, ce monde ne peut pas être une terre étrangère. Nous en faisons partie et en subissons sans cesse l'influence, bonne ou mauvaise" (MAM, 37)².

Ce même Chapitre, réfléchissant à l'inculturation se penche lui aussi sur la société actuelle et ses cultures:

Les cultures modernes caractérisées par une technologie avancées, remodèlent continuellement la conscience de la personne humaine et provoquent des changements dramatiques dans la façon de se comprendre soi-même et de comprendre le monde. L'évolution des mentalités a été tellement accélérée par le développement des techniques et les mass media que les valeurs religieuses sont souvent menacées; même des cultures et religions anciennes en sont affectées. (MAM, 52)

Le Chapitre de 1992³, donne une description poignante de cette Ninive:

À l'exemple du Fondateur, nous voyons les maux qui assaillent le monde et l'Église: le bannissement de Dieu par la mentalité séculière, l'effondrement de la famille, la détérioration de l'environnement, la pauvreté et l'oppression structurelle de millions de personnes... Ces maux affectent le monde de multiples façons, mais ils résonnent en un commun écho dans la voix des sans-pouvoir, des sans-espoir et des sans-droits. (TCA, 2)

La lecture cependant sait voir les signes d'espérance:

Presque partout dans notre monde filtre... une recherche sincère de Dieu; des murs sont tombés; des anciens préjugés ont disparu; des pauvres s'organisent; des hommes, des femmes, des jeunes mènent un combat au nom de leur dignité. Aussi dans ce cri des pauvres, c'est bien la promesse d'une nouvelle naissance que nous accueillons plutôt que des lamentations de mort. Christ sans cesse à naître dans un monde blessé! Saurons-nous être les seroiteurs de cette espérance naissante? (TCA, 5)

Enfin, la Lettre des capitulants de 2004⁴ reprend le même message mais en positif: non seulement il ne s'agit pas de bouder le monde, il s'agit de l'aimer, malgré et dans les changements qui interviennent.

Ce Chapitre a aussi reconnu que le monde que nous sommes appelés à aimer et dans lequel nous œuvrons, change radicalement. Comme Jésus marchant le long des frontières de Samarie, nous sommes nous aussi confrontés à différentes conceptions de la culture, de l'appartenance ethnique, de la religion... (TE, p. 11)

Dieu aime Ninive

C'est la grande révélation du livre de Jonas: Dieu aime Ninive. Jonas, furieux d'avoir attrapé un coup de soleil parce que le ricin à l'ombre duquel il s'abritait se dessèche aussi vite qu'il avait poussé, se fait remettre au pas par le Seigneur. "Tu as de la peine pour ce ricin qui ne t'a coûté aucun travail... et moi je ne serais pas en peine pour Ninive, la grande ville, où il y a plus de cent vingt mille êtres humains qui ne distinguent pas leur droite de leur gauche." (Jon 4, 10-11). Dieu aime Ninive parce qu'elle est sortie de ses mains. Dieu aime notre monde étrange, le petit peuple, les enfants, les jeunes, avec leurs clous sur les oreilles ou les lèvres. Et peut-être Dieu s'amuse-t-il avec nos iPod, les playstations, les portables, et les moteurs de recherche

² *Missionnaires dans l'aujourd'hui du monde* (MAM), Chapitre général de 1986.

³ *Témoins en communauté apostolique* (TCA), Chapitre général de 1992.

⁴ *Témoins de l'espérance* (TE), Chapitre général de 2004.

d'Internet... peut-être; mais une chose est sûre, c'est qu'Il pleure sur qui perd son âme, qui laisse mourir en lui-même l'image divine, son aspiration vers le beau, la profondeur, le réel; l'étincelle d'éternité et l'amour se refroidissant, celui-là se construit dans le culte de lui-même.

La Constitution 4 parle de Jésus Christ crucifié. Après avoir contemplé la Croix, elle passe à la contemplation du monde: "À travers le regard du Sauveur crucifié nous voyons le monde racheté de son sang, dans le désir que les hommes en qui se poursuit sa passion connaissent eux aussi la puissance de sa résurrection (cf. Ph.3,10)." Ninive est rachetée, quelle qu'elle soit; il s'agit pour nous de la rencontrer à travers l'oeuvre du Sauveur, et de reconnaître son amour qui l'habite par-delà les apparences.

Le Chapitre de 1986 disait lui aussi que Dieu aime le monde: "C'est avec un coeur ouvert et tout disposé à écouter que nous exerçons notre mission dans ce monde que Dieu aime et pour le salut duquel il a envoyé son Fils. Car même si ce monde est blessé par le péché et ses conséquences néfastes, Dieu est présent dans le coeur de tous ceux qui travaillent au bien de l'humanité, souvent sans avoir entendu la Bonne Nouvelle." (MAM, 38)

Le Fondateur aimait le monde. Contrairement aux Jansénistes de son temps, il avait découvert l'amour de Dieu, un amour tout personnel et de tous les instants. Dans le prolongement de l'amour du Christ, saint Eugène aime les hommes, les pécheurs en particuliers, et leur voue sa vie entière.

L'engagement de Mgr de Mazenod dans l'évangélisation des pauvres a une empreinte très caractéristique: dans tout ce qu'il fait, il est très humain et bon jusqu'à l'excès. Justement comme évêque, il aime à se promener à pied dans les rues, bavarder en patois avec les enfants, avec les gens du peuple et plaisanter avec eux. À l'occasion de ses visites pastorales, il se charge des commissions des paysannes pour leurs enfants. Il se trouve à l'aise parmi ces "rudes femmes" du marché, parmi les poissonnières, avec les jeunes ouvriers et les domestiques. Bref, il est excessivement populaire avec les petits, les prisonniers, et les condamnés à mort sont ses protégés. Il est de notoriété publique qu'il ne recule devant aucune misère des pauvres sous mille formes, mais il les aide avec discrétion. On n'est pas étonné alors que, lors du procès de canonisation, tous les témoins oculaires sont unanimes à répéter qu'Eugène était bon comme le pain, qu'il avait la tendresse d'une mère et que son coeur était grand comme le monde⁵.

Bonne nouvelle

Que Ninive écoute ou n'écoute pas, il est impossible de ne pas parler parce que ce qui est arrivé en Jésus touche la vie de tous les êtres humains de tous les temps. En Jésus le Saint Verbe de Dieu a épousé définitivement le genre humain. Il se l'est saisie pour toujours de telle sorte qu'aujourd'hui notre espèce humaine est placée au coeur même

⁵ K. LUBOWICKI, *Mystère et dynamique de l'amour dans la vie du bienheureux Eugène de Mazenod*. Rome, 1990, pp. 208-209. (Thèse doctorale présentée au Teresianum, Rome). Le p. Lubowicki fonde chacune de ses affirmations par de nombreuses citations des écrits de saint Eugène.

de la Sainte Trinité. Le fait de l'Incarnation de Dieu en son Verbe est tellement fondamental, plus fondamental même que la Création!

N'est-ce pas là une Bonne Nouvelle? Il faut donc la dire, la proclamer à tous, afin que tous sachent qui ils sont et qu'ils y trouvent leur joie. Rappelons-nous ce qui est écrit dans la première lettre de saint Jean: "Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons à vous aussi afin que vous soyez en communion avec nous. Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Nous vous écrivons ces choses afin que notre joie soit complète." (1Jn 1, 3-4)

Quand nous lisons ce que notre tradition oblate appelle le "Sermon de la Madeleine"⁶, nous insistons généralement sur la lecture précise des pauvretés au temps du Fondateur, mais nous soulignons moins le coeur même de sa prédication qui consiste à montrer aux "pauvres de Jésus-Christ, affligés, malheureux... mes frères, mes chers frères, mes respectables frères..." qui ils sont. "Vous êtes les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les cohéritiers de son Royaume... la nation sainte, vous êtes rois, vous êtes prêtres, vous êtes, en quelque sorte, des dieux..." Le message porte sur la dignité, sur l'identité que la vocation chrétienne confère, et, n'ayons pas peur des mots, sur la divinisation.

La Bonne Nouvelle consiste justement à montrer la transformation actuelle que la vocation chrétienne et le baptême confèrent aux chrétiens. Saint Eugène fait jouer le contraste entre le peu d'estime que les pauvres reçoivent du monde, et la grandeur qui leur est conférée par l'oeuvre du Christ, reçue par la foi et les sacrements. Et de cette dignité incomparable, découle une façon de vivre: "... cessez de ramper sur la terre... que vos yeux percent une fois les haillons qui vous couvrent..." Il les appelle à être perspicaces, à voir au-delà des apparences. La foi donne vraiment la vraie compréhension de qui ils sont, de qui nous sommes... Martin Luther King disait pareillement comment des foules s'étaient levées et s'étaient mises à lutter après avoir réalisé la dignité dont les revêt l'appel de Dieu. Comme Oblats, nous allons aux pauvres avec l'Évangile, sûr qu'il est un bien précieux qui, avec la nourriture du corps, sauve la vie des pauvres.

La Constitution 8 envisage aussi notre mission sous l'angle de la dignité "... ils (les Oblats) s'efforceront de conduire tous les hommes, spécialement les pauvres, à la pleine conscience de leur dignité d'êtres humains, de fils et filles de Dieu."

À ce propos, il est intéressant de noter comment le P. Wresinski, fondateur du Mouvement *Aide à toute détresse* et initiateur de la Journée pour l'abolition de la misère, disait: "Ce n'est pas tellement de nourriture, de vêtements qu'avaient besoin tous ces gens, mais de dignité, de ne plus dépendre du bon vouloir des autres." Une personne, membre de ce Mouvement, explique: "Le P. Wresinski a compris que, quand on est dans la misère, on n'a pas envie de lire la pitié dans les yeux des gens. Il savait qu'il ne fallait

⁶ Voir J. LEFLON, *Eugène de Mazenod ...*, Paris, 1957. T. I, pp. 434-436.

pas de l'assistanat, mais de la confiance, de l'attention, de l'amour⁷." L'évangélisation va dans ce sens, c'est un partage de type culturel, qui confère à la vie dignité, ouverture, confiance et force "... une espérance et un salut que seul le Christ peut apporter en plénitude." (C 5)

Entrer dans la dynamique de l'Incarnation

Jésus parlait avec l'accent de Galilée, il travaillait comme charpentier, il a su observer la petite veuve et les deux piécettes qu'elle mettait comme en cachette dans le trésor du Temple, il s'est ému des souffrances de son peuple, il a accueilli les enfants, il a guéri les aveugles, il a ressuscité Lazare. Ce profond enracinement donnait à ses paroles un ton nouveau qui frappait les contemporains; ils s'émerveillaient et disaient "qu'Il parlait avec autorité et non pas comme leurs scribes" (Mt 7, 29).

Nos paroles pour dire la Bonne Nouvelle ont-elles toujours le bon goût de la terre? Ne semblent-elles pas venir parfois d'une autre planète, d'un monde étranger à la vie des nos contemporains, à leurs questions et à leurs souffrances. La mentalité moderne est allergique à tout ce qui semble arbitraire, aux langues de bois, aux formules toutes faites. Il faut parler avec l'accent de nos Galilées, et pour cela aimer le monde, se sentir solidaires de ses recherches, de ses nostalgies, de ses désirs, de ses égarements. Les discours moralisants ne passent plus, mais alors, que faire? Se faire compagnons de nos contemporains, aller sur leurs chemins, pleurer avec ceux qui pleurent, vibrer de leurs enthousiasmes: de ce partage de l'existence humaine naîtra une parole neuve et vraie qui rejoint la vie.

Saint Eugène est un maître dans ce domaine. Il a prêché dans la langue du peuple; il nous a aussi laissé le très bel article de la Règle de 1818, toujours cité dans le livre des Constitutions, p. 28: "Nous ne devons viser absolument qu'à l'instruction des peuples... ne pas nous contenter de leur rompre le pain de la parole mais le leur mâcher, faire en sorte, en un mot, que sortant de nos discours... ils s'en retournent édifiés, touchés, instruits, capables de répéter dans le sein de leur famille ce qu'ils auront appris de notre bouche."

Très proches des gens

La Constitution 8 exprime à la façon d'aujourd'hui cette même réalité: "Très proches des gens avec lesquels ils travaillent, les Oblats demeureront sans cesse attentifs à leurs aspirations et aux valeurs qu'ils portent en eux..." Le Chapitre de 1986 commente en quelque sorte ce texte:

En communion avec eux (c'est-à-dire les gens avec lesquels les Oblats travaillent) et dans une attitude de profond respect, nous découvrirons de nouvelles facettes des richesses inépuisables de Dieu dans les coeurs, l'histoire et la religion des gens; nous accepterons de nous laisser enrichir et ainsi nous entendrons "de façon nouvelle l'Évangile que nous annonçons". (R.8a) (MAM, 55)

⁷ Cité dans *La Croix*, 17 octobre 2007, p. 3.

Ce Chapitre parle de l'inculturation. Dans le même sens, il dit aussi:

Nous recourrons à tous les moyens pour comprendre la culture de ceux à qui nous sommes envoyés et pour annoncer la Parole de Dieu d'une façon qui lui soit adaptée... Nous apprendrons la langue des peuples chez qui nous sommes en mission, ainsi nous favoriserons la ré-expression du Christ dans leur langue comme dans leurs symboles. (MAM, 60)

C'est d'ailleurs tout le passage sur l'inculturation qu'il faudrait citer ici. Il rappelle que l'Évangile est appelé à

pénétrer une culture donnée et y prendre racine, de telle sorte que la foi soit enrichie quand elle est vécue et s'exprime en des langages, des signes et des symboles nouveaux... L'Église a proclamé cette même Parole incarnée, comme vivante et présente dans la diversité des peuples et des cultures. Prenant conscience que la 'semence de la Parole' est déjà présente dans les autres religions et cultures, nous avons pour tâche d'entrer en dialogue avec elles pour y discerner les valeurs qui font écho à celles de l'Évangile... (MAM, 57)

C'est un programme exigeant. "L'inculturation n'est pas seulement une manière d'agir, elle est aussi une manière d'être. Elle implique une spiritualité qui affecte tout notre être ainsi que notre visée missionnaire." (MAM, 57) Le texte explique quelques lignes plus loin qu'il s'agit de "la spiritualité de l'Oblat, de celui qui est tout à fait disponible aux autres..."

Une vie qui témoigne de la charité

En aimant le monde comme le Père l'aime (Jn 3,16), il sera possible de corriger quelques illusions "spiritualistes" de ceux qui risquent de se réfugier dans l'abstrait et l'irréel. Le commandement de la charité est double: aimer Dieu et aimer le frère. Que l'on oublie l'un ou l'autre, on s'enfonce dans les contradictions.

Les grands témoins de la foi aujourd'hui sont les saints de la charité. La béatification de Mère Teresa a été une démonstration éclatante de ce qui vient d'être dit. Sa vie a été un commentaire limpide de l'Évangile: la présence de Dieu est bienfaisante, elle fait vivre et allume l'espérance.

Dans ce même sens, les funérailles de l'Abbé Pierre, survenues en mars 2007 ont été une révélation pour l'ensemble de la France et bien au-delà. Il n'a pas supporté que durant le terrible hiver de 1954, un petit enfant soit mort de froid, et ému l'opinion de la France qui s'est mobilisée à son appel et l'a reconnu depuis comme la voix privilégiée des clochards, des sans-logis, des immigrés, des sans-papiers. Le fondateur d'Emmaüs était devenu en quelque sorte la conscience du pays, par-delà les clivages politiques et religieux. Il appartenait à tous... Cela s'est manifesté à l'évidence dans l'hommage national que le pays tout entier lui a rendu. D'autres expériences, comme celle de la Communauté de Sant'Egidio, démontrent la même réalité. N'est-ce pas symptomatique que la mentalité moderne, tout sécularisée qu'elle soit, reconnaisse d'instinct, dans les grands témoins de la charité l'écho authentique de l'Évangile? Elle nous indique, à n'en pas douter, le chemin à suivre.

Mission, pauvreté et justice

À ce propos, rappelons-nous que le document du Chapitre de 1986 s'ouvre par une section intitulée: "Mission, pauvreté et justice." Il commence par établir le fait: "Le fossé croissant entre riches et pauvres dans le monde d'aujourd'hui est un scandale devant lequel nous ne pouvons pas rester indifférents..." (MAM, 10)

Le paragraphe suivant analyse les causes de la pauvreté: "Les catastrophes naturelles... l'égoïsme et la cupidité qui sont souvent la source de structures économiques et politiques injustes..."; il évoque le dynamisme des pauvres eux-mêmes pour "s'organiser et prendre leur vie en main..." (MAM, 11) Devant cette situation, "nous, les Oblats, nous sommes envoyés évangéliser les pauvres et les plus abandonnés, c'est-à-dire proclamer Jésus Christ et son Royaume (C5), témoigner de la Bonne Nouvelle aux yeux du monde, susciter des actions capables de transformer les personnes et les sociétés, dénoncer tout ce qui fait obstacle à l'avènement du Royaume." (MAM, 14)

Après avoir mentionné l'exemple du Fondateur le texte continue: "Nous choisissons d'être pauvres afin d'entrer plus parfaitement en communion avec Jésus et les pauvres... Nous voulons être proches d'eux pour partager ce qu'ils ont et ce que nous avons..." (C 20) (MAM, 16) Le texte est généreux, il demande à tous les Oblats "... individuellement et en communauté de réévaluer leur style de vie, comme les biens à leur usage... Nous encourageons les Oblats à établir leurs communautés dans les quartiers pauvres..." (MAM, 2-25) "Notre solidarité internationale nous permet de nous conscientiser mutuellement sur des événements ou des situations qui mettent en jeu la justice..." (MAM, 30) Ces citations expriment bien les aspirations des capitulants, et donc de la Congrégation, et confirment ceux des nôtres déjà sur le terrain.

Le Chapitre de 1992 montre comment la vie de communauté peut offrir un remède à la pauvreté de nos sociétés. "... nous nous efforçons d'être à l'écoute du Christ qui nous appelle à travers les besoins de salut des hommes et surtout des pauvres. Dans ce monde en transition radicale, leur clameur monte, tout à la fois urgente et poignante. Guidés par l'Esprit, quelle réponse lui donnerons-nous?" (TCA, 1) La réponse du Chapitre a été de nous inviter à "nous rassembler autour de la personne de Jésus Christ de façon à créer une solidarité de compassion, un seul coeur qui soit nourriture pour la vie du monde." (n°6). C'est pourquoi "nous choisissons la communauté comme un moyen pour nous laisser évangéliser sans cesse et être témoin de la Bonne Nouvelle... rechercher la qualité de notre communauté... Voilà bien notre première tâche d'évangélisation." (n°7) Le paragraphe suivant montre plus en détail comment la communauté est une réponse à la pauvreté: "Notre vie commune n'existe donc pas d'abord pour elle-même, mais elle est chair pour la vie du monde... Elle conteste de façon prophétique l'individualisme du monde et l'arbitraire du pouvoir, source du malheur de tant de pauvres..." (n°8)

Tout cela peut sembler un peu naïf et bien inefficace devant les terribles réalités économiques qui divisent le monde en pauvres et riches, et plongent tant de nos contemporains dans des conditions de vie impossibles.

Vivre le dialogue

Dialogue, voilà une autre parole-clé de notre temps. Lorsque Paul VI publia, le 6 août 1964, l'encyclique *Ecclesiam suam* qui est comme la charte du dialogue, il n'aura probablement pas pensé à l'héritage futur de ce mot. La société aujourd'hui semble nous dire: "Choisissez la vie, choisissez le dialogue!"

Le phénomène de la mondialisation a fait que notre voisinage a désormais les dimensions du monde. Cela nous oblige à nous apprivoiser les uns les autres, à vivre avec nos différences, à apprendre des autres cultures, à grandir en internationalité. Notre site internet donnait un écho du discours du Père Général à la session intercapitulaire d'octobre 2007 en Afrique du Sud. Il y était précisément question de l'internationalité qu'il décrivait en comparant la Congrégation à un grand fleuve qui traverse tant de pays, de cultures, de paysages, qui féconde les lieux où il passe et recueille les affluents sur son passage, mais sans jamais perdre son identité.⁸ Nous ne faisons qu'entrevoir les riches potentialités de notre internationalité. Beaucoup reste à faire en notre propre sein et autour de nous. Notre société est bigarrée à souhaits et s'emploie avec des chances inégales à composer la mosaïque de ses cultures. Le dialogue interreligieux est apparu comme l'un des aréopages missionnaires B pour reprendre une expression de la *Redemptoris missio* B souligné lors de l'Interchapitre de 2007. Il s'agit de nous apprivoiser les uns les autres. À la base il y a toujours la connaissance réciproque, cette connaissance qui mène au respect, le respect à la vie en bon voisinage, la vie en bon voisinage à la compréhension, la compréhension à l'estime qui fait chuter les préjugés et ouvre de nouveaux horizons.

La Lettre des capitulants de 2004 disait que l'internationalité était en quelque sorte le climat d'ensemble des recommandations du Chapitre. "Tout au long de ce Chapitre, nous avons ressenti un désir grandissant pour plus d'internationalité entre nous. Il y a un désir croissant d'utiliser le mieux possible la force d'être un corps présent dans 67 pays..." (TE, pp. 9-10) Cette même idée tirée du document capitulaire de 1998⁹ a été reprise par le Père Général à la session intercapitulaire de 2007: "En effet, dans un monde de plus en plus international, en dépit des résistances isolationnistes, le fait que nous soyons un Congrégation internationale est une vraie grâce...". (EPM, 33) Le Chapitre de 2004 lie les thèmes de l'internationalité et de la solidarité: "Dans l'avenir, notre force ne reposera pas seulement sur une augmentation en nombre, mais plus spécialement sur une intensification de notre solidarité. Chaque partie de la Congrégation est riche à sa façon... chaque partie de la Congrégation est invitée à offrir ses dons particuliers pour le bien de l'ensemble." (TE, p. 10).

Comme corps international, nous sommes déjà une ébauche du monde de demain, un laboratoire qui s'efforce d'intégrer les différences, de combiner les approches, de faire communiquer les valeurs propres à la multitude de nos diverses cultures. Ce travail est

⁸ Voir *Documentation O.M.I.*, n°279 (novembre 2007), p. 2.

⁹ *Évangéliser les pauvres à l'aube du troisième millénaire* (EPM). Chapitre général de 1998.

en route, et le chemin est encore long, mais il faut souligner la signification du fait même de notre internationalité. En effet, la Lettre déjà citée nous avertit que l'internationalité

exige à la fois du renoncement et un nouveau regard. La nouveauté requiert en une certaine mesure le sacrifice de l'ancien; elle appartient toujours à un ailleurs... Comme Jésus, nous sommes invités à être des "passe-frontières" à nous vider de tout ce qui nous est précieux de façon à entrer plus pleinement dans la vie de l'autre, en particulier dans la vie du pauvre. Le Dieu que nous proclamons doit être le Dieu humble, le Dieu de la kénose incarné en Jésus. (TE, p. 11)

Le dialogue interreligieux est aussi explicitement mentionné dans une recommandation du Chapitre de 2004:

Que le Conseil général et les Unités oblates favorisent et soutiennent l'établissement et l'existence de communautés et de groupes de soutien pour les Oblats engagés dans le dialogue interreligieux et interculturel, en particulier dans les milieux musulmans, bouddhistes et hindous, ainsi qu'auprès des Autochtones. (TE, n°6)

Et si la mondialisation était une étape importante du rassemblement de toutes choses en Christ? Ainsi le pensait Teilhard de Chardin qui, dans les années 1930 déjà, pressentait, en lisant les lignes constantes de l'évolution, que l'Univers est appelé à se réaliser dans le Christ. Ainsi écrivait-il:

J'aperçois que toute perfection, même naturelle, est la base nécessaire de l'organisme mystique et définitif que Vous édifiez au moyen de toutes choses. Vous ne détruisez pas les êtres que vous adoptez, Seigneur, mais vous les transformez en conservant tout ce que des siècles de création ont élaboré de bon en eux. Le Monde entier est concentré, soulevé dans l'attente de l'union divine... Vers le Christ convergent toutes les monades immortelles... L'Univers prend la forme de Jésus, mais B ô Mystère, Celui qui se découvre c'est Jésus Crucifié...¹⁰

Et Jonas dans tout ça?

Et Jonas en tout ça? C'est vrai que nous l'avons un peu perdu de vue en cours de route! L'actualité de Jonas est pourtant patente, il est un passe-frontières récalcitrant. Le terme de "passe-frontières" est devenu, depuis le dernier Chapitre, un terme inspirateur, preuve en est le message du Père Général à l'Interchapitre de 2007.¹¹ Nous le savons tous: il nous faut quitter nos sécurités, sortir de chez nous géographiquement, mais aussi culturellement et spirituellement. Qui ne sentirait pas une résistance à faire ce pas qui coûte?

Ce dépassement est en vue d'une incarnation. Il faut passer à Ninive, s'immerger dans ce monde qui vient, s'initier à ses rites et à ses excès, s'essayer dans un nouveau fonctionnement du temps et de l'espace, s'escrimer au travail risqué des traductions de nos vénérables héritages, y compris le chrétien. Incarnation coûteuse qui passe par le dépouillement et la souffrance des renaissances. On ne peut pas dire que Jonas se soit vraiment incarné à Ninive, tout le contraire; il ne fait que tonitruer pendant une journée et passer. "Jonas sortit de la ville et s'assit à l'orient de la ville; il se fit là une hutte et s'assit dessous, à l'ombre..." (4,5), tout fâché parce que Dieu n'a pas détruit la ville! Et

¹⁰ "Hymne à l'univers", p. 142.

¹¹ "Oser franchir les frontières", dans *Documentation O.M.I.*, (novembre 2007).

comme Dieu ne détruisait pas la ville, sa parole se révèle fausse, il perd la face, lui, prophète de malheur professionnel, à cause de la faiblesse de ce "Dieu tendre et de pitié" (4, 2). Et maintenant ça suffit, il ne joue plus, il ne veut plus que Dieu se joue de lui, il veut mourir!

C'est le moment que Dieu choisit pour éduquer le missionnaire. Nous connaissons l'histoire du ricin qui pousse à toute vitesse et vient abriter la tête du prophète. Le récit oublie que Jonas s'était déjà construit son cabanon, mais il fallait le ricin pour le besoin de l'histoire! C'est que Dieu voulait faire faire à Jonas l'expérience de la perte de son ricin pour qu'il comprenne ce que Dieu pouvait expérimenter en perdant Ninive, la ville "divinement grande" (3, 3) Et si Jonas est tellement fâché en perdant ce ricin "qui ne lui a rien coûté" (4,10), quelle souffrance doit être celle de Dieu pour l'égarement de "plus de cent vingt mille êtres humains qui ne distinguent pas leur droite de leur gauche, ainsi qu'une foule d'animaux!" (4,11)

L'histoire ne donne pas le mot de la fin. Jonas aura-t-il compris? aura-t-il commencé à aimer Ninive? aura-t-il mieux connu Dieu? On n'en sait rien. Et d'ailleurs cela n'a pas d'importance car le récit s'adresse à nous et est écrit pour nous comme il l'était pour les contemporains du texte. Retenons pour notre gouverne quelques points. Au-delà des axes pastoraux indiqués ci-dessus, le récit nous renvoie à l'essentiel: qui est Dieu pour nous? dans l'aventure missionnaire, Dieu révèle-t-il son visage et nous appelle-t-il à la conversion? Voilà des questions fondamentales qui influencent la mission et en déterminent la qualité.

La façon dont Jonas remplissait sa mission était en relation directe avec l'idée qu'il se faisait de Dieu et de la conscience qu'il avait de sa qualité de prophète. Il est donc très important d'examiner notre pratique pastorale pour y découvrir si le Dieu que nous servons est le vrai Dieu et si nous en sommes les serviteurs ou les propriétaires. Travaillons-nous pour le bien de nos frères ou pour correspondre à l'image que nous nous faisons de notre statut professionnel dans l'Église?

"Mais enfin, Jonas, pourquoi nous poses-tu toutes ces questions?"

"C'est que j'ai appris par expérience que la mission vaut ce que vaut le missionnaire."

Lyon, octobre 2007

Praying for vocations?

Luc Tardif and Jordan Dosch, O.M.I.¹

SOMMAIRE - "La moisson est abondante", dit le Seigneur. La prière pour les vocations découle logiquement de cette vision divine du monde dont le Dieu de Jésus Christ a le souci. Elle stimule notre responsabilité à éveiller les autres à l'immensité de la moisson et "aux besoins de salut des hommes". C'était aussi la passion de saint Eugène en contemplant le monde de son temps. C'est le but de la prière oblate pour les vocations célébrée en mai chaque année. Les AA. font part des fruits de leur lecture d'un ouvrage récent édité par John C. Haughey, *Revisiting the Idea of Vocation. Theological Exploration*, qui invite à se reconverter à une culture vocationnelle inspirée d'un approfondissement du plan divin de salut et enracinée dans une participation plus radicale dans l'amour de Dieu pour son peuple.

During a recent Oblate meeting, we heard a member confess publicly to no longer praying for vocations, for the simple reason that we have done so for over thirty years with no apparent results. We returned home, challenged none the less by this statement. Can we pray for vocations? Should we pray for vocations? In our minds, the answer is unequivocal. We draw our conclusion precisely from the passage of Saint Luke where Jesus calls and sends out seventy-two disciples:

After this the Lord appointed seventy-two others and sent them two by two ahead of him to every town and place where he was about to go. He told them, "The harvest is plentiful, but the workers are few. Ask the Lord of the harvest, therefore, to send out workers into his harvest field." (Luke 10:1-2)

The God in Whom We Believe

Before letting his disciples leave, Jesus invites them to share in his vision of reality: "The harvest is plentiful." He then calls them to pray to the "Lord of the harvest." These two invitations are an integral part of the missionary vocation. The missionary is "called" to participate in the vision of God for humanity: "The harvest is plentiful." The missionary also prays and implores the Lord of the harvest to send workers into the harvest. It would seem that these are two basic attitudes of every missionary vocation and practice.

Yes, it is necessary to pray for vocations. We would even dare to say that it is not an option, but rather it is at the heart of our missionary life and commitment. By praying for vocations, we affirm, recognize and celebrate the God who has chosen us and who sends us out together. Every prayer is an act of faith that "qualifies" the God in whom we believe. And the God we confess in Christ Jesus is a God who looks after and cares for humanity, a God who is touched by the miseries of the world, determined to hear and respond to the cries of humanity with the support and participation of men and women of all generations.

Praying for vocations, therefore, opens our eyes to the God in whom we believe. It allows us to enter into God's vision of the world. It broadens our awareness of the needs

¹ Saint Paul University Seminary, Ottawa.

of salvation for all of humanity. It frees us from the temptation of believing that we alone are sufficient. It protects us from the illusion that we own what we do. It keeps us in the joy and humility of interdependence with others, with everyone in service of the Kingdom. It wakens our sense of responsibility to respond to the invitations that God addresses to those who have not yet heard the call, who have not yet been stirred by the abundance of the harvest. It expresses our faithful communion with a God who does not give up when faced with an abundance of emergencies and the relative tardiness of our response. It opens us to the future and forces us to do everything possible, here and now, to accompany those who dream of a world consistent with God's heart and who are searching for their mission.

Praying for vocations thus affects our experience of God and the perception that we have of ourselves. It changes our outlook on others. Everyone is called to participate in God's project, to be at the service of the Kingdom. It is not up to us to determine the conditions of people's involvement in the mission that God is accomplishing for humanity. That is beyond our ability. We are called to honour God's freedom and wisdom in calling people the way He wants and in the mission He gives them.

Praying for vocations is thus absolutely vital for the health of our missionary life and our proclamation of the Kingdom, in words and in deeds.

Listening to our Oblate Tradition

We can only imagine the sizzling and unequivocal response that Saint Eugene would have given to one of his "dear sons" who dared suggest not to pray for vocations, after years of no apparent results. "What nonsense!"² "... *gementes et flentes*, as usual with him."³ "How our dear [brother] needs to do some work on his temperament and imagination!"⁴

Then, having calmed down, it seems to us that Saint Eugene would have elaborated on his response in an instructive and reflected manner, drawing from his own spiritual journey and missionary experience. "I am at present quietly getting ready for further operations..." he would have remembered writing to Father Tempier while awaiting papal approval of the Congregation in Rome, "for one must remember the saying of St Ignatius that in affairs one must act as if success depended on our skill and to put in God all our confidence as if all our efforts could produce nothing."⁵

For Saint Eugene, putting our confidence in God is an essential part of missionary life and practice. He, himself, experienced "the strong impulse from without" that enabled him to see clearly his vocation for apostolic living in lieu of contemplative religious life.

² 1837 Diary, July 16, in *Oblate Writings* (OW), 18, p. 215.

³ 1839 Diary, March 22, in *Écrits oblats*, 20, p. 79. (Translation by author)

⁴ 1837 Diary, May 17, in OW, 18, p. 149.

⁵ Letter to Fr. Tempier, Rome, December 29, 1825, in OW, 6, p. 225.

“When I reflect on it, I am convinced that it so pleases God to put an end to my irresolution. And in such a way that I am engaged to the hilt!”⁶

The Founder could see that the harvest is plentiful. “How vast the field that lies before them! How worthy and holy the undertaking!” he exclaims in the Preface of our Constitutions. As a missionary, he was called to enter into God’s vision for humanity, a vision of abundance and awareness. “The call of Jesus Christ, heard within the Church through people’s need for salvation, draws us together as Missionary Oblates of Mary Immaculate.” This is our first Constitution as a missionary congregation. This is the vision of our Preface, calling us and sending us out “to rekindle the flame of faith” that glimmers in the heart of humanity, to enter into our missionary vocation “with unbounded confidence in God.”

But as the seventy-two disciples, Saint Eugene also heard the call to pray and implore the Lord of the harvest for this holy enterprise. He knew that he could not do it by himself, that his efforts alone would not be sufficient: “My dear friend, read this letter at the foot of your crucifix with a mind to heed only God... you are necessary to me.”⁷ He was called to work, live and pray with others. He was called to an interdependence which became particularly challenging when his Oblate “sons” left or passed away. The death of Brother Morandini was especially painful for saint Eugene.

The loss will be felt by the Congregation which expected such great service from this excellent man. In him were combined shining virtue, much talent, a likeable character and a name which, because of the respect it would inspire, the exercise of his ministry in Corsica would have filled this country. The good God has thought otherwise. May his holy will be done, but may we be permitted, while submitting to his severe judgments, to mourn the passing of such a holy and loveable child. There he is now in the bosom of God together with the eight others who have preceded him in glory. They know our needs, I call upon them to obtain from our sovereign Master the strength to supplement all the good that they had been called upon to do on earth and all the virtues which they practiced constantly...⁸

“I call upon them ...”

“I call upon them” to pray the Lord of the harvest. Each year, during the month of May, the Oblate community is invited to pray in a special way for vocations. This week for vocational prayer (May 21-29) is based on our conviction that “Jesus never ceases to call people to follow him and to proclaim the Kingdom” (C52). It stems from our readiness that “in a brotherly way we will help them discern what the Lord expects of them and what special grace he offers them in his Church” (C53). Saint Eugene was convinced that God has a special plan for each of us and that, through prayer, we are able to enter more fully into this plan.

Writing to his mother from the seminary in 1808, he was certain that his sister had a unique vocation in married life. He prayed with others that his sister would enter fully into the mission to which God was calling her.

⁶ Letter to Forbin-Janson, October 23, 1815, in OW, 6, p. 8.

⁷ Letter to Fr. Tempier, October 9, 1815, in OW, 6, p. 8.

⁸ 1838 Diary, December 28, in OW, 19, p. 273.

So Tuesday is to be the day Eugenie will begin a new life, one that will be a source of blessings for her, if she is faithful to the graces God has given her from infancy and will go on giving her in abundance. Not only have I been praying, I am and will be praying, all of which may not contribute a great deal to her welfare, but still have had others pray that the Lord will uphold her and help her to walk in this new way... Lastly, she should certainly not see her state in life as a state of complete independence incompatible with a really deep piety, but on the contrary as a way in which she has to journey with every greater zeal towards perfection as it is the way God has prescribed for her and by which she must come to him.⁹

As missionaries called and sent out into the harvest, we join our voices with Saint Eugene's in praying that all people may live their lives as a response to God's call. We accompany them in finding their mission, to "journey with every greater zeal" in the harvest field.

Widening the Conversation

Recently, we came across a beautiful and very resourceful book called *Revisiting the Idea of Vocation. Theological Explorations*, edited by John C. Haughey.¹⁰ The editor himself presents the first essay and his introductory reflections resonate so much with what most of us would confirm:

The more I looked at the idea of call, of being called, of having a call, the more obscurities began to develop in my mind... I decided to look at it under a different lens than has been previously used to understand it. That lens is the notion of conversion. Not conversion from no faith to faith or from one faith to another. The conversion I have in mind is threefold. It is the conversion, first, from the biases one brings to interpreting reality to accurately hearing the ever-unfolding call that reality itself emits. Following Bernard Lonergan, I will call this an intellectual conversion. The second conversion is to hearing the call to live meaningfully, as this is construed through the meaning-making communities of which one is part. In a derived way, Bernard Lonergan would refer to this as moral conversion. The third conversion is from living a good life to a life that abides in love.

Conversion to a vocational culture

We suggest that, in our commitment to pray for vocations, we are, indeed, called to this threefold conversion. First, an intellectual conversion will eventually allow us to see more clearly that more and more Christians really live their life as a vocation, as a response to God's call, as a way to put at the service of others the gifts they have received from nature and grace. Saint Eugene was somehow prophetic in inviting his sister to live her marriage as a vocation, as a mission. It was, as a matter of fact, an insight of Vatican II to reclaim the notion that all members of God's people are called to participate fully in the life and mission of the Church.

Gathered together in the people of God and established in the one body of Christ under one head, the laity, whoever they are, are called as living members to apply to the building up of the Church and to its continual sanctification all the powers which they have received from the goodness of the Creator and from the grace of the Redeemer.¹¹

⁹ Letter to his mother, November 19, 1808, in OW, 14, pp. 73-74.

¹⁰ Washington, DC, The Catholic University of America Press, 2004. The author refers to the classic work of Lonergan, *Method in Theology*. Herder and Herder, 1972.

¹¹ *Lumen gentium*, no. 33.

Praying for vocations enables the Christian community to promote a vocational culture, in which all members discern together and respond to God's call. We become therefore more grateful for all vocations and recognize the generosity of God. Vocational prayer is an act of contemplation and gratitude. Intellectual conversion leads us to celebrate the diversity and multiplicity of gifts already present in the community.

Conversion to meaning

Second, praying for vocations may bear fruit in conversion to meaning. Praying may enable us to face and address questions about God's plan of salvation, about God's wisdom and ways present and active in the life of the Church and the world today. Praying is not only about petitions and supplications. It is also about reading the signs of the times and coming to acknowledge God's action and caring in the lives of people and of the Church. Prayer will help us to make meaning of what is going on today in the light of God's wisdom. We easily say that people are looking for meaning today and that we, as Christians, have a proposition to offer in that search. Can we make meaning of the "abundance of the harvest... and the scarcity of labourers" today as it was in Jesus' time?

Praying for vocations will challenge us to face questions about the way we live ministry, the way we relate in the Church, the way we share leadership. In other words, praying for vocations may bring us to difficult questions and lead us to respond with a new creativity and boldness in order to serve the needs of salvation which are as many as in the past and often much more complex than they used to be. Too often, and still, our vocational prayers are limited to asking God to repeat what has been done in the past. We hardly pray the God of creativity and new life so that our imagination and wisdom be stretched and translated into new ministries and services for God's Reign.

Affective conversion

Lastly, the "affective conversion" is a renewed commitment to love, to participate more fully and more radically in God's love for his people. The Encyclical of Pope Benedict XVI, *Deus caritas est*, invites us to a new conversion to God who is Love. In praying for vocations, we let God love us through the gift of his Son and the Spirit. We learn to receive and give our life as an expression of God's generosity for the salvation of the world. In praying for vocations, we develop a spirituality of communion, which is, according to John Paul II, "the great challenge facing us in the millennium which is now beginning". If praying is an expression of our spirituality, then our prayer will convert us to a deeper communion with God and his people as a gift. John Paul II continues:

A spirituality of communion also means an ability to think of our brothers and sisters in faith within the profound unity of the Mystical Body, and therefore as "those who are part of me". This makes us able to share their joys and sufferings, to sense their desires and attend to their needs, to offer them deep and genuine friendship. A spirituality of communion implies also the ability to see what is positive in others, to welcome it

and prize it as a gift from God: not only as a gift for the brother or sister who has received it directly, but also a "gift for me".¹²

Nurturing a Spirituality of Communion

Prayer for vocations expresses our love for God and his people and nurtures a spirituality of communion in a Church committed to promote a vocational culture. Saint Eugene prayed, and asked others to pray for his sister "that the Lord will uphold her and help her to walk in this new way." He understood well the need for communion with others: "you are necessary to me," he writes to Father Tempier. In such a culture, every person is a necessary member to the health of the Body of Christ and the fruitfulness of the harvest.

At the end of the day, we are thankful to our Oblate brother for his courage in posing this difficult question: should we pray for vocations? His question is both relevant and prophetic for our times. It challenges us to reflect on our own motivations and practices. Do we, in our leadership and ministry, promote a vocational culture? We are invited to revisit the Oblate conviction that "Jesus never ceases to call people" as stated in C52. We are called to be imaginative and creative in our vocational prayer. "Ask the Lord of the harvest," Jesus says. And when the disciples return from their mission "full of joy" because even the evil spirits submit to them, he tells them rather to "rejoice that your names are written in heaven." (Luke 10:20). "Rejoice", that is our first response. For therein is the heart of every vocation B "your names are written in heaven" B and the joy of every vocational prayer.

Ottawa, November 2007

¹² John Paul II, *The New Millennium*, no. 43

Genesis of a Church Document: the Missionary Encyclical *Redemptoris Missio*

Francesco Montesano, O.M.I.¹

SOMMAIRE - L'encyclique missionnaire *Redemptoris Missio* a été promulguée à l'occasion du 25^e anniversaire du Décret conciliaire *Ad gentes* sur l'activité missionnaire de l'Église. Il est connu que le Père Marcello Zago a été l'un des principaux collaborateurs du Saint-Siège pour la préparation de cet important document. D'octobre 1988 à décembre 1990, il a travaillé avec d'autres théologiens et missiologues à la rédaction de l'encyclique, tout en portant attention à ne pas négliger sa responsabilité première envers la Congrégation. L'A. puise dans les notes historiques laissées par le p. Zago pour décrire le cheminement du document, comme aussi pour en souligner le caractère nouveau et son urgence pour l'Église d'aujourd'hui.

What occasioned the appearance of the missionary encyclical *Redemptoris missio* in January, 1991 was the 25th anniversary of the Council's decree *Ad gentes* on the missionary activity of the Church. December 7, 1990, the anniversary of the Vatican II document in 1965, was therefore chosen as the official date for the publication of this encyclical.

It is quite obvious that the reason for it was not only to celebrate an anniversary. The Pope openly and deliberately explains the circumstances in the introduction and in various parts of his message. The basic motive of the encyclical is already stated in its opening lines: the Pope is uttering a loud call in favour of the mission, a call that emanates from the perennial faith in Christ, but also flows forth from the actual context of the world and of the Church as well as from the needs of missionary activity itself.²

In the period after the Council, no sector of the Church's life experienced such tumultuous growth and such radical changes as did the mission *ad gentes*: the fall of colonialism and the independence of countries wherein missionary activity was a major factor; the rebirth of the great religions; the difficulties and persecutions that marked the life of the young Churches; the decrease of missionary forces and the appearance of a culture contrary to their presence; the emergence of economic and social problems, especially in the world's South; the planet-wide spread of secularization which deprives peoples of the religious meaning of life; and, finally, the growing tendency within the Church of theological trends which from within voided the mission of the Church as a universal mission of salvation. Faced with all these changes, *Redemptoris missio* is completely pervaded with a vigorous optimism. The new elements of this encyclical spring precisely from this courage of hope, from the confidence that the new facts of history, also of the Church's history, lead mankind forward to Christ. The aim,

¹ The author, a member of the Oblate Province of Italy, submitted a dissertation entitled *Cristocentrismo e missione in Mons. Marcello Zago, omi*, for the Licentiate in Theology at the Pontifical Lateran University, Rome, in 2003.

² *Redemptoris Missio* (RM), nn. 1-2.

therefore, is to relaunch the mission, to a more unified and sustained ecclesial commitment by the whole Church and especially by the young Churches.

It is well-known that Father Marcello Zago, O.M.I., was one of the closest collaborators with the Holy See in regard to the composition of *Redemptoris missio*. The Pope himself chose Fr. Zago to be the main compositor of the document that he had in mind. He knew Fr. Zago because of the latter's personal commitment in the activities of his missionary institute, because of his experience in dialogue with other religions, especially with Buddhism, because of his involvement as Secretary of the Pontifical Council for Non-Christians, because he had consulted him during the preparation of the papal trips to Asia, and for his vast knowledge of the Church's missionary needs, enriched by his position as the Superior General of an important missionary institute. Father Zago has left us his own testimony about the "genesis" of the encyclical in the historical notes that he drew up and which are now kept in the Oblate General Archives.³

The project of a missionary encyclical

On October 17, 1988, Father Marcello Zago, Superior General of the Missionary Oblates of Mary Immaculate since 1986, was summoned by Cardinal Josef Tomko, Prefect of the Congregation for the Evangelization of Peoples, together with Fathers Domenico Colombo, P.I.M.E., Jesus Lopéz Gay, S.J., Mario Bianchi, I.M.C., Étienne Renaud, P.B., and Msgr. Juan Esquerda Bifet, Director of the International Centre for Missionary Animation. It was a matter of preparing for a meeting with the Holy Father to share opinions in view of a missionary encyclical that he had in mind.

The papal audience took place the next day, October 18, from 12.00 noon to 3.30 p.m. (During this same time, a plenary session of the Oblate General Council was taking place.) Besides the Cardinal, all the priests mentioned above were present. The discussion took place for the first hour and a half in the papal private apartments and then continued on during lunch. The Pope immediately asked Fr. Zago to function as the secretary and during the meal he gave him the task to compose the document. The Pope also explained how he intended to proceed: Fr. Marcello would be responsible for the text in collaboration with Cardinal Tomko and he, the Pope, would follow their work and express his viewpoint at its different stages. Fr. Marcello indicated to the Holy Father the difficulties he might encounter in his role as Superior General, but the Pope firmly replied that he had to find the time.

And so, on October 31, Fr. Zago began to draw up the notes of the audience and to prepare an outline sketch. He composed the first part right away in order to present a model to the other collaborators. Toward this purpose, he sought the collaboration of Fr. Marcel Dumais, O.M.I., professor of Sacred Scripture at St. Paul University in Ottawa.

³ See « L'Enciclica *Redemptoris Missio* (note storiche) », 1993, as well as « Presentazione dell'Enciclica *Redemptoris Missio* circa la permanente validità del mandato missionario (motivazioni, contesto, destinatari, validità) » 1991; « La novità della *Redemptoris Missio* », 1991, and other related documents kept in the Oblate General Archives in Rome.

The original idea which was to pervade the entire document was that of testimony: *Testes mihi eritis* could well be the encyclical's title.

The document's development

On November 7, Fr. Zago finished the introductory chapter. He aimed at giving an ample openness to the text, an openness to the world, to the Council and to the ecclesial life that was in constant journeying. The foreseen sub-titles were:

- on the tracks of important commitments
- in a changing and challenging world
- the reply of the People of God
- reasons for the encyclical
- the urgency of the mission *ad gentes*.

The next day, Fr. Marcello already began the second chapter which dealt with the Kingdom of God: for this he used the material furnished by Fr. Dumais. On November 11, the material that was ready was in the hands of Cardinal Tomko, i.e. the synthesis of those who had intervened, the general outline and the first two chapters. Then, on November 14, Fr. Zago began the third chapter in which was to be developed the mission's fundamental aspects. With Chapter IV, it was presented to the Cardinal in December.

It should be noted that Fr. Marcello's work was carried out while he was also immersed in his duties within his religious Congregation: ordinary council sessions, regular visits, daily correspondence. He writes in his Notes:

At times, I was inspired; more often, however, it was a mule's effort to transform ideas into texts without getting overly tired and by using every free moment. To work on the encyclical was possible only during the brief periods I was present in Rome and never did I put in second place my travels and work for the Congregation.

On April 18, 1989, there was a meeting with Cardinal Tomko and the above-mentioned collaborators. Proposals were made concerning how to proceed and the time frames, plus outlining a possible plan with the topics to be treated within each chapter. Father Zago also presented the first four chapters so that each of the collaborators could study them and react to them.

On April 24, a new meeting with the Cardinal which lasted three hours. Each of the collaborators was to present his contribution and Fr. Marcello was to revise the first four chapters. He revised the first one on April 27, reworked the second on April 28, the third at the beginning of May, and the fourth one with the help of Fr. Dumais for the Acts of the Apostles and of Oblate Father Willy Henkel in regard to history.

On May 15, another meeting with the group of six to whom Father Ignace de la Potterie, S.J., of the Biblical Institute, was added. Fr. Zago presented the revised version of the first four chapters and the group found them basically satisfactory.

In the following month Fr. Zago revised the chapters in the light of suggestions made by his collaborators. On May 27 he celebrated Mass with the Pope who was intent on seeing him as soon as possible. On May 30, he began chapters VI and VII. Fr. Marcello writes further:

As I worked on the encyclical, I felt I was working like a slave all day long, like a mule climbing upwards B it was a nightmare, a struggle against time. All this work was done in the midsts of ordinary and extraordinary sessions of the Council and many daily encounters of persons.

The first complete draft

Fr. Zago completed the first draft of the encyclical on June 20. On June 22 he presented it to Cardinal Tomko which he discussed with him for one hour before leaving for Poland. Upon his return, the Cardinal informed him on July 7 that the Holy Father was satisfied with the work that had been done and would like a meeting with an enlarged group that included also biblical scholars and missionaries.

Thereafter Fr. Marcello left for his holidays during which he composed items for the Oblate Congregation, particularly on the apostolic community. In August he visited Sri Lanka, in September Japan and the Philippines. He was back in Rome in October 1.

Already on October 3 there was an audience with the Pope. The group comprised ten persons: to the original group of six were added Fr. de la Potterie, S.J., Bishop Alessandro Staccioli, O.M.I., and Fr. Piero Gheddo, P.I.M.E. The Pope wanted a document more concrete and less doctrinal, one in which the christological character, also in treating of the Kingdom, was more developed. It was meant to be "more a document for animation rather than a treatise on the mission".

In October 1989, Fr. Marcello took part in the plenary session of the Oblate General Council, as well as in other Roman activities. He also left for Canada for the centennial celebration of the University of Ottawa. He was back at the beginning of November. Despite the heavy fatigue he felt, he worked on revising the text, to bring out "the summons the Pope was launching to the Church." With Cardinal Tomko's assent, he asked Fr. Gheddo to help him for the style of composition and Fr. Jean Galot, S.J. to contribute to the christological chapter.

On December 11, Fr. Zago presented to Cardinal Tomko the revised text. He left the next day for Argentina, Uruguay and Brazil. Upon his return to Rome on February 6, 1990, he was hospitalized for surgery on an inguinal hernia. On February 11, the Cardinal visited him in the hospital and told him that the Pope wanted another meeting. Fr. Marcello stayed in the hospital until February 25. At the beginning of March he began a new revision, enlisting Father Colombo for his comments. His health was not good: a wound was not healing properly for several weeks, while the workload continued.

On March 21, Fr. Gheddo brought three chapters revised by Fr. Colombo. The new draft was to be ready for April 2, so that the Pope could study the text during the Easter break at Castelgandolfo. The new draft was finished on March 28, 1990, and consisted of 171 pages.

On March 31, Fr. Zago met with Cardinal Tomko who was satisfied with the first three chapters. On April 3 he took up the text again in order to make it lighter and shorter, thus making new changes.

On April 4, the Cardinal informed Fr. Marcello that the Pope was satisfied with the text, but he still wanted it somewhat shorter. And so, on April 6, he handed in a text that was a bit shorter with separate notes. Then, at the end of April, Fr. Marcello took part in the Plenary Session of the Pontifical Council for Inter-Religious Dialogue. In May he took part in the Inter-Chapter meeting with all the Oblate Provincials, and this was followed by a plenary session of the Congregation's General Council. After that, he went away on holidays until July 13.

Already the next day the draft of the encyclical was handed to Fr. Marcello with the comments submitted by the Secretariate of State and by the Congregation for the Doctrine of the Faith. The first three chapters and the very last one were substantially reduced. This revision work was completed by July 20: from 171 pages there were now 126.

Fr. Marcello continued also his work for his own religious family: on August 9 he left for Guatemala, Mexico, Peru and Argentina.

On September 20, he took part in a special meeting concerning a new document *Dialogue and Proclamation*⁴, along with Cardinals Tomko, Josef Ratzinger, Francis Arinze and Archbishop Michael Fitzgerald. In October he took part in the Synod of Bishops on the formation of priests: he had been elected as one of the representatives of Superiors General and he was also chosen as one of the four members to draw up the final message of the Synod.

Publication of the encyclical

When Fr. Zago had returned from his visit to Australia, New Zealand and Tahiti, Cardinal Tomko informed him that the encyclical, bearing the date of December 7, was being printed and it was now time to prepare for the presentation of the encyclical to the Episcopal Conferences and to the Press.

On January 10, 1991, Fr. Marcello met with the Cardinal for the launching of the encyclical and also handed him a list of collaborators who would publish a commentary in *L'Osservatore Romano*.

Finally, on January 22, the pontifical document was presented to the Press. Father Marcello accompanied Cardinal Tomko in the presentation: the latter expounded on the motives for the encyclical and its content, whereas Fr. Marcello replied to the journalists' questions.

⁴ Dialogue and Proclamation. Reflections and Orientations On Interreligious Dialogue and the Proclamation of the Gospel of Jesus Christ. Joint Document of the Pontifical Council for Interreligious Dialogue and the Congregation for the Evangelization of Peoples, Rome, May 19, 1991, for the 25th Anniversary of the Vatican II Declaration *Nostra Aetate*.

It was now the Pope's encyclical. In the Roman Curia, however, it was common knowledge that Fr. Zago had been its main compositor and the one most responsible to the Pope. He had worked with different persons, especially with the Pope. With the latter he had been in two lengthy meetings: the first one at the beginning (October 18, 1988) and the second one after the presentation of the first definitive draft (October 3, 1989). There were other shorter meetings for various reasons, for instance, the Synod of Bishops, the meeting of the Superiors General at the Synod, the Plenary Session of the Pontifical Council for Inter-Religious Dialogue, etc.

Fr. Zago's meetings with Cardinal Tomko were direct and frequent. The Cardinal followed the work with intense interest and supported Father Marcello in his task. The latter also took part in important gatherings such as the one between the Congregation for the Evangelization of Peoples, the Council for Inter-Religious Dialogue and the Congregation for the Doctrine of the Faith concerning the new document *Dialogue and Proclamation*. Off stage, so to speak, he could count on his confreres at the Oblate General House, such as Fathers Nicola Ferrara and Edward Carolan.

Also in this task of drawing up *Redemptoris Missio*, Fr. Marcello perceived God's presence which always guided him. He concludes thus:

In 1981, together with Father Jetté, O.M.I., I chose to remain in Rome⁵ to reformulate missiology while teaching at the Urban University. One year later I was appointed Superior of the Italian Scholasticate and in 1983 I became the Secretary for the Pontifical Secretariate for Dialogue. The project of working towards a new theology of the mission seemed to have vanished. Then in 1986 I became Superior General. And instead, the Pope's invitation to draft the encyclical on the missions was the occasion to promote a new theology of the mission, sealed with the Petrine charism. I gave a unifying line and a special attention to non-Christians, to the religions and even more to Christ's work through his Spirit. I believe I expressed an ecclesial optimism and a sense of the mission in its global aspects.

A year after the encyclicals's publication, Fr. Zago could note the impact of *Redemptoris missio* on the life of the Church and on theological reflection in general. He thanked the Lord for this.

The newness of the encyclical

The first novelty flows from the encyclical itself: it is decidedly missionary. Such a document dedicated to the mission *ad gentes* and to the "special vocation" of the missionaries "*ad gentes* and for life" (nn. 65-66) is an act of courage, something new.

Redemptoris missio is a "vademecum" of the mission in a specific sense. It is different from the other "mission encyclicals" which were concerned with particular topics and is related to the two more global documents, the *Maximum illud* of Benedict XV (1919) and to the *Ad Gentes* of Vatican II (1965)⁶, but is deeper than the first and more complete than the second.

⁵ Assistant General from 1974 until 1980, Fr. Zago was not re-elected by the 1980 General Chapter.

⁶ Other major documents of the magisterial teaching of John Paul II's predecessors on Missions are mentioned in RM, footnote, n. 2.

Redemptoris missio accepts the novelty of missionary experience and of theological research, integrates these elements into the Church's missionary duty and into the tradition of missionary thinking. The first three chapters contain much theological newness which corresponds generically to the question: why does *the mission ad gentes* exist? Is the mission to non-Christians still valid? The foundations of the mission are Trinitarian and the encyclical reflects in its first three chapters the three Trinitarian encyclicals of John Paul II (*Redemptor hominis, Dives in Misericordia, Dominum et Vivificantem*).

Another original novelty of the encyclical is the importance given to the young Churches and to non-Christians: several times they are urged to be open, not to be closed up, to invite and to welcome missionaries from other parts of the world (nn. 49, 62, 64, 66, 85, 91).

In Chapter V (the Paths of Mission), *Redemptoris missio* harmonizes the different missionary activities by orienting them to the first proclamation by Christ the Saviour, who "has the permanent priority in the mission" (n. 44). The two taken-for-granted topics of inculturation and of dialogue with non-Christians (nn.52-57) are treated with the greatest openness possible today, in the framework of the Church's reflection and experience, always placed in harmony with its missionary duty.

The urgency of the mission

The urgency of the mission is ever more evident in the Church's awareness. It emanates from the Church's very nature, from the appeals of the world and from the demands of persons. It is an urgency because of the Church's nature itself, for she is meant to be the sign and sacrament of Christ the Saviour. The urgency for humanity is evident from the situation of misery and injustice face to face with consumerism. This urgency also emerges from the needs of man which is often so hurt and in search for hope and salvation. The mission is relevant everywhere.

Today the mission is accomplished more through osmosis than through the action of some specialists, however needed these may be. The missionary activity *par excellence* is always the proclamation of the good news which is Christ. But this objective and this activity pass through privileged media in the Today of the world: *dialogue*, which is a global attitude and a specific activity: *inculturation* which favours the communicability of the message; *human promotion*, the highroad for evangelization; *interpersonal witnessing* which breaks down barriers and brings it about that the Gospel can be transmitted by osmosis; and, above all, *charity*, the "social sacrament" which is a theological and anthropological attitude that ought to animate every activity and every relationship.

In an article written for the commemoration of the tenth anniversary of *Redemptoris missio's* publication⁷, Fr. Zago stresses that the Church's being and action are two aspects of the Spirit, the protagonist of both mission and holiness. In this way

⁷ « La forza dell'oggi nelle profezie di ieri », in *Avvenire*, December 7, 2000.

dichotomies are overcome and the Church becomes sign and instrument of salvation in Christ.

Redemptoris missio is not an encyclical that has seen its day. It retains its theological and practical talent to renew the Church from her mission as a starting point. In a world countersigned with the presence of many religions within the same territory and in a humanity called to choose, also in the field of religion, the encyclical points out a secure way for believers and for Christian communities in regard to relationships with those who still do not know Christ or who have taken their distance from Him. It also indicates the compelling spirit for every ecclesial apostolate.

Translated from the Italian by Aloysius Kedl, O.M.I.

Catanzaro, October 2007

In memoriam

Missionnaire parmi les Hmong: Yves Bertrais, o.m.i.

Yvon L'Hénolet, o.m.i.¹

Summary - Fr. Yves Bertrais, who died on May 26, 2007, became a missionary to Laos in 1957, mainly to the Hmong people. Expelled from Laos in 1975 with all foreign missionaries, he continued his service to the Hmongs who justly call him their "Father". Fr. Bertrais was the author of a first Hmong-French Dictionary, the translator of the Scriptures and other texts into Hmong. During 50 years, he collected a great number of documents on the language, culture, traditions and oral literature of that great people that extends from China, South East Asia, and now to Europe, the USA and French Guyana. The very rich "Bertrais Archives" are still Oblate property but have been deposited in and are now preserved at the Library of the University of Wisconsin in Madison, WI, USA. Dans la nuit du 26 au 27 mai 2007 décédait à Thouaré, France, le père Yves Bertrais, Oblat de Marie Immaculée, prêtre-missionnaire, linguiste et ethnologue de réputation internationale. Reconnu par la communauté catholique hmong comme son "père", il a voulu que soit respecté pour ses funérailles le rite hmong traditionnel. D'où le transfert du cercueil à Orléans, où la dimension de la communauté locale permettait le rassemblement et l'accueil des diverses délégations venant des États-Unis, de Guyane, de Thaïlande et des régions de France. Le déroulement du rituel s'est étalé sur trois jours et trois nuits, du vendredi après-midi 6 juin jusqu'au lundi matin 11 juin. Durant ce temps, près de deux mille personnes sont venues lui rendre hommage, prier personnellement et en commun près de sa dépouille mortelle, selon les rites depuis longtemps christianisés par les soins du p. Bertrais. Dans l'après-midi du lundi 11 juin, sa famille, ses frères Oblats, ses amis prêtres du diocèse de Nantes, un bon nombre de parents et de paroissiens, ainsi qu'une bonne délégation de chrétiens hmong remplissaient l'église de Prinquiau, bourg natal du défunt, pour la messe des obsèques, suivie de l'inhumation dans le caveau aménagé pour lui sur l'insistance de "ses enfants hmong".

Missionnaire Oblat

Yves Bertrais est né à Prinquiau, près de la ville de Savenay, Loire-Atlantique, le 30 juillet 1921, dans une fratrie de sept - quatre garçons et trois filles -, dont deux seront prêtres et une religieuse. Après les années de petit et de grand séminaires à Nantes, où son frère Émile le suivra plus tard, il entra au noviciat des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée à Pontmain (Mayenne) en 1942. Il y fit sa première profession religieuse en 1943. Puis il poursuivit ses études théologiques au scolasticat de La Brosse-Montceaux (Seine-et-Marne), où il vécut avec toute la communauté le tragique événement du 24 juillet 1944². Il y fit sa profession perpétuelle en septembre 1946. C'est

¹ Ancien missionnaire au Laos.

² L'exécution par les Nazis de cinq Oblats du scolasticat de Labrosse-Montceaux. Voir H. Du Halgouet, « Labrosse-Montceaux: avant et après le 24 juillet 1944 », dans *Vie Oblate Life*, 53 (1994), pp. 37-51; J. Guéguen, « Labrosse-Montceaux », *ibid.*, pp. 53-66.

à Solignac, (Haute-Vienne) où le scolasticat avait été transféré, qu'il fut ordonné prêtre le 6 octobre 1946. Il y reçut en juillet 1947 son affectation à la Mission du Laos, où il partit en compagnie des pères Benjamin Rancœur et Vincent L'Hénoret.

Au Laos, chez les Hmong

Arrivé au Laos en février 1948, le p. Bertrais demeura quelque temps au petit séminaire de Paksane pour l'apprentissage de la langue lao, tout en y assurant des cours. En 1950, il se trouvait déjà à Luang-Prabang, la capitale royale, avec le projet d'approcher la population des montagnes environnantes. Au cours d'une tournée, il rencontra des Hmong, de la montagne des Gaurs, "ces hommes libres ... qui ont pour eux les grands espaces des montagnes, sont indépendants des gouvernements des pays où ils vivent, et qui n'ont d'autres maîtres que leurs traditions"³. Ce fut le début d'un long compagnonnage de cinquante-sept ans. Il s'établit au village de Kiou-ka-Tiam, où il s'initia à la vie de ce peuple auquel il consacra sa vie, apprenant langue, coutumes, légendes, mode de vie, etc., devenant l'un d'eux à tel point que, vêtu comme ses compagnons, il échappa facilement au contrôle d'une patrouille hostile. "Il s'applique à comprendre une langue uniquement orale de la famille sino-thibétaine et tente de la transcrire sur le papier: une activité prenante, le parler hmong utilisant sept tons avec des intensités et des modulations particulières pour exprimer surprise ou colère"⁴.

Les premiers baptêmes ont lieu en 1953, ceux du chaman et du chef de village où vit le p. Yves. Au cours de cette même année 1953, il collabore avec le pasteur Barnay, connaisseur du hmong, et le professeur Smalley, spécialiste en linguistique et phonétique, et deux jeunes Hmong, pour la mise au point d'une transcription de la langue hmong, avec la visée que cette écriture puisse se taper à la machine sur des claviers anglais ou français. Ils cherchent à offrir une écriture romane "à un peuple qui, avec la guerre franco-vietnamienne puis américano-vietnamienne, va entrer dans la modernité par la porte la plus sanglante et la plus douloureuse"⁵.

Yves vivra en cet endroit jusqu'à la fin de l'année 1958. Le rattachement de la province civile de Sam-Neua au Vicariat Apostolique de Vientiane amena Mgr Loosdregt à envoyer du personnel missionnaire dans cette région, jusqu'alors confiée au diocèse de Thanh Hóa (Viêt-nam). Le p. Bertrais fut nommé responsable du district hmong: temps de fondation, de construction, de formation d'une équipe de catéchistes, de traductions. Temps très court, car l'élan fut arrêté brutalement dès fin 1960 par l'invasion de la province par les Pathet-Lao. S'étant échappé de justesse avec ses compagnons, à une demi-heure près, Yves trouva refuge sur un piton, où, en compagnie de militaires eux aussi isolés, ils survécurent pour, finalement, devoir fuir à nouveau. Ce fut une aventure de trois semaines de marche dans la forêt et les montagnes pour rejoindre Luang-

³ Y.-M. AJCHENBAUM, dans *Le Monde*, le 13 juin 2007.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

Prabang. Après un temps de repos, Yves reprit le travail de traduction (les Épîtres de Saint Paul) et de formation des catéchistes, durant environ un an.

Le Centre d'apostolat hmong

Replié sur Vientiane en 1962, avec l'appui de l'évêque et sans perdre de temps, Yves choisit un lieu qui allait devenir le Centre d'apostolat hmong. Pendant une douzaine d'années, ce fut une véritable ruche où vivait une centaine de personnes: les missionnaires Oblats (Yves Bertrais, René Charrier, Lucien Bouchard, Daniel Taillez), les catéchistes et leurs familles, les élèves catéchistes, des élèves du primaire et des lycéens, des malades et accompagnateurs venant aux hôpitaux de la capitale.

- Centre pastoral, avec visites vers les zones accessibles, par voie de terre ou par voie aérienne, zones paisibles ou régions de maquis.
- Centre intellectuel, avec secrétariat et équipes de traductions et de publications: livres religieux, mais aussi "manuels de classe", de vulgarisation, de formation familiale, hygiène et santé, collecte des légendes hmong. En 1964 eut lieu la publication du premier dictionnaire hmong blanc-français (580 pages).
- Centre de formation au développement rural, car conjointement à la formation catéchétique les futurs responsables de communautés recevaient un entraînement à de nouvelles méthodes culturelles et d'élevage d'animaux, afin d'améliorer les conditions de vie des montagnards.

En fait, le Centre s'était dédoublé avec la création d'une maison pour les filles en scolarité ou en formation promotionnelle, sous la direction des Oblates Missionnaires de Marie Immaculée.

Les événements d'avril 1975 mirent le coup d'arrêt définitif à ces activités. La prise du pouvoir par les nouvelles autorités amena le démantèlement du Centre, qui ne pouvait B on s'en doute B avoir l'aval du Parti. Yves avait rapidement quitté le Laos pour gagner la Thaïlande. L'ampleur de l'exode des Hmong le surprit sans doute moins que d'autres. Il s'installa dans la ville de Chiang-Maï, où il refonda l'école de catéchistes et reprit le travail des traductions.

Activités savantes

Bientôt paraîtra la Bible en hmong. Le p. Bertrais organise alors quatre groupes de recherche et de collecte des traditions orales hmong. Ce fut l'époque de sa collaboration officielle avec le Centre d'Études, de Documentation et de Recherches sur l'Asie du Sud-Est et le Monde Insulindien (C.E.D.R.A.S.E.M.I.) de Paris. Rentré en France en 1978, il était inscrit à la Sorbonne en 1979; il y présenta son ouvrage *Études sur le mariage traditionnel chez les Hmong blancs du Laos*, livre bilingue hmong-français de 400 pages, qui lui valut le Diplôme de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

Sa collaboration avec le CNRS devait se poursuivre en vue du doctorat en anthropologie. Son départ en Guyane, en 1979, pour accompagner l'établissement du

deuxième groupe hmong venant des camps de Thaïlande arrêta ce travail. Désormais, Yves s'adonna davantage à la traduction de livres religieux et à la publication de livres à contenu culturel. Il se constitua une petite équipe de collaborateurs dans le village de Javouhey, non loin de Saint-Laurent-du-Maroni. Il acquiert ainsi le titre d'Éditeur du Patrimoine culturel hmong. C'est à partir de cette base qu'il organisa ses voyages dans le sud de la Chine, à partir de l'année 1984. Travaillant toujours de façon méthodique, il a laissé sur ces voyages des relations détaillées au jour le jour. La motivation de la collecte des traditions orales chez les Hmong de Chine n'excluait pas des contacts personnels avec les chrétiens locaux, en particulier deux prêtres, dont un Hmong, et avec un de ses anciens catéchistes établi près de la frontière sino-laotienne.

Outre ses publications d'ouvrages en langue hmong, Yves a eu le souci d'ouvrir les outils de communication (médiat) vers la radio. D'abord, à partir de la Guyane, puis aux Philippines avec Radio Veritas, en 1995. En 1999, il retourne en Thaïlande, où il fonde le Centre hmong de Lomsak, avec une équipe pour la préparation des émissions de Radio Veritas, qui émet à partir de Manille.

Déjà Chevalier de la Légion d'honneur en 1991, le Prix de *Servitor Pacis* lui est remis à New York en 1998 par la *Path to Peace Foundation* (fondation créée en 1991 pour soutenir la Mission permanente du Saint-Siège auprès des Nations Unies).

Paisible effacement

À la fin de l'année 2005, Yves est rapatrié en France pour cause de maladie. Il réside cinq mois dans la maison d'accueil oblate de Fontenay, avec des séjours en hôpital. En mai 2006, il rejoint la maison des Anciens de Pontmain, où il retrouve plusieurs de ses compagnons de jeunesse oblate. En mars 2007, la Maison de retraite des Frères de Saint-Gabriel, à Thouaré près de Nantes, l'accueille dans la section des personnes dépendantes. Un mois plus tard, Yves y décède paisiblement.

Les Archives Bertrais

La longue carrière missionnaire du fr. Bertrais au service de l'Évangile et du grand peuple hmong présent en Chine, au Laos et ailleurs en Asie du Sud-Est, se poursuivra toutefois à travers les "Archives Bertrais" désormais déposées à la Bibliothèque de l'Université du Wisconsin à Madison, États-Unis. Au cours d'un long demi-siècle commencé en 1949, le p. Bertrais avait en effet accumulé un nombre considérable de documents de toute sorte: une bonne trentaine d'ouvrages dont il est auteur, co-auteur ou éditeur intellectuel, auxquels il faut ajouter les recueils liturgiques B prières et chants, traductions bibliques ... B destinés aux Hmong qui ont embrassé la foi chrétienne ou s'y intéressent, et ses carnets personnels où il a noté, au jour le jour, les événements qu'il a vécus ainsi que ses réflexions sur toute sorte de sujets.

En 2004, sentant les premières difficultés liées au grand âge, le p. Bertrais est entré en communication avec l'Université du Wisconsin où existe un centre d'études sur les civilisations du Sud-Est asiatique, doté d'une bibliothèque hautement spécialisée ainsi que de tous les moyens techniques utilisés par l'archivistique moderne. En outre, le

Wisconsin est l'un des États américains où il existe une forte colonie hmong dont la jeune génération accède maintenant aux études universitaires.

Le p. Bertrais a donc demandé à sa famille religieuse de prendre officiellement en charge cette affaire et les négociations qui ont duré deux ans. L'ensemble des Archives Bertrais appartient à la Congrégation des Oblats, mais l'Université du Wisconsin-Madison en est le dépositaire permanent. C'est la bibliothèque de l'Université qui assure le classement, la gestion et la conservation de ce fonds considérable, et qui est chargée de le mettre à la disposition des chercheurs. Les Oblats se réservent d'autoriser l'accès aux documents confidentiels, dont les fameux carnets personnels du p. Bertrais.

La digitalisation de tout le fonds sur disques compacts (CD-Rom) est largement avancée. Une copie intégrale sera remise aux Oblats, et une autre, sans les documents confidentiels, doit être confiée à une institution universitaire d'Asie du Sud-Est pour que les chercheurs de cette grande région puissent y accéder sans passer par les États-Unis.

Aux funérailles du p. Bertrais à Orléans, un compagnon de mission, le pasteur Philippe Chanson, de Genève, prononça la **Laudatio** dont le texte suit:

À-Dieu, Père Bertrais

Chers amis Hmong, chers compagnons d'œuvre des Oblats,

C'est avec beaucoup d'émotion que j'adresse aujourd'hui ces quelques mots de reconnaissance envers celui à qui nous disons "à-Dieu". Je le fais dans l'élan du geste de fraternité œcuménique que le Père Bertrais m'a un jour tendu, de sa franche poignée de mains, pour évoquer à ma façon, en tant que pasteur et théologien protestant, quelques traits de mémoire nous rappelant sa personnalité attachante et la profondeur de l'œuvre à laquelle il s'était attelé.

C'est lors de mon ministère en Guyane française, de 1987 à 1994, que j'ai connu le Père. Et je dois dire que ce fut un grand privilège de l'avoir rencontré en tant que frère dans la foi et très vite comme ami, parce qu'il m'a été d'une aide inestimable pour m'initier à l'univers hmong, son histoire, sa culture et ses coutumes, m'aidant ainsi à célébrer dans les églises protestantes hmong des villages de Cacao et de Javouhey. Avec lui, j'ai découvert ce qu'est et ce que peut être cette belle fraternité œcuménique que j'évoquais, basée sur une reconnaissance mutuelle de nos ministères au service du même Dieu, croyant au même Évangile et partageant avec joie des convictions communes faites de respect et d'ouverture. Et si ces moments se sont à jamais inscrits dans ma mémoire, c'est bien parce que le Père Bertrais est celui que la Providence aura placé sur ma route pour me permettre d'avancer dans mon propre ministère, au point même qu'il a été un des grands déclencheurs d'une manière nouvelle pour moi de l'aborder en m'offrant de réfléchir profondément comment penser et vivre l'Évangile au sein d'une culture différente de la mienne. C'est dans cette trace que j'aimerais très simplement partager

avec vous quatre traits de mémoire qui m'ont particulièrement frappé à propos du Père Bertrais.

1. Le premier trait de mémoire que je retiendrai est celui de sa personnalité remarquable qui a participé à forger la qualité de son engagement.

Ce qui reste en effet singulièrement frappant, pour moi, c'est l'extraordinaire ténacité du Père Bertrais, pour ne pas dire son opiniâtreté, qui a soutenu toute sa vocation, une vocation dont il avait résumé la perspective dans une notice autobiographique que j'ai conservée: "En tout, disait-il, ... la motivation de fond est unique: servir Dieu qui m'a fait rencontrer les Hmong". Tel a été sa ligne d'horizon intangible. Travailleur énergique, infatigable, de l'aurore jusqu'au milieu de la nuit, le Père Bertrais faisait preuve d'une persévérance et d'une abnégation à toute épreuve. Direct, droit, franc, d'une intelligence brillante, créative, imaginative, visionnaire tout en restant très pragmatique, j'ai rarement connu un homme si déterminé, clairvoyant et lucide. Le Père Bertrais savait exactement où il allait, ce qu'il voulait, ce qu'il faisait et ce qui était prioritaire pour le service de Dieu et de ses frères, s'en tenant, sans dévier, à ses choix, ses options, ses décisions. N'a-t-il pas renoncé à son doctorat pour venir aider ses frères hmong à s'installer à Javouhey? Et c'est pourquoi le Père nous laisse le souvenir si prégnant d'un homme de conviction, adossé à une très profonde et inébranlable vocation que rien ni personne, ni ambition personnelle, ni aucune épreuve ne semblait pouvoir altérer B ce qui ne froissait d'ailleurs en rien sa modestie légendaire (tant le Père avait l'art de mettre toujours l'autre en avant) et la perception aiguë de sa fragilité et de la finitude de toute existence (me confiant avec insistance n'être qu'un simple maillon de la longue chaîne des témoins de l'Évangile parcourant l'histoire).

2. Le deuxième trait de mémoire que me laisse le Père Bertrais est celui de sa passion et de son amour pour le peuple hmong.

Plus de cinquante pleines années au service de ses frères et sœurs hmong, immergé, noyé dans l'univers et la culture hmong, depuis qu'un beau jour d'avril 1950 il était arrivé en vélo à Kiu Katiam, un village hmong de la montagne des Gaur, au Laos, situé sur la route entre Luang Prabang et Vientiane. Vivant avec les Hmong, adoptant les us et coutumes hmong, partageant leur mode de vie, leur nourriture, leurs chasses, leurs fêtes et surtout leur langue... Sans aucun doute, très peu de personnes au monde peuvent se prévaloir aujourd'hui de posséder la maîtrise de la langue hmong et d'avoir une vue d'ensemble de la culture hmong à la façon d'Yves Bertrais B considéré à juste titre, par ses pairs, comme un des meilleurs spécialistes mondiaux de cette ethnie. Son dévouement et sa passion pour le peuple hmong a, là encore, été littéralement "extraordinaire" et exemplaire malgré les vicissitudes d'un parcours nomade entre le Laos, la Thaïlande, la Guyane, la Chine, les USA, les Philippines et la France, pays où le Père a tout traversé: les guerres, les menaces pour sa vie, les fuites à travers la jungle, la perte de précieux documents et de biens, les camps de réfugiés, les difficultés de réadaptation et la charge de la réimplantation des exilés dans les pays d'accueil...

Dans tous ces lieux et ces événements, le Père est resté avec les Hmong et ne les aura jamais abandonnés. À l'égal de son amour pour Dieu, rien n'aura détourné son amour pour ce peuple et sa passion à respecter comme à préserver l'identité de ces hommes, de ces femmes, de ces familles arrachées si brutalement à leur terres. Le Père Bertrais aurait-il finalement reçu comme un signe prophétique ce beau nom hmong que lui donnèrent les Anciens de Kiu Katiam, non seulement celui "fonctionnel" de *Txiv plig*, le "père des âmes", mais celui de son adoption solennelle, *Nyiaj Pov*, "d'argent protégé", dont l'accent profondément imagé expliqué par Ya Tsong Yeng (présent lors de cette attribution à Kiu Katiam) est celui "d'un cadeau d'autant précieux à préserver qu'il est en espérance d'être partagé"? En tous les cas, c'est aussi la métaphore de l'alliance et même celle du mariage, qui convient admirablement pour qualifier cette relation d'amour particulière du Père Bertrais avec les Hmong. N'est-ce pas ce que signifiait, scellait, la petite bague hmong traditionnelle en argent, ciselée et colorée, que le Père portait toujours à son doigt?

3. Le troisième trait de mémoire que je garderai du Père Bertrais est sa manière radicalement incarnée de témoigner et de vivre de l'Évangile en lien total avec sa culture d'accueil.

Ce trait que nous laisse le Père est encore une fois ici particulièrement frappant et m'a été d'une aide inestimable B comme j'en ai déjà témoigné B pour penser mon ministère: pas de coupure entre l'Évangile et la culture! Le Père Bertrais croyait à un véritable processus dit "d'inculturation de l'Évangile", c'est-à-dire à un Évangile incarné dans toutes les fibres de l'humain et visant à tenir toujours debout cet humain, tel qu'il est, où il en est et là où il se trouve, dans la matrice de sa langue, et donc de sa culture, de ses valeurs et de ses traditions qui enracinent son existence au monde. En d'autres mots, pas d'Évangile importé, imposé, forcé sur une culture pour Yves Bertrais! Mais un Évangile juste, véridique, pensé à partir d'une culture, entièrement rivé à une culture, surgi, assumé dans une culture à l'image du Christ, Parole et Geste incarnés dans sa propre culture.

Nous avons tous ici en mémoire les deux impressionnantes et significatives collections d'ouvrages que nous a laissés le Père et dont on dit que l'accumulation dépassait même sa propre taille! Des milliers et des milliers de pages de la *Collection Patrimoine Culturel Hmong*, fruits d'années de patientes collectes, sans censure (le Père y tenait), des traditions orales hmong: des chants traditionnels de mariage, des rites funéraires et chamaniques, des légendes, contes et histoires touchant l'univers artistique, coutumier et sapiential hmong... Et ces autres dizaines et dizaines de livres de la *Collection Pastorale Hmong* qui ont accompagné l'immense travail de la traduction de la Bible en hmong: des histoires bibliques illustrées, une histoire de l'Église, des commentaires, des catéchismes et autres missel, lectionnaire, livrets de prières et cantiques religieux pour les chrétiens hmong...

4. Enfin, quatrième trait de mémoire que je conserverai précieusement du Père Bertrais, celui des dimensions de l'héritage incalculable qu'il nous lègue à travers l'ensemble de son œuvre, de son action et de son exemple.

Un héritage sans aucun doute d'abord *intellectuel* qu'étaye l'étendue de l'œuvre que nous venons d'évoquer: presque une centaine d'ouvrages écrits en hmong et publiés pour les Hmong, grâce surtout B et tout est là B à la création de l'écriture de la langue hmong. Car faut-il rappeler ici que c'est sous la plume du Père Bertrais que prit naissance la mise en graphie du parler hmong, la collecte de son vocabulaire, l'élaboration de son dictionnaire, de sa grammaire, d'un syllabaire et, partant, l'apprentissage de la lecture de cette langue comme outil déterminant de communication grâce auquel des millions de Hmong aujourd'hui, des quatre coins du monde, par-delà toutes les frontières, peuvent communiquer entre eux, dans leur idiome, et qui plus est, aidés par un réseau de communication rendu singulièrement plus efficace grâce au Bulletin de liaison international qu'avait encore créé le Père Bertrais. C'est bien grâce à lui, à son travail acharné, intuitif, d'anthropologue de terrain, de linguiste, d'ethnographe, de communicateur, de pédagogue, d'éditeur, que les Hmong ont désormais une tradition écrite collectée et préservée des trésors de leur oralité. Ne serait-ce que pour ce seul apport radicalement majeur, le Père Bertrais est entré définitivement dans la mémoire du peuple hmong.

Mais c'est encore, par-delà, tout un héritage *spirituel* que nous laisse le Père Bertrais. Je veux parler de sa foi forte comme un roc, de sa passion et de son engagement pour l'Évangile accompagnant sa passion et son engagement pour les hommes et les femmes hmong qui ont commencé par l'accueillir au village de Kiu Katiam. Est-ce d'ailleurs un hasard si le Père Bertrais, répondant à l'appel reçu, est parti au Laos exactement le 24 décembre 1947, à Noël, fête de la nativité, fête de la venue du Christ dans nos histoires quotidiennes, et qu'il vient de nous quitter le dimanche de notre dernière Pentecôte, fête par excellence de la mission? Parole magnifique et synthèse si parlante du sacerdoce du Père Bertrais tendu tout entier entre ces deux moments liturgiques forts parcourant le cycle de sa vie ministérielle: la fête de l'incarnation de l'Évangile et la fête du témoignage rendu à l'Évangile!

En 1992, j'avais écrit qu'Yves Bertrais, personnalité unique, hors normes, s'imposait comme une figure incontournable et irremplaçable de l'histoire des Hmong et du christianisme hmong dont il est bel et bien devenu, au plein sens du mot, le véritable Père, tant par la qualité et l'importance de son action auprès des Hmong (qui lui valut d'être fait *Chevalier de la Légion d'honneur*, à Cayenne, en 1991) que par sa vision prophétique d'un ministère au service des Hmong (qu'atteste la *Médaille vaticane de Serviteur de la Paix* qu'il reçut à New York en 1998). Je contresigne cette perception, et plus que jamais en pensant à la "surface" humaine inoubliable du Père Bertrais, capable de côtoyer aussi bien les hommes d'Églises que les scientifiques, les politiques et les fonctionnaires pour le seul intérêt des Hmong et au nom même B sans le cacher B de

l'Évangile. Certes, son aventure humaine et spirituelle est exaltante, mais rappelons-nous qu'elle eut pour secret *le don total de soi*.

Avec son départ, nous prenons conscience que c'est une somme considérable d'expériences, de connaissances et de savoir-être exemplaire qui retourne à Dieu, mais que nous héritons aussi en retour. Et ce sera bel et bien à nous d'en faire fructifier l'héritage et de ne pas l'oublier. En cela, malgré nos manquements, j'ai confiance. Non seulement parce que le Père Bertrais (qui m'avait plusieurs fois partagé le souci de la suite de son ministère après son départ) restera à jamais vivant dans la mémoire collective du peuple hmong comme dans chacune de nos mémoires individuelles, mais surtout parce que par-delà les tristesses du départ et de l'absence, nous gardons comme une joie de le savoir accueilli et recueilli dans la Toute-Présence, dans la mémoire même de Dieu. Comme nos Ancêtres, il repose en Père "bienveillant" dans le souvenir de Dieu. Et c'est ce souvenir-là qui ravivera toujours en nous cette belle parole hmong des Anciens:

Pour toute sa vie, on n'a qu'un seul destin.

Je ne sais que les jours où je vis.

Je ne sais le jour de ma mort.

Le sabre tranchant, viendra un jour où il s'émoussera.

Ma vie, viendra un jour où, à coup sûr, elle disparaîtra.

Une génération ne dure qu'une génération.

Celui qui vit, on l'écoute et on met en pratique.

De celui qui part, on recueille

et emporte pour marcher sur ses traces.

À-Dieu et merci très cher Père Bertrais

In memoriam
Michael O'Reilly, O.M.I.:
A tribute

Edward Carolan, O.M.I.¹

SOMMAIRE - Le p. Michael O'Reilly s'est fait connaître comme un canoniste de grand calibre dès les débuts de sa vie professionnelle au Scolasticat de Piltown, Irlande, et surtout comme Procureur général auprès du Saint-Siège de 1966 à 1987. Une autre tranche de son parcours oblat fut vécu comme professeur à l'Université Saint-Paul à Ottawa, d'abord comme invité de 1974 à 1988, puis à temps plein de 1988 à 1997. Il a laissé le souvenir de son grand attachement à la Congrégation, de son exceptionnelle compétence et d'une serviabilité à toute épreuve. Ses anciens étudiants gardent pour lui une admiration et une gratitude empreintes d'une profonde affection. Le p. O'Reilly est décédé à Inchicore dans la nuit du 9 au 10 juin 2007. Il aurait fêté ses 90 ans le 27 décembre.

Early in June 2007, Father Michael O'Reilly received a letter from a dear friend and former associate in the government of the Oblate Congregation, Cardinal Francis George, Archbishop of Chicago.

As your 90th birthday approaches, the Cardinal wrote, I am writing to let you know how grateful I am for your presence in the life of the Church and the Congregation ... Your legal expertise is universally acknowledged and there's not much I can say to that because I'm not a canonist. What I can say is how, in every instance, when your advice was sought, the laws were interpreted with great compassion for everyone concerned. I saw in this constant trait an echo of a genuine Oblate sense of mission, a concern for those who would otherwise be overlooked, for the poor and the neglected. It always struck me how our Oblate charism, when an Oblate allows it to shape his life, shows up in every sort of ministry, no matter what an Oblate is asked to do. It's a matter of pride to me that we belong to the same religious congregation...²

That birthday was to be celebrated on December 27. However, the Lord called Michael somewhat earlier to his heavenly reward. During the night of June 9/10, 2007 he died peacefully in his sleep.

A bubbly Irish lad

The First World War was drawing to a close when their first son was born to John O'Reilly and Mary Josephine (née Daly) at Ranelagh, Dublin on December 27, 1917. They called him Michael. His younger brother, John, was born in 1923. Both boys were to become Oblates of Mary Immaculate. A missionary to British Columbia, John died in Vancouver in 1976. A third brother, Joseph, married and his home became the holiday venue for both the missionaries throughout the years.

¹ Former private secretary to the Superior General.

² May 31, 2007.

When Michael was seven, the family moved to Kildare, a small country town about 40 kilometres west of Dublin. A few years later, in 1928, the father died leaving Mary Josephine to bring up the children on her own. The boys attended the local De La Salle Academy for their primary and Secondary education. Irish children at that time, on receiving the sacrament of Confirmation were invited by the bishop to take the "pledge": to abstain from any form of alcoholic drink. It was a promise to which, like all his promises, Michael has remained faithful throughout his life. However, like any good canonist, he interprets the law freely. The Romans have a special dessert called "affogato" which consists of ice-cream mixed with a generous proportion of whiskey. It is, of course, eaten with a spoon. During his Roman years, Michael could and did enjoy his "affogato" without interfering with the letter of the law. Having completed his Senior Leaving curriculum successfully, Michael, although not yet seventeen years of age, decided to enter the Oblate novitiate at Cahermoyle and began his spiritual year on November 13, 1934.

The scholasticate of the Anglo-Irish Province was then housed in what had been a British military prison near the village of Daingean in the Irish midlands. No doubt conditions were spartan but at least each scholastic had his own "cell" and more privacy than in many seminaries of that period. In later years Michael often recalled with amusement the adventures of that period in his life. There he studied philosophy and theology from 1935 to 1940. When the time came for the ordination of his class, Michael was too young to meet the canonical requirements. He was eventually ordained to the priesthood in St. Patrick's College, Carlow on March 30, 1941 by Bishop Thomas Keogh of Kildare and Leighlin.

A blooming canonist

Fr. Theodore Labouré, Superior General, issued Michael's First Obedience for the Anglo-Irish Province. Those responsible for his first formation had been quick to see in him a talented staff member for the scholasticate and a professor of Canon Law was urgently needed. With the characteristic energy which was to be his trademark throughout his life, he took up the challenge and throughout the following nine years, while deepening his own knowledge of the subject, he instilled a love of it into his students. All who sat at his feet as professor, remember his phenomenal memory for canon numbers and references: "His pin-sharp memory of canonical details was truly amazing;"³ "Awe were always amazed at how he could interrelate the various canons;"⁴ "he had an unbelievable memory for the individual canons and their enumeration".⁵

His students also bear witness to his "unbounded enthusiasm in imparting (knowledge);"⁶ "that I gained a special interest in the subject, wrote one of them, is

³ Mary Lyons, Sisters of Mercy, Ireland.

⁴ John Hannah, O.M.I., Australia.

⁵ John Archbold, O.M.I., Anglo-Irish Province and Australia.

⁶ Austin Cooper, O.M.I., Australia.

mainly due to his so obvious enthusiasm for every aspect of Church law".⁷ As students are wont to be, they could sometimes be mischievous and try to catch out their professor with questions, but "no student's question could ever stump him."⁸ Those who tried to be "smart" usually found the tables turned on themselves. "He had a sharp mind and a witty way of answering questions from the floor. On one famous occasion he asked a student for his opinion concerning the *modus operandi* of a parish priest whose assistant had acted beyond his jurisdiction. The student gave what he thought might be a witty answer by saying 'I would give him a bit of my mind'. Father Michael retorted with barbed wit: 'Do you think you could afford it?'"⁹

However, nobody ever held such a rebuke against him. "Fr. Michael was always very student-friendly and he is fondly remembered by all his alumni;"¹⁰ "He was wonderfully fatherly and kind;"¹¹ and "he showed his respect for freedom under the law for those he taught and directed."¹²

Doctoral studies in Rome

Meantime the scholasticate had been changed (1940) to the more dignified halls of what was formerly the stately residence of a landlord, at Piltown. It was here that, in the following years, Michael fine tuned his skills as teacher, and later as Superior (1958-1964) and Prefect of Studies. In 1950 his superiors decided that he should go to the Gregorian University in Rome to obtain further qualifications and so, in 1952, he obtained a Doctorate in Canon Law. His dissertation, "*De iniusta censura ejusque obligatione*"¹³, earned him a "*summa cum laude*" and a gold medal. During those two years he also managed to fit in a course at the school of the Sacred Congregation for Religious.

Back in Piltown, Michael held a number of positions of responsibility: professor of Canon Law (1953-1966), Professor of Moral Theology (1953-1958), Librarian (1953-1966), Superior and Magister Spiritus (1958-1964). Meantime he was also Provincial Director of Studies (1957-1966). He also taught Canon Law in the local diocesan major seminary (1958-1966) and was appointed a Judge of the local diocesan Tribunal and Examiner for the clergy of Ossory. There seemed to be no end to the tasks he was willing to accept: a course on Canon Law to the De Mazenod Retreatants in Rome (1958), special advisor to the Oblate General Chapter in 1959, member of the 1960-1966 Commission for the Revision of the Oblate Constitutions and Rules.

"In my years as librarian at the scholasticate, I had many dealings with Michael as faculty member responsible for the library. As libraries go, it was small enough, though

⁷ James Fitzpatrick, O.M.I., Australia.

⁸ John Hannah, O.M.I., Australia.

⁹ John Archbold, O.M.I., Anglo-Irish Province and Australia.

¹⁰ *Idem.*

¹¹ John Hannah, O.M.I., Australia.

¹² Jim Fitzpatrick, O.M.I., Australia.

¹³ ARegarding the obligations of an unjust censure@.

not without its gems. But what was invaluable was Michael's love for books. This was not just a narrow professional interest in his own field: it was a genuine love of learning and a respect for the way tradition was so faithfully preserved in the written word".¹⁴ Books on Irish history and literature held a prominent place in Michael's personal collection, some of which were his reading companions up to his last days among us. "It bears eloquent testimony to a life of reading and study not just in canon law, but in theology and history as well."¹⁵ "Michael's intellectual curiosity showed even in somewhat unusual fields of interest like papal orders of knighthood or the latest English slang"¹⁶

Procurator General to the Holy See

Higher things and weightier responsibilities awaited him. In June 1966 he was appointed Oblate Procurator General to the Holy See, an office which he held until 1987. For six of those years (1982-1988), he was Superior of the General House community. In 1974, when Fr. Richard Hanley resigned as Superior General, the man chosen by Fr. Fernand Jetté, Vicar General, to lead the preparatory Commission for the unexpected and very important Chapter to be held later that year, was Michael O'Reilly. He was also an invited member to that Chapter.

Those were difficult years, the era of post-Vatican II. Many members of the Congregation left the religious life and the priesthood and it was Michael's task to present each request for laicization to the Holy See. Some of them had been his students in their earlier years; he was saddened by their condition but he never let that get him down. Whatever the complications, he presented each case with meticulous care and almost always succeeded in having their situation regularised in the eyes of the Church. Canon Law had now more than ever become a mission and a ministry which he exercised with skill and with the greatest charity.

"Michael was one of the few surviving members of a special Commission established in 1975 to prepare a new text of the Oblate postconciliar Constitutions and Rules to be approved by the 1980 General Chapter. He then led the negotiations for their approval by the Holy See in 1981-1982. He now joins in the heavens colleagues of the Commission and such outstanding men as Frs. Fernand Jetté, the Superior General, Marius Bobichon, Jean Drouart, Fred Sackett and Paul Sion, to whom the Oblate family is much in debt".¹⁷

During the years he spent in Rome, the Vatican Congregation for Religious and Secular Institutes frequently made use of his expertise, appointing him Commissary in 1967 and Consultor in 1973. As such, he was a reader and advisor for a number of postconciliar constitutions of religious institutes in view of their approval by the Holy See. He was also Consultor to the Congregation for the Clergy, beginning in 1979. In that same year

¹⁴ Austin Cooper, O.M.I., Australia.

¹⁵ Mary Lyons, Ireland.

¹⁶ William Woestman, O.M.I., U.S.A.

¹⁷ Alexandre Taché, O.M.I., Canada.

he became Professor of Canon Law at the Pontifical Beda College where he continued to teach until 1988. It is worthwhile mentioning that all through those Roman years, on Sundays and Feastsdays, Michael said Mass and heard confessions at Sant' Ambrogio's parish on whose territory the General House was originally established.

Professor at Ottawa

At an age when most professional people retire from active service, Michael began a new career and even moved to another continent. Having been invited, in 1974, to conduct Summer School for Religious at St. Paul's University, Ottawa, he continued to teach there in the following years, first as a visiting lecturer, and from 1988, as a full-time professor. His courses alternated each year on the subjects of Consecrated Life and Marriage. He also lectured on other aspects of Canon Law: the Constitution of the Church, the Magisterium, the Sacrament of the Sick, the Sacrament of Orders, the sanctions of the Church, the Penal Process. In 1988 he was appointed a Judge of the Canadian National Ecclesiastical Appeal Tribunal.

"Fr. O'Reilly was truly challenged when it came to anything mechanical or electronic. His computer skill was most basic. He would regularly, almost daily, look at the latest journals and reviews in the library, and then add to his notes something new that he had found. This ended up with the students having a short encyclopaedia for all his courses. Of course, he did not realize that they were bewildered by the immense amount of material they were handed with the need to sift out the more important elements".¹⁸

In the early 90s, Michael had to be hospitalised for a melanoma and digestive troubles. He then was most docile to his doctor's and dietician's directives to improve his health, exercise more and loose weight!

His years in Ottawa earned Michael the distinction of receiving the prestigious John Thorn Canon Law Award of merit in 2002 from the Canadian Canon Law Society. On that occasion, the speaker summed up the achievements of the Award's recipient as follows: "From the seventies until recently, Father O'Reilly accomplished his duties as such with enthusiasm and dedication. It would be difficult to find a student who would say that the teachings of this gentle and patient professor did not profoundly impregnate his practice of Canon Law with a pastoral spirit. ... An official of the Holy See once said that when they had a difficult case that required some *heart* and *kindness* for it to be resolved, they would turn to our distinguished recipient. He is probably one of the few persons in the world who is loved by all because he is known for being fair, and for exemplifying the virtues of a true canonist."¹⁹

As a man and an Oblate, Michael was the true gentleman. "He was extremely polite; never an offensive word coming from him to or about anyone was ever heard. I would think that it reflects his early Christian upbringing and schooling. I would also like to

¹⁸ William Woestman, O.M.I., U.S.A.

¹⁹ Pierre Allard, S.M., President of the Canadian Canon Law Society.

point out his humility and spirit of service. He was always there to help others, his students in particular and people in need of wise advice.”²⁰ “During oral examinations he would frequently do most of the talking. One of the stories that was current in Ottawa was that when one of the Sisters got her grade after an exam, she is reputed to have said that she thought that she had done better than that”!²¹

Michael’s knowledge of Canon Law and his ability to put the law at the service of persons, rather than the other way around, is legendary. In the various offices he exercised, he had occasion to being consulted by Oblates and Church authorities in all five continents. He travelled widely: at least twelve countries in Europe, six in Asia, many parts of North America, South Africa and Lesotho, as well as Australia and New Zealand. His hearty laugh and his plainly audible voice have sounded in many an Oblate community. Everywhere, he was received with open arms, not only as a solver of canonical problems but as a genuine friend and a great community man. “Although he lived a good part of his adult life outside of Ireland in either Rome or Ottawa, he remained Irish to the core and had deeply bred in him some very native traits, among which his great interest in following the local political situations and elections when in Canada and in Italy. This did not in anyway interfere with his following Irish politics at home”.²²

Peaceful retirement at home

At the age of seventy-nine, in 1997, Michael and his superiors agreed that it was time for him to retire from teaching. He returned to his native land and to the Oblate Anglo-Irish Province, taking up residence in the central house at Inchicore. The Dublin Archdiocese was quick to avail itself of his services, and so his working days continued. Until his health called for full retirement in July 2006, he worked for the Dublin Regional Marriage Tribunal, having been appointed judge in 1997. A colleague on the Tribunal sums up the character of Michael O’Reilly that many have come to know and appreciate over the years:

... He discharged that office with great care and attention, reading at least six cases for judgement each month and writing at least two full sentences. In addition he was always available to the Tribunal when difficult or complex questions of procedure arose. He impressed all of us with his depth and breadth of learning, but above all with his gentle and compassionate manner in sorting through all aspects of a question before offering a solution. While everyone at the Tribunal is proud to have worked with Michael as a colleague, they are more content to count him B even in retirement B as a friend.²³

As Michael’s birthday was approaching, one of his former students expressed feelings that so many others can support:

I was always impressed and invigorated by Michael’s undimmed zest for the tasks at hand and his joyful hope in changing times. I have tried to translate the message of his life and work into a different field; in that quest

²⁰ Alexandre Taché, O.M.I., Canada.

²¹ William Woestman, O.M.I., U.S.A.

²² William Woestman, O.M.I., U.S.A.

²³ A colleague from the Dublin Diocesan Tribunal.

I am deeply indebted to this man of great enthusiasm, deep commitment to the Church and a real love of people. It is a great pleasure to salute Michael on the occasion of his 90th birthday, and to say a very heartfelt thank you.²⁴

May he rest in peace

The reception of Fr. Michael O'Reilly's remains were attended by Cardinal Desmond Connell, former archbishop of Dublin, as well as the present Archbishop Diarmuid Martin, family, fellow-Oblates, colleagues, friends. At the funeral Mass on June 13, a former student brought in the Code of Canon Law, and two nephews carried up a beautiful young oak tree to be planted in the Inchicore cemetery after the burial service. It is to remain a symbol of Michael's ever living presence in the memory and heart of so many.

Aix-en-Provence, July, 2007

²⁴ Austin Cooper, O.M.I., Australia.